



3 1761 04273 3436







T
22/7/27
Serial 3774



ŒUVRES
D'ÉTIENNE PAVILLON.

PREMIERE PARTIE,

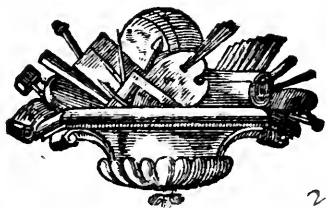
ŒUVRES
D'ÉTIENNE PAVILLON,

DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

*Considérablement augmentées dans cète nouvelle
Edition.*

PREMIERE PARTIE,

*Contenant les OUVRAGES EN PROSE, & les
OUVRAGES MESLE'S DE PROSE
ET DE VERS.*



2117¹¹
27. 4. 27

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN, Libraire.

M. D C C. L.

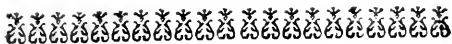


876

P37

1750

P441



AVERTISSEMENT

D E S

L I B R A I R E S.

LE Public a-t-il besoin que nous l'avertissions de ce que nous avons fait dans cète nouvelle Edition des Œuvres de Pavillon? Ne le verra-t-il pas en la lisant; & ce que nous en pourrions dire, la rendroit-il ou meilleure ou moins bonne? Qu'il lui suffise donc d'apprendre ici qu'elle est plus ample, & dans un ordre plus commode que les précédentes. Nous ne vanterons ni nos soins, ni ceux de la Personne que nous avons engagée à nous aider dans la distribution de ces deux petits Volumes, & de qui sont quelques Remarques que nous avons cru nécessaires. Au lieu d'un détail qui se trouve par tout & toujours le même à peu près, le Public n'aimera-t-il pas mieux que nous l'entretiens de quelque chose.

Part. I.

a

ij AVERTISSEMENT

qui peut-être n'est pas extrêmement amusant ; mais qui dans le fond est beaucoup moins inutile que le détail dans lequel nous nous dispensons d'entrer ?

Les Œuvres de Pavillon parurent rassemblées pour la première fois à la Haye en 1715, chés Henri du Sauzet. Nous ne dirons rien de cète Edition , elle ne se trouve plus dans la Librairie , & nous ne la conoissons que de réputation. En 1720 , le même Libraire en fit une seconde à Amsterdam, qu'il prétendit, avec quelque raison, être supérieure à la première ; & cète seconde Edition fut contrefaite la même année à Paris. On lit à la tête cet Avertissement.

VOICI une Edition des Oeuvres de M. Pavillon , beaucoup meilleure que celle qui s'est faite en 1715. Cète Edition a plusieurs avantages sur l'autre. Le premier , est que toutes les Pièces que l'on y trouvera sont véritablement de M. Pavillon. Dans l'autre , près de la moitié ne sont pas de lui.

(1) M. le Clerc observa , dès que cète Edition parut, qu'elle contenoit beaucoup de Poësies douteuses : & Messieurs les Journalistes de la Haye ont remarqué particulièrement , (2) après l'Auteur des *Nouvelles Littéraires* , qu'il y en avoit trois qui étoient attribuées par méprise à M. Pavillon ; la première de M. Ranchin de Castres, & non pas de Toulouse, comme ces Messieurs l'ont dit; elle commence ainsi :

Philis, mes beaux jours sont passés.

La seconde, une *Chanson* de M. l'Abbé Regnier, Desmarais :

Il faut toujours aux Grands Seigneurs.

Et la troisième , des *Stances* à Madame d'Uffé, que tout le monde fait être de Madame Deshoulières.

Quelqu'un qui n'est pas votre Epoux.

REMARQUES.

(1) M. le Clerc. Dans sa *Bibliothèque Ancienne & Moderne* de 1715.

(2) Après l'Amour, &c. Voirs les *Nouvelles Littéraires* du 25 Janvier 1715. T. 1. p. 32.

iv AVERTISSEMENT

Je n'ai pu découvrir les *Auteurs* des autres Pièces supposées ; & c'est aparament pour grossir le Volume , que l'*Editeur* les y avoit placées.

Le second avantage de cète *Edition* sur la première, est qu'on n'y trouvera point des Vers omis , estropiés , ou ajoutés mal-à-propos.

Le troisième & le plus considérable , c'est que l'on y aura soixante & seize Pièces qui sont certainement de M. *Pavillon* ; au lieu que dans l'autre il n'y en a que trente-trois. L'on y trouvera aussi une Lètre de Madame de *Pelissari* à M. *Pavillon* , & des Vers de M. l'Abbé *Tallemant* , qui méritent bien l'impression.

J'ai cru que , pour rendre cète *Edition* plus parfaite , j'en devois ranger les Pièces dans l'ordre du tems qu'elles ont été composées , & leur donner leurs Titres certains. C'est ce que j'ai fait autant que je l'ai pu savoir : mais j'avoue de bonne foi , que je

n'aurois pu mettre cet Ouvrage dans un si bon état, quoique j'eusse entre les mains plusieurs *Manuscrits* des *Poësies* de M. Pavillon, sans le secours d'une Personne de mérite, qui aiant eu des relations très-particulières avec M. Pavillon, a bien voulu m'instruire de plusieurs particularités qui regardent sa Personne & ses Compositions.

Comme ce qui avoit paru de M. Pavillon dans le Recueil des *Ouvrages* attribués à M. de S. Evremont, & (3) dans les *Lètres* du Comte de Buffi, avoit été fort goûté du Public, j'avois résolu d'en faire imprimer un Recueil particulier, quand j'appris qu'il s'en faisoit une *Edition* à la Haye. Mon dessein fut donc suspendu : mais après l'avoir lue, je sentis la nécessité d'en procurer une seconde, & je n'ai rien négligé pour la rendre correcte.

Le Public auroit été bien obligé à M. Pa-

R E M A R Q U E S.

(3) Dans les *Lètres* du Comte de Buffi.) T. IV. & V. Edition de Paris, chez Florentin de Laune, en 1711.

vj AVERTISSEMENT

villon, s'il avoit voulu revoir ses Ouvrages avant sa mort, & nous en donner lui-même une *Edition*. Il y auroit eu sans doute plusieurs Pièces qui se sont perdues : mais, comme il ne faisoit des Vers que par complaisance pour ses Amis, il ne retouchoit point ses Ouvrages ; ce qui fait que l'on y remarquera de la négligence, n'ayant jamais eu dessein de se faire par-là une réputation.

Si l'on trouve que M. *Pavillon* se soit trop égaré, & qu'il ait été trop libre dans quelques endroits de ses Ouvrages, on doit le lui pardonner, puisqu'il a évité les termes grossiers qui peuvent choquer la bienséance. Une preuve qu'il n'aimoit point les choses trop libres, c'est qu'il n'a pas voulu achever une *Parodie* qu'il avoit commencée *sur le Mariage de Dom PEDRO, Roi de Portugal*.

Je crois qu'on peut dire, sans trop louer les Ouvrages de M. *Pavillon*, que l'on y voit régner par tout une justesse d'esprit admirable.

ble , une délicatesse peu commune , & des mœurs excèlentes. Personne n'a badiné plus agréablement ; témoin sa (4) *Lettre à deux Dames Paresseuses* , & (5) celle *sur le Mariage de Madame Boulanger*. Peut-on rien voir de plus raisonnable & de plus sensé que ses (6) *Conseils à Iris* ? Peut-on rien voir de plus sage que (7) ses *Stances Morales* ; rien de plus chrétien que celles (8) *sur la vanité du repentir dans la Vieillesse* ? Je crois en avoir assez dit sur le mérite des Ouvrages de M. Pavillon, il faut parler de sa Personne.

L'EDITEUR de 1720 , termine son Avertissement par un *Eloge de Pavillon*, que nous placerons avec d'autres à la suite de ceci. Quelque chose , au reste , qu'il dise des avantages de son

REMARQUES.

(4) *Lettre à deux Dames Paresseuses*.) Ci-après Partie I. p. 102.

(5) *Celles sur le Mariage de Madame Boulanger*) Part. I. p. 72.

(6) *Conseils à Iris*.) Ils sont à la page 227. de la II. Part.

(7) *Ses Stances Morales*) L'Auteur veut parler de celles qui sont à la p. 265. Part II.

(8) *Sur la vanité du repentir dans la Vieillesse*.) Part. II. p. 271.

viiij *AVERTISSEMENT*

Edition sur celle de 1715 , ils se bornent à ce qu'il l'a composée d'un plus grand nombre de Pièces. Celles qu'il donne pour être certainement de Pavillon , remplissent les deux tiers du Volume ; & celles dont il doute , viennent ensuite précédées de ce court Avertissement.

QUOIQUE les Amis de feu M. Pavillon , qui ont contribué à augmenter cète nouvelle *Edition* , aient jugé à propos de retrancher les Pièces suivantes qui ne se trouvent pas dans leurs Recueils , je n'ai pas cru devoir les supprimer. La plupart ont été attribuées à M. Pavillon , par M. le Comte de Buffi , le P. Bouhours , l'Auteur du *Mercur Galant* , &c. & on ne fait pas qu'il les ait jamais désavouées. Cète raison m'a déterminé à les placer dans ce Recueil à la suite des autres. Mais lorsqu'on me fera connoître qu'elles ont été composées par d'autres Auteurs , je ne manquerai pas de les supprimer , comme je l'ai observé pour les

trois Pièces inférées dans la première *Edition* des *Oeuvres* de M. Pavillon , & qu'on fait être de M. Ranchin ; de M. l'Abbé Regnier Desmairis & de Madame Deshoulières.

Bien que cet Editeur avertisse par deux fois, qu'il a retranché le Père Rival de son fils , c'est la Pièce de M. Ranchin , il n'a pas laissé de la mettre à la fin de son Volume ; (9) & nous l'avons conservée pour les raisons que nous avons dites dans une Note. Cete même Pièce ne termine pas l'Edition contrefaite de Paris, 1720; elle y est suivie de cet Avis.

AFIN que l'Edition de la Haye 1715 , ne contienne rien qui ne soit dans la présente ; on a ajouté ici la *Chanson* de M. l'Abbé Regnier & les *Stances* de Madame Deshoulières , que l'on avoit supprimées dans celle d'*Amsterdam* 1720. On trouvera au commencement l'Eloge

REMARQUES.

(9) Nous l'avons conservée.) Partie II. p. 143.

x *AVERTISSEMENT*

de M. Pavillon , (10) qui est dans l'*Edition* de 1715 ; & (11) à la page 196. la Réponse de M. Charpentier au Discours prononcé par M. Pavillon , le jour de sa Réception à l'*Académie Française*. A l'égard des avantages de l'*Edition d'Amsterdam* sur celle de *la Haye* , je ne vois pas en quoi ils consistent , puisque toutes les Pièces de l'*Edition de la Haye* sont imprimées dans celle d'*Amsterdam* , à l'exception des trois Pièces suivantes. Pourquoi donc dire que près de la moitié des Pièces de l'*Edition de la Haye* ne sont pas de M. Pavillon , & qu'on ne les y a mises que pour grossir le Volume , puisqu'on les a toutes réimprimées dans celle d'*Amsterdam* ? On y en a ajouté , à la vérité , plusieurs , qu'on assure être de M. Pavillon. Je les donne de même dans la présente *Edition* , à laquelle on a apporté tous les soins

R E M A R Q U E S.

(10) Qui est à la tête de l'*Edition* de 1715.) Il suit immédiatement cet *Avertissement*.

(11) A la page 196.) Ci , Part. 1. p. 73.

possibles : on en peut juger par la Pièce intitulée, LES JUMELLES, p. 150. (ci, Part. II. p. 32.) Elle a été conférée sur les Editions de 1715 & de 1720, & sur un Manuscrit de M. Pavillon.

Ces dernières paroles nous font songer que l'Edition de 1720, citée dans la plupart de nos Remarques, & sur-tout dans celles sur les Jumelles, est l'Edition de Paris, qui porte au Frontispice les noms d'Amsterdam & de Du-Sauzet. L'Auteur des Remarques n'avoit pas sous la main celle dont elle est la contrefaçon. Pour revenir aux Pièces qui suivent l'Avis que l'on vient de lire ; la troisième a pour Titre, STANCES sur la corruption des Mœurs, 1682. Elle est ici, Part. II. p. 265. A l'égard de la seconde, c'est-à-dire, des STANCES à Madame d'USSE ; nous n'en avons fait aucun usage, parce qu'elles ne sont que des Fragmens d'une LETTRE de Madame DESHOULIERES, qui se

xij *AVERTISSEMENT*

trouve entière dans les Editions de ses Œuvres.
Pour la CHANSON de l'Abbé REGNIER DES-
MARAIS sur les Gens de Qualité ; la voici ,
pour satisfaire ceux qui la pourroient souhaiter.

Il faut toujours aux Grands Seigneurs
Porter toutes sortes d'honneurs ;
Les aimer , c'est une autre affaire.

Laire-la
Laire lan laire ,
Laire-la.



Leur commerce est toujours très-doux
Pendant qu'ils ont besoin de vous ;
Hors de-là , c'est tout le contraire.

Laire-la , &c.



Comme si tout leur étoit du ,
Chés eux d'un service rendu ,
L'ingratitude est le salaire.

Laire-la , &c.



D'un ridicule honneur bousis ,
Des Dieux ils se croient les Fils ;
Sofie est peut-être leur Père.

Laire-la , &c.



DES LIBRAIRES. xii;

Ce sont des Balons que le Sort
Jète en haut, ou plus ou moins fort,
Dont il se joue à sa manière.

Laire-la, &c.



Des Boules de Savon & d'Eau ;
Que forme, avec un Chalumeau,
D'un Enfant l'halène légère.

Laire-la, &c.



Chaque Globe est plus ou moins grand,
Mais tous ne sont pleins que de vent :
Telle est des Grands la Troupe entière,

Laire-la, &c.



A peine ont-ils le sens commun ;
J'en excepte pourtant quelqu'un
Que j'estime & que je révère.

Laire-la, &c.

*Le Compilateur du Manuscrit , qui nous a
fait entreprendre cete nouvelle Edition , n'est
pas entièrement d'accord avec les autres Edi-*

xiv AVERTISSEMENT

teurs au sujet de ce Vaudeville. *Voici ce qu'il en dit dans sa PREFACE.* On ne veut pas tout-à-fait soutenir que la CHANSON sur les Grands Seigneurs ne soit pas de M. Regnier Desmarais; mais il pourroit être arrivé qu'il eût ajouté depuis des Couplets sur le même Air des Vers de M. Pavillon. Nous n'avons rien à dire d'une pareille conjecture. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cete Pièce n'est point annoncée comme Chançon dans les Poësies Françoises de l'Abbé Regnier Desmarais, & qu'elle y est plus étendue que dans les Editions de Pavillon. La voici telle que l'Abbé Regnier Desmarais l'a fait imprimer.

IL faut toujours aux Grands Seigneurs
Rendre toute sorte d'honneurs;
Les aimer, c'est une autre affaire.

Qui ne les conoît qu'à demi,
S'honore d'être leur ami;
Qui les conoît bien, ne l'est guère.

Ils sont d'un commerce très-doux
Tant qu'ils ont affaire de vous;
Hors de-là, c'est tout le contraire.

Comme si tout leur étoit du ,
Chés eux d'un service rendu
L'Ingratitude est le salaire.

Il ne leur faut pour Serviteurs ,
Que de fades Adulateurs ;
La Vérité leur est amère.

Aprochés d'eux comme du feu.
Les bien conoître & les voir peu ,
C'est le mieux que vous puissiez faire.

Au dehors ils semblent heureux ,
Et tout semble être fait pour eux ;
Au dedans ce n'est que misère.

Chaque Passion , tour-à-tour ,
Comme une espèce de Vautour ,
Les déchire & les désespère.

D'une sote gloire bouffis ,
Des Dieux ils s'estiment les Fils ;
Sosie est peut-être leur Père.

Leur Mère en fait la vérité ;
Quoi qu'il en soit, la Vanité
Fait presque tout leur caractère.

Ce sont des Balons que le Sort
Pousse en l'air , ou plus , ou moins fort ,
Et dont il joue à sa manière.

Des Globes de Savon & d'Eau ,
Que forme , au bout d'un Chalumeau ,
D'un Enfant l'halène légère.

xvj A V E R T I S S E M E N T

Chaque Globe est plus ou moins grand,
Mais tous ne sont pleins que de vent ;
Telle est des Grands la Troupe entière.

Dès l'enfance à l'Erreur livrés,
Et de la Vérité sevrés,
Ils se repaissent de chimère.

A peine ont-ils le sens commun ;
J'en excepte pourtant quelqu'un
Que j'estime & que je révère.

Le reste n'est bon qu'à noïer ;
Aussi j'opine à l'envoïer
Par le plus court à la Rivière.

Pour revenir à nôtre Manuscrit , il vient du premier Editeur de Pavillon. Mécontent qu'on en eût fait une seconde Edition en Hollande sans sa participation , il eut au moins indirectement quelque part à la contrefaçon de Paris ; & , pour mieux se venger de ceux qui s'étoient emparés de ce qu'il regardoit, pour ainsi dire, comme une partie de son Patrimoine, il se hâta de mettre en ordre , ou plutôt en désordre , les matériaux d'une IV^e. Edition. Son Manuscrit est muni de l'Aprobation d'un Censeur Roïal , en date du

17 Juin 1722. & le Censeur intelligent a raïé quelques Pièces qui ne sont pas de Pavillon. Nous en avons supprimé d'autres échappées à son exactitude. Plusieurs sont de Vergier, & diffèrent en quelques choses des Imprimés. Le Conte intitulé le Flux & le Reflux, commence dans nôtre Copie par ces six Vers, qui ne sont point dans les Editions de Vergier.

Dans un de ces beaux jours, que Flore & que Zéphire
 Nous font tous les ans admirer ;
 Jours charmans, où, pour attirer
 Dieux & Mortels sous leur empire,
 Dans les airs répandus, par tout ce qui respire
 Les Amours se font respirer.
 Dans un de ces beaux jours de la saison nouvelle, &c.

C'est par ce septième Vers que le Conte débute dans les Livres imprimés. Nous avons encore supprimé quelques petites Pièces qui pourroient être de Pavillon ; mais elles sont si défigurées, qu'il n'est pas possible d'en faire aucun usage.

A la tête du Manuscrit est une longue Préface

xviiij *AVERTISSEMENT*

ce, dont la lecture nous a fait voir que le Public pouvoit s'en passer. Elle est suivie de deux Elo- ges de M. Pavillon, l'un fort court, & qui n'a- prend rien ; l'autre assés long : c'est celui de 1715. Viennent ensuite deux Abrégés de la Vie de M. Pavillon Le second est très-court, & n'est qu'un Eloge tronqué. Pour le premier, c'est une Pièce mal digérée, mal écrite, & qui n'apprend touchant la Vie de l'Auteur, que ce qu'on en peut apprendre en lisant ses Ouvrages, c'est-à-dire très-peu de chose, ou même rien. Nous avons tiré de ces différens morceaux ce qui mérite quel- que attention, & nous en ferons usage plus bas. Six Lètres terminent le Recueil qui précède les Œuvres de Pavillon. Elles concernent l'Edition de 1715, & renferment quelques Anecdotes Littéraires. C'est ce qui fait qu'on nous a con- seillé de les insérer ici, parce qu'il y a parmi les Gens de Lètres des Personnes avides de petites particularités, & que nous satisferons par-là. Tous ceux qui ne sont pas du même goût, désa-

prouveront sans doute nôtre soumission à ce conseil ; mais, s'ils nous permettent de leur en donner nous-mêmes un autre, ils peuvent se dispenser de lire ces Lètres ; & ce sera pour eux la même chose que si nous ne les avions pas fait imprimer.

L E T T R E

Des AUTEURS du JOURNAL LITTE'RAIRE de
la Haye , au premier EDITEUR des.
ŒUVRES de PAVILLON.

M O N S I E U R ,

Vous ne pouvés que faire plaisir au Public, en lui procurant les *Poësies* de M. Pavillon. Il faudroit que M. Du Sauzet fût bien dégoûté, s'il refusoit vôtre *Manuscrit*. Nous lui en ferons parler ; & , s'il nous en veut croire, certainement il n'aura garde de rejeter vos ofres.

La bonne opinion que vous paroissiez avoir de nôtre politesse , n'est-elle pas bien dimi-

XX *AVERTISSEMENT*

nuée depuis trois semaines ou un mois ? Vous auriez effectivement raison de nous accuser d'impolitesse , puisque vous ignorés ce qui nous a empêché de répondre à votre belle & obligeante Lètre du 13 Mai ; nous espérons cependant que vous changerés de sentiment, lorsque vous aurés appris la cause de nôtre silence.

Vous savés , *Monsieur* , que nous sommes dans une saison où chacun veut profiter des beautés de la Campagne. Nous en avons aussi voulu jouir ; & nous nous sommes trouvés si dispersés , que nous n'avons pu nous trouver ensemble , suivant nôtre coutume , aux jours marqués. A présent que nous sommes à-peu-près rassemblés , nous commençons par vous remercier des excellentes *Nouvelles Littéraires* que vous avés eu la bonté de nous envoyer. Si nôtre *Journal de Mars & Avril* est déjà parvenu jusqu'à vous , vous aurés vu que nous n'avons pas manqué de nous servir de

ces *Nouvelles*. Nous nous flatons que vous voudrés bien continuer à nous en envoyer, & nous vous promettons d'être plus exacts à vous répondre, supposé que nous puissions croire que nos *Lètres* vous font quelque plaisir.

Nous n'avons encore entendu parler ni des *Tabletes Chronologiques* de Monsieur vôtre Ami, ni des *Poësies* de M. Pavillon. Nous vous le répètons encore, Monsieur; nous les examinerons avec toute l'attention dont nous sommes capables; nous vous en dirons naturellement nôtre sentiment; nous presserons le Sieur *Du Sauzet* de les faire imprimer: mais ne trouvés pas mauvais que nous ne nous chargions pas d'en corriger les Épreuves. Personne de nous n'a assés de tems pour cela. Nous n'en avons pas même assés pour corriger nôtre *Journal*. Vous êtes trop raisonnable, pour vouloir que nous fassions pour les autres plus que nous ne pouvons faire pour nous-mêmes. C'est malgré nous que nous ne pou-

xxij] *AVERTISSEMENT*

vons pas vous rendre ce service ; en toute autre occasion , nous nous ferons un plaisir de vous témoigner combien nous sommes ,

MONSIEUR,

Vos très-humbles & très-obéissans Serviteurs ,

*A la Haye ,
le 9 Juillet
1714.*

LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE de la Haye.

P. S. Faites-nous la grace , *Monsieur* , de faire nos complimens à Monsieur votre Silentieux ami , l'*Auteur des (12) Illustres Françoises.*

REMARQUES.

(12) *Illustres Françoises.*) Recueil d'*Histoires* , dont quelques-unes sont assez bien faites , & fort peu passablement écrites. Ce Recueil est en deux ou en trois Volumes.

L E T T R E

De M. de SALLENGRE au même
ÉDITEUR.

M O N S I E U R ,

J'ai eu l'honneur , il y a près d'un mois , de vous écrire pour m'informer de l'état de votre santé , & vous dire que , suivant la commission que vous m'avez donnée , de remettre le *Manuscrit de Pavillon* au *Libraire* que je voudrois ; je l'ai remis au *Sieur Du Sauzet* , qui est un fort honnête homme , & qui m'a promis d'en faire une *Edition* charmante , & de vous envoyer les *Livres* que vous lui demandés.

Il doit vous avoir écrit sur le choix que vous faites de lui pour cète *Edition*. La semaine prochaine il commencera à l'imprimer ;

xxiv A V E R T I S S E M E N T

& , si vous souhaitez, il vous enverra à l'adresse que vous me marqués, la première feuille qu'il en va tirer. Ce *Libraire* s'efforcera d'autant plus à vous contenter, que je lui ai fait espérer que vous traiterez peut-être , dans la suite , avec lui de plusieurs autres Ouvrages , & , entre autres , de la *Vie de Quinault*.

Le *Sieur de Honte* s'est venu plaindre à moi à l'égard de *Pavillon* , de ce que je l'avois donné à un autre , alléguant que vous le lui avés promis , & que le *Manuscrit* lui appartient.

Je lui ai répondu que , m'ayant chargé du *Manuscrit* , avec permission de le donner à qui je souhaiterois, vous aviez changé de sentiment à son égard , après avoir vu que les *Illustres Françoises* avoient été très-mal imprimées.

Je vous prie , *Monsieur* , d'affurer (13) *M. de Valois* de mes respects. Le Livre qu'il

R E M A R Q U E S.

(13) *M. de Valois* , de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

m'a confié, est déjà copié; ainsi je le lui remètrai par la première occasion, avec le *Harpocratio* de M. son Père.

J'ai reçu il y a huit jours les différens mélanges sur *Montmaur*, qui m'ont été envoiés par M. *Scheltus*. Je ne saurois, *Monsieur*, allés vous remercier de la peine que vous avés bien voulu vous doner, de copier cète longue Pièce contre *Montmaur*. Si je l'avois crue aussi longue, je vous aurois conseillé de ne la pas copier, tant je m'imagine que cète Copie vous aura coûté de peine, & emporté de tems. Je vous envoie les *Nouvelles Littéraires* du *Journal de Septembre & Octobre*, qui sont allés stériles.

Le *Libraire* qui imprime le *Pavillon*, & qui en aura bientôt achevé l'impression, attend incessamment l'*Epître Dédicatoire*: mais je crains qu'elle ne vienne trop tard; car dans huit jours, je crois que l'*Edition* sera achevée. Il m'a envoié cète Feuille pour vous la faire.

tenir , afin que vous puissiez mieux juger de la bonté du Papier & de la beauté des Caractères.

Après m'avoir assuré qu'il vous remettra douze Exemplaires en grand papier , il m'a chargé de savoir de vous si vous voulés qu'il y ait une Vignète au devant du Livre , & de quelle manière vous décidés qu'elle soit faite. Si l'on pouvoit recouvrer son *Portrait* , cela vaudroit encore mieux qu'une *Vignette*.

Je vous rends , *Monsieur* , mille graces pour les recherches que vous avés déjà faites , & que vous voulés bien continuer pour le *Montmaur*. Je ne vous ai pas moins d'obligation pour les Livres que vous m'offrés ; mais j'ai moi-même l'*Epulum Parasiticum* ; l'Histoire intitulée , le *Parasite Mormon* , que je tiens de *M. de la Monnoie* , ainsi que la figure du *Barbon*.

A l'égard du *Montmori-Parasito-Sycophanto-Spphiste* , &c. j'atendrai à votre commodité la Copie que vous avés la bonté de m'en pro-

mètre , auffi-bien que de la *Requête de Petrus Montmaur* , attribuée à *Menage*.

Pour ce qui regarde le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* , je fuis plus en état que perfonne de contenter vôtre curiosité fur ce Livre. L'Auteur eft un de mes Amis , qui vous eft , je crois , tout-à-fait inconnu. Il n'eft pas le *Secrétaire* de nôtre *Société* , mais il a part au *Journal*. Quoiqu'il foit certainement l'Auteur de ce Livre , & que l'on le foupçonne généralement ici de l'avoir compofé , il n'en convient néanmoins pas. Cette *Chanfon* qu'il entendit chanter à fa *Servante* , lui fit venir cète idée dans l'efprit. J'ai entendu chanter cinquante fois cète *Chanfon* ; mais , comme je ne fuis rien moins que Muficien , je ne fäurois la mètre en *Notes*. Le nom & le *Portrait* du *Docteur* eft celui d'un *Pédant* , c'eft-à-dire , d'un *Commentateur*. On m'a écrit de Paris , que ce Livre y eft maintenant défendu. Il fe pourroit fort bien que l'Auteur en fit faire une fecon-

xxvii] *A*VERTISSEMENT

de *Edition* , avec quantité de *corrections* & *d'additions*. Je suis toujours avec les mêmes sentimens d'estime & de reconnoissance ,

MONSIEUR ,

*A la Haye ,
le 4 Janvier
1715.*

Vôtre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

DE SALLENGRE.

RÉPONSE à la LETTRE précédente.

M O N S I E U R ,

Je ne saurois vous faire trop de remerciemens des soins que vous voulés bien prendre du *Pavillon* , & de l'attention que vous avés à ménager mes intérêts là-dessus. Lorsque j'aurai trouvé une occasion pour le *Dictionnaire* , je vous prierai de le faire partir. Obligés-moi

en attendant, de m'envoïer la première feuille de *Pavillon*. J'ai changé de dessein sur l'*Épître Dédicatoire* que je voulois mettre au-devant des *Poësies* de cet Auteur ; la seule *Métamorphose du Cul d'Iris* en est cause. Comme cette Pièce est un peu libre, il ne conviendrait pas tout-à-fait de voir le nom d'un *Ministre d'Etat* orner le frontispice du Livre. Vous ferés, s'il vous plaît, raser le nom de Madame de Val de cette *Métamorphose*.

J'avois déjà fait mon possible pour découvrir quelque part le *Portrait* de M. *Pavillon*. Il y en a un chés la Sœur de l'Auteur, à ce que m'a appris M. de Valois ; mais on seroit très-mal reçu de l'aller prier d'en laisser faire une Copie. C'est une *Dévote* dont l'esprit est fort particulier, & qui se douteroit bien de l'usage que l'on voudroit faire du *Portrait* de son Frère. N'étant donc pas en mon pouvoir de vous envoïer une copie du *Portrait* de M. *Pavillon*, une *Vignette* en remplira la place. Je

XXX AVERTISSEMENT

vous laisse le choix du sujet. Je crois que la représentation d'un *Philosophe* qui badine avec un *Amour*, ne conviendrait pas mal. Cela marqueroit assés bien le caractère d'esprit de l'Auteur. Au reste je vous en laisse le maître.

Je ne comprends pas bien, Monsieur, la réponse que vous me faites sur l'*Epulum Parasiticum*. Vous dites que vous le tenés de M. de la Monnoie ; cependant c'est moi-même qui le lui ai prêté pour vous le faire tenir par M. Scheltus. Lundi prochain je remètrai au même M. de la Monnoie la Copie du *Monnori-Parasito-Sycophanto-Sophistæ*, &c. M. de Valhebert avec lequel j'ai fait conoissance, & qui m'a chargé de vous faire ses complimens, m'a promis de copier ce qui manque dans ma Copie, & dans laquelle j'ai laissé des blancs pour cela. Je l'ai aussi engagé à donner à M. de la Monnoie la *Requête de Petrus de Montmaur* ; ce qu'il a fait. Je vous

tiendrai compte , Monsieur , de l'aveu que vous me faites sur le *Chef-d'Ouvre d'un Inconnu* , dont on dit présentement ici le nom de l'Auteur. M. de la Motte l'a nommé en pleine Académie. Pardon de toutes les peines que je vous donne. J'espère que vous en userez avec moi avec la même franchise. Je ferai mes efforts pour ne vous être pas redevable ; car il n'y a personne qui prène plus de part à tout ce qui vous regarde , & qui soit avec plus d'attachement & de zèle ,

MONSIEUR ,

A Paris , ce
2 Mars
1715.

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

B.....

XXXij AVERTISSEMENT

B I L L E T

De M. DE LA MONNOIE au même
ÉDITEUR.

JE vous rends mille graces , *Monfieur* , du nouveau présent dont il vous a plu me regaler. Il est exquis. Le tour , le stile , la manière de penser , tout y enchante. La beauté de l'*Edition* répond au mérite de M. *Pavillon*. Je voudrois seulement qu'on y eût observé deux choses ; la première , qu'autant qu'on auroit pu , les Pièces eussent été (14) rangées suivant la date de leur composition ; la seconde , que les STANCES à *Madame d'Usse* , lesquelles on a tronquées de moitié , n'eussent point paru dans ce Recueil , puisque très-assurément elles sont de *Madame Deshoulière*.

R E M A R Q U E S.

(14) Rangées suivant la date de leur composition.) L'ordre que M. de la Monnoie souhaitoit que l'on eût suivi , ne pouvoit guères nous convenir dans la sorte de distribution que nous avions dessein de faire des différentes Pièces de *Pavillon*.

DES LIBRAIRES. xxxiiij

res. Je suis, *Monsieur*, en attendant l'occasion de vous marquer, quoique foiblement, ma reconnoissance, votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

DE LA MONNOIE.

Ce 12 Mars 1715.

AUTRE LETTRE

*Des AUTEURS du JOURNAL LITTE'RAIRE de
la Haye, au même ÉDITEUR.*

M O N S I E U R,

Les raisons que vous allégués pour excuser votre long silence, ne sont que trop bonnes. Nous souhaiterions qu'elles le fussent moins, & que nous eussions plustôt à vous faire des reproches, que de vous témoigner la part que nous prenons dans la perte que vous avés

xxxiv *AVERTISSEMENT*

faite d'une personne qui vous étoit chère. Nous prions Dieu qu'il veuille vous en consoler.

Il est vrai qu'il y a de nos *Messieurs* qui ont une grande facilité à faire des Vers ; nos *Journaux* en font foi. Mais ces Vers sont-ils bons ? Quoi qu'il en soit , nous ne doutons pas que vous n'eussiez achevé votre *Rondeau* beaucoup mieux que nous , si vous aviez daigné vous en donner la peine.

M. l'Abbé de *S. Pierre* ne nous a point envoié d'autre *Critique* que celle que nous vous avons communiquée. Nous jugeons par tous ces , *il n'est pas vrai* , qu'il répète si souvent, qu'il a écrit cette *Critique* avec aigreur. On ne parle pas si impoliment , à moins qu'on ne soit fort fâché. Nous vous sommes obligés , *Monsieur* , de l'avis que vous avés eu la bonté de nous envoier touchant le III. Tome du *Projet* de cet Abbé , pour rendre la Paix perpétuelle en Europe. Nous n'avons pas encore

jugé à propos d'insérer cet avis dans notre *Journal*. Nous nous en servirons quand nous croirons qu'il en sera tems.

- Vous verrez dans notre *Journal de Novembre & Décembre*, que nous avons annoncé l'*Edition* des *Oeuvres de Quinault*, de P. Ribou. Nous parlerons plus au long de cète *Edition*, lorsque nous aurons reçu l'Exemplaire dont vous avés l'honêteté de nous faire présent, aussi-bien que de l'Exemplaire des *Poësies de Pavillon*, que M. de Sallengre ne nous a pas encore remis. Avant que d'avoir reçu vôtre *Lettre*, nous avions déjà résolu de doner un *Extrait* de ces *Poësies*, dans le *Journal* qui est sous la Presse.

Voici une *Lètre* pour l'*Auteur des Illustres Françoises*. Nous vous prions, *Monsieur*, de vouloir bien la lui faire tenir. Nous vous l'envoions ouverte, afin que vous la puissies lire. La même raison qui nous empêche de lui envoyer sitôt nos *Remarques* sur ses *Table-*

xxxvj *AVERTISSEMENT*

tes , est cause que nous avons été si longtems sans vous doner de nos nouvelles. M. *Courel* doit vous remètre le *Journal* de *Novembre* & *Décembre* 1714. Vous ne pouvés manquer en nous envoiant les *Nouvelles Littéraires* qui viendront à vôtre conoissance , toutes les fois que vous nous ferés l'honneur de nous écrire. Nous sommes ,

MONSIEUR,

*A la Haie ,
le 15 Mars
1715.*

Vos très-humbles & très-
obéissans Serviteurs ,

La SOCIETE' LITTERAIRE de la Haie.

Après avoir satisfait au desir que l'Éditeur de 1715 , avoit que ces Lètres fussent imprimées , il nous reste à parler des autres témoignages de son zèle pour la gloire de son Auteur. Il a mis au-devant de quelques additions qui sont à la

fin de son Manuscrit, un AVIS AU LECTEUR, dont le but est de contredire l'Éditeur de 1720, au sujet de quelques Pièces que ce dernier avoit données pour être certainement de Pavillon. Le Public jugera de la validité des raisons de notre Compilateur éclairé.

1°. *Les Vers de (15) la LETTRE sur le Mariage de Madame BOULENGER, lorsqu'il fut déclaré en 1666. ne lui paroissent être nullement du goût de PAVILLON.*

2°. *Le (16) PLACET au Roi pour l'Abbé TALLEMANT, lui plaît si peu, qu'il le dit faux, & la plus plate Pièce du Recueil.*

3°. *Il aime mieux doner à Pavillon qu'à l'Abbé Tallemant, (17) le Remerciment pour la Maison de la Bourdaisière. On verra dans une Remarque ce qu'on en peut raisonablement penser.*

R E M A R Q U E S.

(15) *La Lettre sur le Mariage de Madame Boulanger, &c.) Part. I. p. 72.*

(16) *Placet au Roi pour l'Abbé Tallemant) Part. II. p. 219.*

(17) *Remerciement pour la Maison de la Bourdaisière.) Part. II. p. 173.*

xxxviii AVERTISSEMENT

4°. Il décide que les Vers (18) à Mademoiselle B sont douteux.

5°. (19) Le GENTILHOMME de L'ARRIEREBAN n'est, à son gré, qu'une fantaisie dont la Poésie ne se sent point du tour des Vers de notre Auteur.

6°. La (20) REQUESTE à Nôtre-Dame DE LA PORTE, la (21) RELATION de la magnifique & triomphante Entrée de M. D. L. B. P. la (22) suite de la RELATION, la (23) GAZETTE de Noisi, doivent, *ainsi que plusieurs autres Pièces en Prose*, être exclues des ŒUVRES de M. PAVILLON, comme n'étant pas certainement de lui. C'est, *ajoute-t-il*, ce que j'ose avancer, après avoir eu en communication dans Paris les *Manuscripts* les

REMARQUES.

(18) *A Mademoiselle B*) Part. II. p. 175.

(19) *Le Gentilhomme de l'Arrièreban.*) Part. II. p. 166.

(20) *Requête à Nôtre-Dame de la Porte.*) Part. I. p. 10.

(21) *Relation de la magnifique & triomphante, &c.*) Part. I. p. 4.

(22) *Suite de la Relation.*) Part. I. p. 6.

(23) *Gazette de Noisi.*) Part. I. p. 7.

plus fidèles, où l'on a rassemblé des Vers de notre Académicien, & après avoir recherché dans les mélanges qui me restent de (24) M. Charpentier, les éclaircissemens que j'ai pu en tirer.

Il nous apprend ensuite qu'il avoit pris une partie des Pièces qui composent son Recueil, dans des petits Livres fort rares de la Bibliothèque de M. l'Abbé BIGNON, & qu'une autre partie de ces mêmes Pièces ont été copiées sur deux *Manuscripts*, l'un appartenant à M. de Versoris Maître des Comtes, & l'autre à M. de la Ferrière Maître des Requêtes, Amis l'un & l'autre de M. PAVILLON. J'eusse souhaité, dit-il après cela, pour la perfection de ce Volume, avoir reçu les Originaux du

REMARQUES.

(24) M. Charpentier.) FRANÇOIS Charpentier de l'Académie Française, ami particulier de Pavillon. On conçoit de reste que celui dont nous rapportons ici les paroles, est le Rédacteur du *Carpentarianæ*. C'est aussi de lui que l'on tient le *Varillafiana*, le *Nau-dæpa* & *Patiniæna*; l'Édition en 5. Vol. in-12. des Oeuvres de Quinaut, & plusieurs autres choses dans ce genre.

xl AVERTISSEMENT

même Poète , restés en la possession de (25) Madame Damon & de M. de Valloffièrre Intendant du Commerce : mais peut-être que les aiant uniquement de la main de l'Auteur , ils n'ont pas voulu hasarder des *Fragmens* qui leur sont si chers.

Par une exactitude louable , il avertit aussi qu'il n'a point mis dans ce dernier Recueil trois Titres , c'est-à-dire , en son langage , trois Pièces , qui sont les (26) STANCES sur le Mausolée de LULLI , le (27) Testament de CHARLES IV. Duc de Lorraine , & les (28) CONSEILS du Président MAYNARD à son Fils.

Enfin il termine cet Avis au Lecteur , par dire qu'on a bien voulu lui confier des NOTES sur chacun des Titres des Vers de M. PA-

R E M A R Q U E S.

(25) *Madame Damon.*) On trouvera plusieurs Pièces de Pavillon , qui lui sont adressées.

(26) *Stances sur le Mausolée de Lulli.*) Part. II. p. 177.

(27) *Testament de Charles IV. &c.*) Part. II. p. 238. Nous le donnons sur une Copie Mss. qu'on nous a communiquée.

(28) *Conseils du Président Maynard, &c.*) Il est constant que cette Piece est de Pavillon , & qu'elle est imprimée quelque part : mais de quelque côté que nous nous soions adressés , il ne nous a pas été possible d'en avoir aucune nouvelle.

VILLON,

VILLON , & par promètre en les communiquant au MONDE POLI , de lui en faire sentir l'utilité. Nous ignorons pour quelles raisons il s'est dispensé d'enrichir son Manuscrit de ces Notes ; & nous ne pouvons qu'exhorter le Monde poli d'avoir recours à cet obligeant Éditeur que nous n'avons pas cru devoir nommer , mais que nous avons fait conoître suffisamment.

Au reste , quoi que nous en disions , on lui doit avoir obligation des peines qu'il s'est données. C'est pour lui témoigner , en quelque sorte , combien , en nôtre particulier , nous en sommes reconnoissans , & pour rendre en même tems service à nos Lecteurs , que de nous-mêmes , & sans prendre conseil de personne , nous avons supprimé la dernière Pièce qu'il avoit jointe à son Manuscrit. C'est un long Poème de sa composition , auquel il avoit donné pour titre : L'OMBRE de PAVILLON à Mademoiselle DE LA FERRIERE.

Pour que le Public tire de ce que nous avons

xlij *AVERTISSEMENT*

entre les mains , tout le profit qui s'en peut tirer , il nous reste à rassembler ici ce que les différentes Pièces du Compilateur , que nous avons indiquées plus haut , renferment d'utile. Ce sont des Titres & des Fragmens d'Ouvrages de PAVILLON , que nous nous sommes inutilement mis en devoir de recouvrer.

1°. *La MALADIE de L'AMOUR. Notre Garant dit que c'est une Fiction très-ingénieuse en Prose & en Vers. En voici quelque Vers qu'il raporte dans sa Préface , comme les ayant retenus en entendant lire la Pièce dont il n'avoit pas pu prendre copie. C'est l'Amour qui parle aux Graces.*

Ah ! quel bonheur de pouvoir à son aise

Dormir ainsi tranquillement !

Je puis d'un doux loisir profiter pleinement ,

Sans qu'il soit surprenant que le repos me plaise.

Un long travail demande un long délassément.

*Que n'ai-je point souffert , pendant que sur la Terre
J'offrois en vain la paix qui doit suivre l'Amour ?*

Toujours dispute , toujours guerre ;

J'étois , à tout calmer , employé nuit & jour.

Mais qu'avons-nous, Immortels que nous sommes,
 A nous inquiéter comme le Monde ira ?
 Quant à moi, désormais prène soin qui voudra
 Des affaires du cœur des Hommes.
 J'y renonce. Sans moi, soit aimé qui pourra.
 Ce sont des Importuns qu'on ne peut satisfaire,
 Et qui, d'un sentiment toujours contraire au mien,
 Trouvent ce qu'ils n'ont pas seul digne de leur plaire,
 Veulent tout, & ne veulent rien.

2^o POÈME sur un Point de Venise. *C'est une Pièce adressée à Madame DAMON, & finissant ainsi :*

Vous m'avez inspiré mieux que tout le Parnasse.
 Ma Muse rient de vous & sa pompe & sa grace ;
 Elle vous reconôit *Reine du double Mont* ,
 Et du plus beau Laurier vous couronne le front.
 Si mon zèle & ma foi, pour de riches offrandes ,
 Ne vous offrent qu'un cœur & de simples Guirlandes,
 Daigne s'en contenter vôtre Esprit généreux ,
 Attendant que le Sort me rende plus heureux.
 Si le Ciel m'eût fait don de quelque autre Couronne,
 J'aurois mieux honoré vôtre illustre Personne.

3^o. ORDONNANCES de L'AMOUR. *C'est encore une Pièce faite pour Madame Damon, & composée de dix-neuf Stances. Notre Compi-*

xliv *AVERTISSEMENT*

lateur , dans son long Abrégé de la Vie de M.
PAVILLON , d'où nous avons tiré l'Article pré-
cédent & les deux suivans , raporte deux Stan-
ces , qui sont , dit-il , la XIII. & la XV. de
la Pièce dont il s'agit.

S'il faut qu'un démêlé surviène ,
Comme il ne manquera jamais ,
Que toujours l'Amant se souviène
De chercher le premier à refaire la paix.
On peut , ou par dépit , ou par délicatesse ,
Contre les autres gens tenir jusqu'à la mort :
Mais il faut , contre une Maîtresse ,
Croire toujours que l'on a tort.



Si quelqu'un bien traité des Belles ,
Fait , des faveurs qu'il obtient d'elles ,
Un trofée à sa vanité ,
Qu'il soit par tout si maltraité ,
Qu'il ne trouve que des Cruèles !
Publier les bienfaits qu'on reçoit de quelqu'un ,
C'est , suivant l'usage commun ,
De la reconnoissance une marque ordinaire :
Mais ici c'est une autre affaire ,
On la fait mieux paroître à la dissimuler.
Enfin l'Ingratitude est ailleurs à se taire ;
En Amour , elle est à parler.

4°. GALIMATIAS Profétique , ou Stances boursoufflées. Nôtre Homme ne cite rien de cete Pièce. Il dit seulement que l'Auteur la fit à l'occasion d'une lecture de quelques Morceaux de (29) Du Bartas , qui l'avoit mis de mauvaise humeur contre les Épitètes enflées , & les Figures extravagantes des Poètes de ce siècle-là. Enfin le court Éloge de M. Pavillon , placé dans nôtre Manuscrit immédiatement après la Préface , finit par quatre Vers dont rien n'en fait conôître l'Auteur , & dont on nous apprend uniquement qu'ils avoient été destinés à mettre au bas du Portrait de nôtre Poète , dont nous avons en vain souhaité d'orner le Frontispice de cette Édition.

Censeurs au front sévère ,
 Qui faites des Plaisirs un portrait si fâcheux ,
 Cet Auteur vous apprend qu'une Morale austère
 Touche bien moins le Cœur, qu'un badinage heureux.

REMARQUES.

(29) Du Bartas) GUILLAUME de Saluste, Seigneur Du Bartas , celui de tous nos Poëtes à qui la Nature avoit doné le plus de génie.

xlvi AVERTISSEMENT

Quoique cet Avertissement soit d'une longueur qui passe les bornes que nos Confrères ont coutume de se prescrire , on voudra bien nous pardonner. Un Auteur eût pu sans doute le faire plus court & dans un meilleur ordre : mais nôtre talent , comme l'on sait , est de vendre ce que les autres écrivent , & non d'écrire nous-mêmes. Par-là , cète Compilation indigeste n'est pas un si grand crime pour nous. En tout cas , nous ne continuerons pas encore longtems à nous rendre coupables ; & quelques mots au sujet des Ordonances d'Amour dont il est parlé plus haut , vont mettre fin à ce très-long Avertissement. .

Nôtre Compilateur s'est extrêmement trompé. Quelqu'un qui conoît nos Poètes , nous a dit que ces Ordonances d'Amour , anoncées pour être de Pavillon , ne sont autre chose que l'Édit d'Amour de l'Abbé Regnier Desmarais , inséré par lui-même dans ses Poësies Françoises , imprimées à Paris chés Remi Cellier en 1707.

*Comme elles sont lues aujourd'hui d'assés
peu de Gens , & que l'Édit d'Amour est une
jolie Pièce qui ne s'éloigne pas du goût de Pa-
villon , on nous a fait entendre que le Public
ne seroit pas fâché de voir ici cette Pièce.*

L'AMOUR , Maître de l'Univers,
Par la grace de la Nature ,
A tous ceux qui verront ces Vers ,
Salut , & galante aventure.



Tout le monde conoît aslès ,
Sans qu'il soit besoin de le dire ,
Les abus qui se sont glissés
En divers lieux de nôtre Empire.
Nous avons différé cent fois
D'y remédier par nos Loix ;
Tantôt persuadés qu'au milieu des alarmes ,
Du tumulte , & du bruit des armes ,
On entendroit peu nôtre voix ;
Et tantôt occupés à vaincre par nos charmes
Un Roi le plus puissant des Rois.



*lviiij *AVERTISSEMENT*

Après qu'un Cœur plus grand que la Terre n'est grande,

A fléchi sous nôtre pouvoir ,

Il n'est plus de saison que personne prétende

De ne pas faire son devoir.

Mais, parce que , sur-tout en France ,

Comme dans le Climat que nous aimons le plus ,

Et l'ordinaire lieu de nôtre résidence ,

Il nous est important de régler les abus

Qu'avoit des derniers tems introduit la licence ;

Après que , pendant plusieurs jours ,

Nous avons eu sur cette affaire

L'avis de Vénus nôtre Mère ,

Et de nos Frères les Amours ;

Enfin , dans nôtre Cour plénière

Séant avec les Jeux , les Graces & les Ris ,

Nous avons réglé la manière

Dont nous voulons qu'on aime en l'Empire des Lis.



Ce ne sont ni les soins , ni le respect extrême ,

Ni les soupirs , ni les pleurs même ,

Qui font croire qu'on est Amant :

Pour bien persuader qu'on aime ,

Il ne faut qu'aimer seulement.



Celui qu'auront charmé les attraits d'une Belle,
Devra , dans les commencemens ,
Pour s'insinuer auprès d'elle ,
Faire parler ses soins & ses empressemens :
Mais , s'il veut avancer l'affaire ,
Qu'il s'explique bientôt d'une façon plus claire ;
Sans appréhender les dangers
Qu'il croit voir à ne se pas taire.
Enfin , qu'il parle , & qu'il espère
De ne parler point aux Rochers.



Du reste , il ne faut pas s'attendre
Que nous allions ici marquer ,
Ni quand il faudra s'expliquer ,
Ni comment il s'y faudra prendre.
Que chacun donc en use à sa mode , à son sens ,
Assuré par l'Amour lui-même ,
Qu'il est bien malaisé de dire que l'on aime .
Et de le dire à contretems .



Que si le libre aveu qu'un Amant pourra faire ,
Vient à fâcher la Belle à qui seule il veut plaire ,
Qu'il en fasse paroître un extrême regret ;
Mais qu'il ne laisse pas de suivre sa carrière ,
Et qu'il compte que la plus fière
N'est guère fâchée en secret.



I *AVERTISSEMENT*

Ce n'est pas qu'il ne faille , en aimant une Belle ,
Etre touché sensiblement
De tout ce qui peut venir d'elle ,
Soit fierté , soit déguisement.
Prétendre faire une conquête ,
Et garder toute sa froideur ,
C'est avoir bien plutôt un dessein dans la Tête ,
Qu'une passion dans le Cœur.



Qu'il lui témoigne donc , sans aucun artifice ,
Qu'il respecte en effet jusques à son caprice ,
Et qu'il craint sa colère à l'égal du trépas :
Mais que quelquefois il agisse
Comme s'il ne la craignoit pas.
C'est une maxime éternelle ,
Que si jamais il ne fait rien
Pour se mettre mal avec elle ,
Jamais il ne s'y mettra bien.



Mais , de tout ce qu'il devra faire ,
S'il veut apprendre à bien juger ,
Qu'il consulte les yeux qui furent l'engager.
C'est dans les yeux de la Bergère
Qu'on conôit l'heure du Berger.
C'est là qu'on peut savoir quand il faut qu'on profite
Des bons mouvemens qu'elle aura.

L'heure en chiffre d'Amour en ses yeux est écrite ;
Et qui saura lire , lira.



Un Amant possesseur du Cœur de sa Maîtresse ,
Veut-il toujours lui plaire , & toujours la charmer ,
Qu'il ait toujours pour elle autant de politesse ,
De respect , de délicatesse ,
Que quand il commença d'aimer.
Pour faire durer une flâme ,
Il faut l'entretenir dans l'Ame
Par les mêmes moïens qui furent l'alumer.



Souvent , pour réveiller une ardeur languissante ,
Un peu d'absence fait grand bien ;
Mais , quand elle est trop longue ou devient trop fré-
quente ,
Le remède alors n'en vaut rien.
Enfin , pour dire davantage ,
Il est dangereux d'être absent ;
Car il est plus d'un Cœur volage ,
Qui , pareil au Miroir , ne conserve l'Image
Que tant que l'Objet est présent.



S'il faut qu'un démêlé survienne ,
Comme il ne manquera jamais ,
Que toujours l'Amant se souviene
De chercher le premier à refaire la paix.

lij *AVERTISSEMENT*

On peut, ou par dépit, ou par délicatesse,
Contre les autres gens tenir jusqu'à la mort ;
Mais il faut, contre une Maîtresse,
Croire que l'on a toujours tort.



Comme souvent la jalousie
Trouble de mes sujets la paix & le bonheur,
Et que nous n'avons rien qui nous soit plus à cœur,
Que de bien assurer la douceur de leur vie,
Nous leur recommandons à tous
D'éviter, s'il se peut, de devenir jaloux.
Rien n'égale l'horreur d'un si cruel martire.
Du reste, là-dessus que pouvoir ordonner,
Si nous ne feignons point de dire
Que nous n'avons pas même un conseil à donner ?



Si quelqu'un, bien traité des Belles,
Fait, des faveurs qu'il obtient d'elles,
Un trophée à sa vanité,
Qu'il soit par tout si maltraité,
Qu'il ne trouve que des Cruels.
Aimer à publier les Grâces qu'on reçoit,
Marque ordinairement qu'on les sent comme on doit.
En amour c'est une autre affaire ;
C'est les bien ressentir, que de les bien iceler.
Enfin l'ingratitude est ailleurs, à se taire,
En Amour elle est à parler.



Nous voulons que ces Ordonances ,
 Réglemens , Statuts & Défenses ,
 S'observent désormais dans l'Empire François ;
 Comme d'inviolables Loix ,
 Sans qu'on puisse aller au contraire ;
 CAR tel est nôtre bon plaisir.
 Que si quelqu'un trop téméraire ,
 Contrevient à nôtre desir ,
 Pour voir son audace suivie
 Du plus grand châtiment qui puisse être exprimé ,
 Qu'il soit Amant toute sa vie ,
 Et qu'il ne soit jamais aimé.

Nous manquons à nôtre parole , en ne finissant pas encore : mais nous nous flatons que nous n'en recevrons aucun reproche. Dans le Manuscrit où l'on a recouvré la Ballade de la Fontaine , qui se lit à la page 150 de cette Édition , en est une autre du même Auteur , qui ne se trouve pas non plus dans les Éditions complètes de ses Œuvres. Comme on nous en a fait présent , & que nous ne voions pas que l'occasion d'en faire usage doive se présenter sitôt , il nous a paru que nous ne pourrions pas mieux

liv *AVERTISSEMENT*

faire que la mettre ici , comme dans un dépôt où l'on pourra , dans l'ocasion , la prendre pour la remettre à sa véritable place. La voici donc.

DE tant de maux qui traversent la vie ,
Lequel de tous donc plus d'embaras ?
De grands malheurs la Famine est suivie ;
La Guerre aussi cause de grands fracas ;
La Peste encore est un dangereux cas ;
Femme fâcheuse est un méchant partage ;
Faute d'argent cause bien du ravage :
Mais pas ne sont là les plus douloureux.
Si m'en croïés aussi-bien que le Sage ,
Le mal d'Amour est le plus rigoureux.



De l'éprouver , un jour me prit envie ;
Mais , aussitôt , adieu Joie & Soulas.
Ennuis cuisans , noirs Soupçons , Jalousie ,
Cent autres maux je vis venir à tas ;
Tous mes déduits furent de grands hélas ;
Liberté fit place à honteux Servage.
Tu fus d'abord , pauvre Cœur , mis en cage ,
D'où tu voudrois sortir ; mais tu ne peux.
Lors tu chantas sur un piteux ramage :
Le mal d'Amour est le plus rigoureux.



Quand la Beauté que vous avés servie ,
 A vos desirs par fois ne répond pas ,
 C'est bien alors que c'est la diablerie.
 Prendre on voudroit le parti de Judas ;
 On se pendroit pour moins de deux Ducats.
 Sans cesse au cœur on a fureur & rage ;
 Fer & poison , on met tout en usage ,
 Pour se tirer d'un pas si malheureux.
 Qui peut après douter de cet adage :
Le mal d'Amour est le plus dangereux ?



J'excepte Amour qui se traite en Turquie
 Dans les Serrails de ces heureux Bachas ,
 D'où Cruauté fut de tout tems banie ,
 Où Douceur gît toujours entre deux draps.
 Plaisirs y sont sur des lits de Damas ;
 Chagrin jamais , jamais Dame sauvage :
 Jusqu'aux Tendrons qui font apprentissage ,
 Tout est galant , traitable & gracieux.
 Par tout ailleurs , dont de bon cœur j'enrage ,
Le mal d'Amour est le plus rigoureux.



lvj AVERTISSEMENT, &c.

E N V O I.

O BJET charmant , de qui la belle image
Tient dès longtems mon Cœur en esclavage ,
Soulage un peu mon tourment amoureux.
Si tu me fais un tour si généreux ,
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage :
Le mal d'Amour est le plus rigoureux.





DIVERS ELOGES

DE

PAVILLON.

I.

ELOGE *mis au-devant de l'ÉDITION de 1715.*

MESSIRE *Etienne Pavillon* commença sa carrière au *Parlement de Metz*, en qualité d'*Avocat Général*. Il y fit des actions si célèbres, qu'on venoit l'entendre de toutes parts ; & sa réputation faisoit songer à lui doner de plus grands Emplois , quand une aventure, qui arrêta les dessein qu'on avoit pour lui , le fit résoudre à se retirer de Metz , où cet illustre Sénat aiant fait tout ce que l'on crut possible pour le retenir , il compta (1) sa perte pour un malheur qu'il étoit malaisé de réparer. Depuis ce tems-

R E M A R Q U E S.

(1) *Sa perte . . . de réparer.*) Il y avoit anciennement : *sa perte malaisée à réparer.* Nous donnons cet *Eloge* tel qu'il est dans nôtre *Manuscrit*. L'Auteur étoit bien maître d'y faire des changemens. Nous n'adopterons point ceux qui font de mal en pis.

là il vécut en Philosophe , sur qui la Fortune n'a aucun pouvoir. Son Cabinet & ses Amis lui tinrent lieu de tout. Il est sorti de sa plume différens Ouvrages d'un caractère qu'on ne sauroit imiter. Quelque sujet qu'il ait choisi, il l'a toujours traité en honnête homme, & avec une délicatesse & un goût qui le faisoient connoître avant même que l'on sût qu'il en fût l'Auteur. Il y avoit longtems que sa réputation & ses Ouvrages avoient fait désirer à tous ceux qui composoient l'*Académie Française*, de le mettre de leur Corps; mais sa modestie, & l'empressement qu'il avoit de songer plutôt à ses Amis qu'à lui-même, (2) avoit empêché jusques-là ces mêmes Amis de se satisfaire. Après la mort de M. de *Benferade*, M. *Pavillon* fut proposé au Roi pour remplir sa place. Sa Majesté lui dona son agrément. Toute la Cour & Paris applaudirent à ce choix, & M. *Pavillon* fut reçu le 17. Décembre 1691.

L'Assemblée étoit fort nombreuse, & composée d'une infinité de Personnes de très-grande distinction. Il fit un remerciement fort poli à Messieurs de l'*Académie*; & il leur dit avec sa modestie ordinaire, qu'il voïoit bien que le choix qu'ils avoient fait de sa personne, étoit plutôt une marque de la liberté de leurs suffrages, qu'une preuve du mérite qu'ils avoient bien

R E M A R Q U E S.

(2) *Avoit empêché jusques là ces mêmes Amis de se satisfaire.*
Première manière : les avoit empêchés jusques-là de se satisfaire

voulu croire en lui. Il fit ensuite l'éloge de M. de Benferade, auquel il succédoit ; & , après avoir parlé des soins que le Cardinal de Richelieu , Instituteur & premier Protecteur de l'*Académie*, avoit eus de l'élever , il loua ce grand Ministre , qui paroissoit pourtant n'avoir fait que préparer les voies aux grandes choses que le Roi exécute tous les jours ; & n'avoir fondé l'*Académie* , qu'afin de former des Gens qui fussent mètre ces merveilles dans leur jour. Il dit aussi quelque chose de M. le Chancelier Seguier , second Protecteur , qui avoit continué à favoriser cette Compagnie dans les mêmes vûes de celui qui l'avoit instituée. Après cela, il parla du Roi d'une manière digne de son Sujet , en faisant voir la différence de ce que nos Pères avoient vu, avec ce que l'on voïoit de nôtre tems. Il fit conoître la puissance du Roi, en disant que l'Espagne avoit occupé seule autrefois toutes les forces de la France, & que les Conquêtes de Sa Majesté l'avoient si fort abatue, qu'à peine la comtoit-on alors au nombre des Alliés qui s'étoient ligués contre ce Monarque. Il finissoit, en disant à Messieurs de l'*Académie* , qu'éclairé de leurs lumières , & encouragé par leurs exemples , il tâcheroit de contribuer à l'Ouvrage auquel ils s'étoient destinés , & qui regarde entièrement la gloire & la grandeur de Sa Majesté. Ce Discours est si beau, & fut prononcé d'une manière si noble, que les Auditeurs ne se lassèrent point de marquer par leurs applaudissemens la satisfaction qu'ils en rece-

voient. M. *Charpentier* lui répondit comme Doïen de la Compagnie, en l'absence du Directeur & du Chancelier. Après qu'il eut parlé de M. de *Benferade*, il adressa la parole à M. *Pavillon*, & lui marqua en peu de mots l'estime que l'*Academie* avoit conçue pour son mérite.

M. *Pavillon* étoit de ces Esprits qui convertissent en or toutes les choses qu'ils touchent. En éfet, tout ce qu'il écrivoit, sur quelque matière que ce fût, étoit si ingénieux & si rempli de pensées brillantes, & (3) ses Ouvrages étoient si achevés, qu'il est difficile d'arriver à cète perfection d'écrire ; car l'on peut dire qu'il faisoit des chefs-d'œuvres en badinant, & que personne n'a mieux réussi que lui dans le goût de *Voiture*.

Il étoit d'une Famille où la Piété & l'Esprit ont toujours brillé avec beaucoup d'avantage. Il étoit Neveu du fameux M. *Pavillon* Evêque d'Alet, la gloire de l'Episcopat, lequel (4) de son tems, ne prit pas moins de mesures (5) pour fuir cète dignité, que

R E M A R Q U E S.

(3) *Et ses Ouvrages étoient si achevés, &c.*) Ce jugement est celui d'un Copiste qui ne fait que copier. Le caractère des Ouvrages de *Pavillon*, est directement contraire à ce que l'on en dit ici. Rien d'achevé n'est sorti de sa plume. Du naturel, de la délicatesse, & beaucoup de négligence, est tout ce qu'on peut attendre d'un Ecrivain qui regardoit ce qu'il composoit comme de pures bagatelles qui ne méritoient pas d'être retouchées à loisir.

(4) *De son tems.*) Première manière : du tems de Louis le Juste.

(5) *Pour fuir cète Dignité.*) Il y avoit anciennement : pour le fuir. Cela se raportoit à l'Episcopat.

les Ambitieux ont d'empressement (6) à la rechercher.

M. *Pavillon*, (7) des Ouvrages duquel je mets au jour une quatrième *Edition*, est mort le 10. Janvier 1705. âgé de 79 ans. Monsieur l'Abbé *Bignon*, toujours éloquent dans ses moindres Discours, donna des marques de l'estime qu'il avoit pour M. *Pavillon*, en surprenant tous ses Confrères par l'Eloge qu'il en fit sur le champ dans l'*Académie Royale des Inscriptions & Médailles*. J'ai cru cete circonstance d'autant plus glorieuse pour nôtre Auteur, que ceux qui ont entendu (8) ce Discours, en parlent comme d'une pièce la plus touchante qui ait paru dans ce genre. Cet illustre Protecteur des Sciences & des Beaux Arts, n'est pas le seul qui ait rendu justice au mérite de M. *Pavillon*. M. *Brulart de Sillery*, Evêque de Soissons, qui fut reçu à sa place, assure que M. *Pavillon* n'étoit pas seulement un Bel-Esprit, mais que c'étoit un Homme de bien. *Y eût-il jamais dans aucun Homme, dit-il, un plus grand fonds de probité ? La Vérité, la Vertu, la Religion faisoient son caractère.* On ne peut faire un plus bel Eloge en moins de paroles. M. *Pa-*

R É M A R Q U E S.

(6) *A la rechercher.* Après cette Phrase, est celle-ci dans la première EDITION. Ce digne Evêque étoit fils de Nicolas Pavillon Avocat au Parlement de Paris, qui fleurissoit en 1580. La Croix du Maine dit qu'il a été Docteur en Grec & en Latin, & excellent Poëte en ces deux Langues, aussi bien qu'en François.

(7) *Des Ouvrages duquel je mets au jour une quatrième Edition.* Dans l'Edition de 1715, il y a : dont nous donnons les Ouvrages au Public.

(8) *Ce Discours.* On le trouvera ci-après.

ixij DIVERS ELOGES

villon n'ignoroit rien de l'Antiquité Profane ou Sacrée. Il conoissoit parfaitement la Religion ; & il s'est souvent servi de ses lumières , pour ramener à la véritable Eglise des Personnes que l'erreur en avoit séparées , & qui avoient échapé aux meilleurs (9) Casuistes. Il avoit une probité exacte & sévère pour lui, & une si grande indulgence pour les autres , qu'il cherchoit toujours à excuser leurs défauts & leurs foiblesses. Il étoit exact dans ses devoirs , sans aucun fard , & avec les qualités des meilleurs Catholiques ; il n'avoit rien de ceux qui en veulent tirer avantage. Son Cœur est peint dans ses Ouvrages de Vers & de Prose , aussi-bien que le caractère de son Esprit ; & l'*Académie Française* seroit heureuse , si elle pouvoit toujours rencontrer de pareils Sujets.

Les Vers suivans ont été faits sur la mort de cet incomparable Auteur (10) ; ils peignent si bien ce qu'il étoit , que je n'en dirai pas davantage.

PAVILLON ne vit plus ; les Amours en gémissent,
 Apollon en verse des pleurs ;
 Et , sur le Mont sacré , les Echos retentissent
 Des tristes regrets des neuf Sœurs.



R E M A R Q U E S.

(9) *Casuistes.* L'Auteur a voulu dire , *Controversistes.*

(10) *Ils peignent si bien , &c.* Première manière : comme ils peignent assez bien son caractère , je n'en dirai pas davantage.

Rival ingénieux d'Ovide ,
S'il vouloit fléchir une Iris ;
Les Graces diſtoient ſes Ecrits ,
Et l'Amour lui ſervoit de guide.



La Sageſſe bientôt fut banir de ſon Cœur
Les vains amusemens de l'amoureuse ardeur.

Par une adreſſe ſans égale ,
Il prit ſoin de-former les mœurs ,

En cachant , ſous l'apas de ſes Vers enchanteurs ,
Les traits d'une auſtère Morale.



Les beaux Arts , en lui rasſemblés ,
Firent par tout briller ſa gloire :
Il n'ignora rien de l'Histoire ;
Et les tems les plus reculés
Etoient préſens à ſa mémoire.



Son entretien étoit charmant ;
Il poſſédoit parfaitement

Tout ce qu'eut de meilleur l'Italie & la Grèce.
France , tu ne peux trop faire voir ta triſteſſe !
En le perdant , tu perds ton plus riche ornement.



I I.

ELOGE DE PAVILLON,

*Terminant l'AVERTISSEMENT de l'ÉDITION
de 1720.*

MONSIEUR *Etienne Pavillon* étoit bien fait, de grande taille, d'une mine avantageuse, & qui imposoit par elle-même, & par un air de gravité bien entendu. Sa conversation étoit polie, agréable, instructive. Il étoit d'une bone & ancienne Famille de Paris fort riche, Petit-Fils de *Nicolas Pavillon*, célèbre Avocat au Parlement. Comme il étoit né dans l'opulence, il aimoit à dépenser autant qu'il le pouvoit; mais sa Famille aiant fait de grandes pertes, il mit des bornes à ce penchant.

M. *Pavillon*, Evêque d'Alet, son Oncle, Prélat d'une piété & d'une vertu exemplaire, prit un si grand soin de son éducation, qu'il contribua à le rendre aussi sage & aussi honête Homme qu'il le parut depuis.

Sa prodigieuse mémoire & son esprit pénétrant, lui firent faire de très-grands progrès dans l'étude des *Belles-Lettres* & de la *Jurisprudence*; enforte qu'il fut pourvu, jeune encore, de la Charge d'*Avocat Général au Parlement de Metz*, qu'il exerça pendant dix ans avec tant d'approbation, qu'il a souvent dit à ses

Amis

Amis qu'il n'avoit jamais parlé fans faire l'Arrêt. Sa réputation le fit apeler par M. le Cardinal *Mazarin*, qui lui vouloit procurer la Charge d'*Avocat Général au Parlement de Paris* ; mais n'ayant pas trouvé dans son esprit & dans ses sentimens la souplesse absolue qu'il vouloit pour ses volontés, la chose en demeura là. Ainsi M. *Pavillon*, comprenant que cete circonstance, & les pertes qu'avoit faites sa Famille ne lui permètoient pas d'arriver facilement à une grande fortune, & une médiocre n'étant pas de son goût, il vendit sa Charge d'*Avocat Général au Parlement de Metz*, & se retira à Paris, pour y mener une vie libre & indépendante. Il y voïoit beaucoup de monde ; il étoit aimé & considéré de diverses Personnes distinguées par leur naissance & par leur mérite, dont il avoit toute la confiance.

Déjà âgé & gouteux, il fut recherché pour être Gouverneur de S. A. S. Monseigneur le *Duc du Maine*. L'on emploïa, pour l'y porter, M. le Chevalier de *Nantonillet* & M. *Despreaux*, que l'on fa-voit être de ses meilleurs Amis ; mais ils ne purent l'obliger à quitter le genre de vie qu'il avoit choisi. S'étant fait une habitude de vivre en Philosophe & sans ambition, il ne voulut pas la changer, malgré les sollicitations de ces Messieurs, & celles de M. *Bosquet*, alors Evêque de *Condom*, qui le pressa fort d'accepter cet Emploi. Il s'en défendit d'une manière si modeste & si raisonnable, que ces Messieurs ne pu-

lxxj DIVERS ÉLOGES

rent s'empêcher d'admirer la sagesse de ses excuses.

Comme la Goutte avoit ôté à M. Pavillon , plusieurs années avant sa mort , la faculté de marcher , sa chambre étoit devenue le rendés-vous de quantité de Personnes illustres par leur naissance , leur savoir & leur mérite. Le Roi l'honora d'une pension longtems avant qu'il mourut. Il étoit de l'*Académie des Inscriptions* , & il fut reçu dans l'*Académie Française* à la place de M. de Benserade. Il y prit séance le 17 Décembre 1691. L'on trouvera dans ce Recueil (1) le *Discours* qu'il fit à cète occasion.

M. Pavillon mourut à Paris le 10 de Janvier 1710. (2) âgé de 75 ans , aïant conservé jusqu'à son dernier moment son bon sens , ses amis & sa réputation.

R E M A R Q U E S.

(1) *Le Discours* , &c.) Ci , Part. I. p. 67.

(2) *Âgé de 75 ans.*) Si Pavillon est né en 1632 , comme il est dit dans son *Eloge* par l'Abbé Tallemant , il est mort âgé de 78 ans , & non de 75 , comme on le dit ici , ni de 79 , comme il est dit dans la *Gazette* & dans l'*Eloge* qui précède celui-ci.



III.

EXTRAIT

DU DISCOURS prononcé le 17 Mars 1705. par Mon^{seigneur} BRULART DE SILLERI, Evêque de Soissons, lorsqu'il fut reçu (à l'ACADE'MIE FRANÇOISE) à la place de M. PAVILLON.

JE dirai à nôtre *Académie* (de *Soissons*) ce qu'étoit l'Homme excéltent à qui vous me faites succéder.

Je parlerai de ce fonds d'esprit qui le rendoit capable de traiter heureusement toutes sortes de sujets. Je dirai comment son génie étoit, tout à la fois, & fertile, & exact; par quel secret les productions de son esprit étoient tout ensemble, & galantes, & solides; pourquoi ses Vers étoient faciles, bien qu'ils fussent nobles; ses compositions de Prose coulantes & délicates, bien que pompeuses & ornées. Que de vivacité, que de sagesse dans ses Ouvrages! Que d'enjouement! Que de sérieux!

Mais M. *Pavillon* n'étoit pas seulement un Bel-Esprit, c'étoit un Homme de bien. Y eût-il jamais dans aucun Homme un plus grand fonds de probité? La Vérité, la Vertu, la Religion faisoient son caractère.



Lxvii] *D I V E R S E L O G E S*

I V.

E X T R A I T

*De la RE'PONSE de l'Abbé REGNIER DESMARAIS,
au Discours de M. BRULART DE SILLERI,
Evêque de Soissons.*

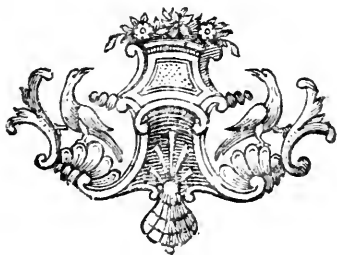
VOUS aportés parmi nous, *Monsieur*, tout ce qui peut faire un excellent Académicien ; mais il ne nous en faloit pas moins pour nous dédommager de la perte de celui à qui vous succédés. Quelque éclat qu'il ait tiré des illustres alliances qui l'environoient de toutes parts, il en a tiré encore davantage de son propre fonds & de son propre mérite.

Homme public, chargé de la parole & des intérêts du Public dans un grand Parlement, quèle réputation d'intégrité, de savoir & d'éloquence, ne s'est-il point acquise ! Homme particulier, retiré des Emplois, vivant à lui-même & à ses Amis, de quèle aimable société n'a-t-il point été dans le commerce du Monde ! Et quèle finesse d'imagination, quel agrément d'esprit, quèle délicatesse de sentimens n'a-t-il point fait voir dans les divers Ouvrages de *Poësie* qui lui sont échapés de tems en tems !

On les recherchoit avec empressement, on les recueilloit avec soin ; &, comme tout y portoit le ca-

raîtière d'un Homme aimable & sage , on ne le connoissoit point par ses Ouvrages , qu'on n'eût encore envie de le connoître par lui-même.

C'est ainsi que dans la retraite , & au milieu des infirmités de ses dernières années , il faisoit profiter le Public des heures de son loisir ; c'est ainsi que , ne pouvant contribuer par sa présence au travail de nos exercices ordinaires , il contribuoit par ses Ouvrages à soutenir la réputation du Corps dont il étoit : & c'est ainsi que rien n'a jamais pu l'empêcher d'être toujours uni de cœur & d'esprit avec nous.



V.

ELOGE DE PAVILLON,

*Tiré du PARNASSE FRANÇOIS de M. TITON
DU TILLET.*

ETIENNE PAVILLON, Parisien, ancien Avocat Général au Parlement de Metz, de l'Académie des Inscriptions & Médailles, & reçu à l'Académie Françoisse en 1691. mort le 10 Janvier 1705. âgé de soixante & treize ans.

Il étoit Neveu de *Nicolas Pavillon*, Evêque d'Allet, connu par plusieurs savans Ecrits, & par sa grande piété.

Pavillon commença sa carrière au Parlement de Metz, en qualité d'*Avocat Général*, où il se distingua beaucoup dans cet Emploi; mais la délicatesse de son tempérament & l'amour du repos, l'obligèrent à se défaire de sa Charge, malgré tous les efforts de cet illustre Sénat pour le retenir.

Depuis ce tems-là il se retira à Paris, où il vécut en aimable Philosophe. Son Cabinet & ses Amis lui tenoient lieu de tout; ses mœurs étoient douces, sa conversation charmante & ornée de la plus belle érudition.

Tout ce qu'il écrivoit étoit ingénieux & rempli de

DE PAVILLON. lxxj

pensées justes & brillantes, exprimées avec une grande délicatesse. Personne n'a mieux réussi que lui dans le goût de *Voiture* ; il a même quelque chose de plus naturel, (1) &c.

REMARQUES.

(1) &c.) *M. Tison du Tillet* parle de deux Editions de *Pavillon*, & rapporte ensuite les Vers que l'on a vus à la fin du 1. *Eloge*.



V I.

ELOGE DE PAVILLON,

*Par FRANÇOIS DE CALLIÈRES, Secrétaire du
Cabinet du Roi, & l'un des Quarante
de l'Académie Française.*

QUAND *Apollon* entendre lire
Les Vers du Savant *Pavillon*,
Il les mit en chant sur sa Lire,
Et charma le sacré Valon.



Alors les Muses attentives,
Y mêlant leurs divins acords,
Exprimèrent leurs doux transports
Par les louanges les plus vives.



Je place, leur dit APOLLON,
Ce Moderne au haut du PARNASSE,
Entre l'ingénieux HORACE
Et le galant ANACREON.

R E M A R Q U E S.

VI. Cet *Eloge de Pavillon* fait partie de la seconde des trois *Pléiades d'Hommes & de Femmes illustres des derniers tems*, insérées par M. de Callières à la fin de sa *Science du Monde*. Ce que nous conons est pris d'une Copie Manuscrite de l'Auteur. Celui de qui nous tenons ces Vers, n'avoit pas le Livre sous la main. Dans le même cahier se trouve la Pièce qui suit celle-ci, écrite de la même main, & portant les caractères d'un Original.

VII.

PARODIE

De la SARABANDE D'ISSE', par le même.

CHARMANTE *Iris*, vous voulés que l'on fasse
Des Vers pour vous, dignes d'être chantés,
Et par tout écoutés.

Pavillon seul peut, avec grace,
De vos apas faire un récit si beau,
Que leur peinture
D'après nature,
Digne des traits de son docte Pinceau,
Fasse, au gré de ses vœux,
Passer à nos Neveux
Ce Chef-d'œuvre nouveau.



Quand *Pavillon*, d'une plume fidèle,
Peint vos beautés dans ses aimables Vers
Qui courent l'Univers,
Il vous érige en Immortèle,
Et vous brillés chés cent Peuples divers.
On a beau plaïre,
Sans un *Homère*,
Et le secours de ses divins Concerts,
La Femme à *Ménélas*,
Avec tous ses apas,
Ne vit que dans ses Vers.

V I I I.

ELOGE DE PAVILLON,

*Prononcé par l'Abbé TALLEMANT dans l'Assemblée
publique de l'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS,
du Mardi d'après Quasimodo, 21 Avril 1705.*

QUAND la louable coutume établie dans cete Compagnie, ne m'obligeroit pas à faire l'Eloge de feu M. Pavillon, il y auroit quelque espèce d'ingratitude à moi de manquer à lui rendre ce pieux devoir. M. Pavillon, soit par quelque inclination naturelle dont il m'est doux de me flater, soit par l'attachement qu'il remarqua en moi pour sa Personne, me dona, dès mes plus jeunes ans, beaucoup de part dans son amitié. Mon amour pour les Lètres, joint à un extrême desir d'apprendre & de me former sur de bons modèles, l'invita à cultiver le peu de génie qu'il crut trouver en moi pour l'*Eloquence* & pour la *Poésie*; & il m'associa à tout ce que la France avoit alors de plus sublimes & de plus rares Esprits. Si j'avois eu assés de talent pour profiter d'une Société si avantageuse, que ne vous paroîtrois-je pas aujourd'hui? Avec quèle grace ne vous peindrois-je pas le plus aimable des Hommes? Quèles fleurs ne jeterois-je pas sur son Tombeau? Mais, heureusement, ce n'est pas ici le lieu des *Panégiriques*; je dois me restreindre

dans un simple *Eloge*, pour satisfaire en même tems, & à mon devoir, & à l'amitié que je dois à sa mémoire.

ESTIENNE PAVILLON est né à Paris en 1632. Son Père, Petit-Fils d'un des plus célèbres Avocats du Parlement de Paris, étoit alors dans une fortune assés considérable; &, par l'alliance que le Mariage de sa Sœur lui avoit procurée avec une des plus puissantes Familles de la Robe, il pouvoit raisonnablement se promettre des Etablissmens considérables & éclatans, pour un Fils capable des plus grands & des plus brillans Emplois.

Il ne se contenta pas de le faire instruire dans toutes les bonnes Lètres, il voulut encore lui doner, en entrant dans le Monde, une éducation solide, qui lui servît de guide dans tout le reste de sa vie. Pour cet éfet, il l'envoïa près du Saint Evêque d'Aler son frère, dont la piété a été si conue. Ce fut là que nôtre illustre Confrère prit goût à l'étude de l'Ecriture Sainte & des Pères, dans laquelle il fit de grands progrès, & qui lui dona une facilité merveilleuse pour s'expliquer sur toutes les matières de Religion.

A son retour, il fut pourvu de la Charge d'*Avocat Général au Parlement de Metz*. Quoique fort jeune, il ne tarda guère à faire conoître les grands talens qu'il avoit pour l'Eloquence, & sa capacité dans les Affaires. Il ne se présentoit aucune matière dont il ne parût instruit à fonds. Le Droit Romain, les Ordonances de nos Rois, les Constitutions du Roïaume,

lxxvj *DIVERS ELOGES*

lui étoient présentes dans toutes les occasions ; & il n'étoit pas moins bien instruit des décisions des Conciles , des Decrets des Papes , & des Libertés de l'Eglise Gallicane. Tout ce savoir soutenu d'un grand sens , d'une mémoire admirable , & d'une présence agréable , d'une façon de s'exprimer heureuse & facile , & enfin d'une prononciation tèle qu'on la peut souhaiter pour la perfection d'un Orateur : tout cela se trouvoit dans M. *Pavillon* , & lui donna en peu de tems une réputation qui le fait regretter encore dans cet auguste Parlement.

Un si beau génie & de si rares qualités demandoient un plus grand Théâtre que Metz , & tel que la Fortune avoit semblé le lui préparer. Mais cete Fortune est une Divinité capricieuse , qui prend plaisir à mortifier le mérite. Les changemens arrivés dans les Affaires , avoient changé la face de celles du Père de M. *Pavillon* , qui ne se trouvoit plus en état d'avancer son Fils dans les Charges , où l'on ne peut s'élever que par des biens considérables. Le Public y perdit beaucoup. M. *Pavillon* y gagna un loisir auquel il ne s'étoit pas attendu , & dont les charmes néanmoins ne lui étoient pas naturellement indifférens.

C'est dans ce doux loisir , que , conservant toujours la gravité d'un Magistrat , il s'étoit établi une sorte de Tribunal , dont les meilleurs Esprits reconnoissoient l'empire avec plaisir. Vrai *Aristippe* , il s'acomodoit à tout ; ses mœurs douces & faciles convenoient à

tout le monde. Armé de la Raison, qu'il savoit insinuer & mettre dans son jour, il étoit supérieur aux autres; &, Censeur aimable & chéri parmi les plaisirs ordinaires de la Jeunesse & du Monde, il ne quitta jamais certain air de sagesse, qui le faisoit respecter des plus libertins.

Si l'ambition avoit eu quelque place dans son cœur, il n'auroit pas manqué d'occasion pour s'avancer; & le commerce que la beauté de son esprit, & l'agrément de sa conversation lui procuroit avec tout ce qui composoit le beau Monde & la fine Cour, auroit pu lui servir à réparer ce que la Fortune lui avoit ôté. Mais, soit par Philosophie, soit par une juste crainte des périls où les grands Emplois exposent un Homme sage, soit enfin peut-être par l'amour du repos, il n'écouta que sa modération; jusques-là qu'étant apelé dans la suite à l'éducation d'un jeune Prince, près duquel il pouvoit se promettre une fortune éclatante, on ne put jamais le résoudre à s'y engager, quelques facilités & quelques agrémens qu'on lui pût offrir.

Mon bonheur me l'avoit fait conôître; & l'amitié qui l'atachoit dans ma Parenté, fit que depuis je n'ai point cessé de le voir & de l'entendre. Que ne m'est-il permis de vous peindre les innocens plaisirs d'une Société toute spirituelle & toute aimable, dont il étoit l'âme, & dont il faisoit la joie! L'égalité de son humeur, son indulgence, sa complaisance, y animoient

lxxviij DIVERS ELOGES

tout , & y maintenoient une gâité douce & pleine d'esprit , dont je ne puis oublier ni peindre les charmes. Il ne faudroit que lire les *Poësies* qu'il fit alors, pour en doner une image agréable ; & , au milieu des Jeux & des Badinages, on y reconoitroit toujours le plus sage & le plus aimable des Hommes.

Les justes décrets d'un Roi plein de piété , aiant aboli l'Hérésie, éloignèrent les amis de M. *Pavillon*. Il lui fut bien dur de quitter ce qu'il avoit de plus cher ; mais l'amitié du Sage a ses bornes , & s'arête au pied des Autels. Il plaignoit leurs erreurs ; mais il ne cessa point d'aimer leurs personnes , & de s'intéresser dans tout ce qui pouvoit les regarder. On trouvera dans ses Ouvrages , & des marques de sa tendresse pour toute (1) cète Famille, & les sages conseils qu'il done aux Enfans qui en sont sortis , & qui se sont établis dans les Païs Etrangers. On ne peut douter que ces sortes de changemens ne fassent beaucoup de peine , même aux plus sages. J'ai lieu de croire que M. *Pavillon* souffrit extrêmement d'une pareille séparation. Pour adoucir sa peine , il conserva les Amis qui lui restoient ; & il trouva quelque consolation à passer le reste de ses jours avec ceux qui avoient toujours été attachés à cète chère Famille , & où il favoit qu'il étoit considéré & aimé comme il méritoit de l'être.

R E M A R Q U E S.

(1) Cète Famille, La Famille de *Pelissari*.

Je n'oublierai pas ici la manière extraordinaire & nouvelle dont il fut mis à l'*Académie Française*. Je lui avois souvent dit qu'une place dans cete célèbre Compagnie, lui convenoit extrêmement, sur-tout puisqu'il n'étoit guère occupé; mais sa modestie le retenoit, & les sollicitations qu'il croïoit nécessaires, l'en avoient toujours détourné. L'*Académie* se trouva balancée entre deux Personnes qui partageoient les voix, & formoient deux partis qu'on ne pouvoit accorder. Je ne sais par quel instinct il me vint dans l'esprit de parler de M. *Pavillon*; mais, dès que je l'eus nommé, il se fit un applaudissement général. On abandonna les deux Partis auxquels on paroïssoit si attaché, & tout se réunit en un moment en faveur d'un mérite qui parut supérieur à tout autre. Cete Election peu usitée étonna tout le monde; & M. *Pavillon*, à qui j'en portai la nouvelle, en fut lui-même dans une surprise qui n'est pas croïable. Mais, vaincu par la manière honête & obligeante d'un tel choix, il fut très-sensible à l'honneur qu'il en recevoit; & son *Remerciement* fit conoître avec éclat, & la grandeur de sa reconnoissance, & la justice d'une si singulière Election.

Ses infirmités commencèrent bientôt après à le retenir dans sa maison, & l'attachèrent dans son fauteuil d'une manière peu douloureuse, à la vérité, mais qui ne lui laissoit néanmoins aucune force pour en sortir. Si cet état pouvoit être supportable, & agréable même, si l'on peut ainsi parler, c'est sans

lxxx DIVERS ELOGES

doute M. *Pavillon* qui en a fait l'épreuve. L'assurance où l'on étoit de le trouver, attiroit chés lui les meilleures Compagnies. Comme sa tête étoit libre & saine, il fournissoit à la conversation, y décidait en Maître, mais sans faste; parloit sur toutes sortes de matières avec une facilité admirable; toujours attaché à la Vérité. J'appellerois ici volontiers tous ceux qui l'ont connu. Vouloit-on des conseils; quelqu'un en a-t-il jamais donné de meilleurs? Cherchoit-on des avis; ne les trouvoit-on pas chés lui toujours sages, toujours justes, toujours modérés? Il condamnoit les uns avec douceur, consolait les autres; concilioit tout le monde.

Les cruèles infirmités arrivées dans un tems où les biens & les honneurs tomboient à pleines mains dans une Famille dont il avoit l'honneur d'être allié de fort près, lui enlevèrent encore une fois les faveurs de la Fortune. (1) Le *Ministre* qui connoissoit l'étendue de son esprit, se proposoit sans doute d'en faire l'usage qui lui convenoit: mais il falut que toute sa bonne volonté se bornât à lui procurer des travaux plus doux, & accompagnés d'une utilité suffisante pour un Philosophe modéré.

La mort de M. *Racine* lui donna place dans l'*Académie des Inscriptions*, où, malgré son absence in-

REMARQUES.

(1) Le *Ministre*.) M. de *Pentecostain*, Contrôleur Général des Finances, depuis Chancelier de France.

DE PAVILLON. lxxxj

volontaire , il ne laissa pas de donner de salutaires conseils pour cete *Histoire* , dont l'Antique ni le Moderne ne nous fournissent point d'exemple.

Je crains d'être trop long , & je finis par ses Ouvrages. La plupart sont entre les mains de tout le monde. Sa Prose & ses Vers ne laissent rien à desirer. Soit louange , soit morale , soit galanterie , soit badinage , tout y est parfait dans son genre , & a toujours un caractère honête & plein de retenue.

L'*Académie* a fait en lui une perte difficile à réparer. Ce ne sont pas moins les grands noms qui honorent un Corps , que la présence de ceux qui les portent. La postérité n'examinera guère si M. *Pavillon* étoit assidu à l'*Académie* ; mais elle jugera par ce qui reste de lui , qu'il devoit être un des plus grands ornemens de cete Compagnie.



I X.

EXTRAIT DES REGISTRES
de l'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS
ET MÉDAILLES.

M. DUCHE', Elève de *M. PAVILLON* dans l'Académie des Inscriptions, étant mort le 14 Décembre 1704. *¶ M. PAVILLON*, l'un des Pensionnaires de cete Académie, étant mort aussi le 10. Janvier 1705. *M. l'Abbé TALLEMANT*, Secrétaire perpétuel de la même Académie, prononça selon la coutume leur Eloge Historique dans la première Assemblée publique que tint la Compagnie depuis la mort de ces deux Académiciens, le Mardi d'après Quasimodo, 21 Avril 1705. *M. l'Abbé BIGNON*, président à cete Assemblée en l'absence de *M. DE LAMOIGNON*, *¶* par-là se trouvant obligé à l'ordinaire de résumer, en quelque sorte, le Discours de *M. l'Abbé TALLEMANT*, lui parla en ces termes.

M O N S I E U R ,

Ce que vous venés de nous dire de *M. Pavillon*, quelque spirituel qu'il soit, quelque bien pensé, bien écrit, bien prononcé qu'il puisse être, c'est moins l'ouvrage de vôtre Esprit que celui de vôtre Cœur.

DE PAVILLON. lxxxiiij

Une amitié intime & toujours égale , vous a liés de tout tems. Personne ne pouvoit mieux le connoître , comme personne n'en pouvoit mieux parler. Dans la perte de l'*Académie* , ce lui est une espèce de consolation de voir l'Eloge de cet illustre Confrère tombé en de si fidèles mains ; & pour vous-même, MONSIEUR, ce vous doit être un soulagement d'avoir eu cète occasion de rendre en public les derniers devoirs à un si digne Ami. Pour moi , du moins , c'est ma pensée ; & j'en suis même si touché, qu'après ce que vous avés retracé du glorieux détail de sa vie, je ne puis m'empêcher d'en recueillir ce qui m'a paru le distinguer davantage , pour en former , en quelque façon , comme un Tableau. C'est, en termes de Peinture, ce qu'on apèle un sujet si avantageux , qu'on oublie si le Portrait est difficile , à force de penser combien il pourroit être beau.

M. *Pavillon* étoit en effet un de ces Hommes en qui se font vivement sentir certains caractères dont tous les traits sont également marqués , & dont chaque trait fait un égal mérite. C'étoit un de ces Hommes rares , d'un ordre singulier , & d'autant plus singulier , qu'il le paroïssoit moins : Un Homme en qui l'on voïoit réunies ces diverses qualités qui sont partagées entre le reste des Hommes , qui semblent incompatibles entre elles , & dont une seule suffiroit pour un Eloge complet. Par exemple , peut-être ne s'est-il jamais trouvé d'Esprit plus solide , plus juste,

lxxxiv *DIVERS ELOGES*

plus exact. Peut-être ne s'est-il jamais aussi trouvé d'imagination plus vive, plus légère, plus enjouée. Il étoit corect dans toutes ses pensées, sûr dans la critique, excèlent pour le conseil, & tout aussi excèlent sur les fictions de la Poésie, & sur le badinage des expressions, & sur les agrèmens des plaisanteries.

De même c'étoit un parfaitement Homme d'honneur & de probité ; un Homme de ces mœurs antiques, de cète Vertu Romaine que *Caton* lui-même auroit avouée. Pour cela cependant il n'en étoit pas moins Homme de société & de commerce, mais d'un commerce charmant & d'une société délicieuse.

De même c'étoit un vrai Philosophe ; un de ces Génies pleins de force & de raison, qui sondent tout, & qui, supérieurs aux préjugés, ne croient qu'après être bien convaincus qu'ils doivent croire : & personne en même tems n'avoit un plus grand fonds de Religion. Ses recherches n'avoient servi qu'à établir sa foi & sa vertu sur de plus solides fondemens, & qu'à lui faire mieux discerner l'essèntiel du Christianisme, d'avec ce qui n'en a souvent que l'apparence.

En suivant toujours de même ces différens contrastes, je ne craindrai point de dire que *M. Pavillon* étoit tout à la fois un Homme de Lètres & un Homme du Monde. On ne peut douter qu'il n'eût beaucoup lu, & beaucoup profité de ses lectures; qu'il n'eût bien de l'érudition, & en bien des genres différens : mais son érudition n'avoit rien de sauvage. Sa lecture n'avoit

rien gâté à sa conversation ; & , s'il a mérité le nom de *Savant Homme* , jamais *Homme* n'a moins mérité le nom de *Savant*. En conversant avec lui , plus on avoit de conoissance , & plus on lui en découvroit. Il étoit prêt à satisfaire , par ses réponses , sur tous les points où les plus habiles auroient voulu le consulter. Hors de-là il n'étoit pas aisé de s'apercevoir de sa science. Qu'on ne lui demandât point d'avis , il ne s'avisait point de donner des leçons ; & bien des gens l'ont vu familièrement , sans conoître son habileté , que par la renommée & sur la foi publique.

Un autre caractère aprochant du même genre , m'a toujours étonné dans ses conversations. Sur les plus importantes & les plus profondes matières de Morale , de conduite , de politique , les plus grands Hommes auroient pu s'instruire avec lui ; & sur les plus vulgaires amusemens de la vie , les moins sublimes Génies ne laissoient pas de s'y plaire. Esprit également étendu & complaisant , suffisant à tout & se prêtant à tout ; de niveau avec tout ce qu'il y a de plus élevé sans se forcer ; à portée de ce qu'il y a de plus commun , sans s'avilir ; souvent dans une même Compagnie , il parloit d'un côté le langage des Dieux , de l'autre celui des Enfans.

Aussi s'étoit-il fait la réputation , à mon gré , la plus rare & la plus desirable. Il n'étoit pas possible de le voir sans l'estimer , sans l'admirer ; mais il étoit encore moins possible de le voir sans l'aimer : & ,

lxxxvj *DIVERS ELOGES*

quelques applaudissemens que lui attirassent ses talens, ses manières lui gagnoient encore plus les cœurs.

Ce mérite, cependant, qui lui gagnoit tant de cœurs, lui avoit procuré peu de fortune; mais peut-être c'est son endroit le plus remarquable. Sans avoir rien de ce qui fait courir la foule chés les Puissances, on la trouvoit toujours chés lui. De tous Ordres, de tous Genres, chacun s'empressoit de lui former une espèce de Cour d'autant plus flatteuse, que, trop sûr de ne la devoir ni à ses richesses ni à son crédit, il ne pouvoit ignorer qu'on ne la faisoit qu'à sa seule Personne. C'est un avantage qui lui est resté jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités, la mort même n'a pu le lui enlever. Nous l'avons vu, au milieu de cète multitude d'admirateurs, terminer sa glorieuse carrière avec cète circonstance peut-être unique dans la vie des Hommes, que, toujours le même jusqu'en ses derniers momens, tout le monde a continué de l'y voir avec les mêmes sentimens, comme lui-même il a continué d'y voir tout le monde avec les mêmes yeux : en sorte que, quelque crainte qu'il eût toujours témoignée de la douleur & de la mort, on l'a vu, malgré de longues & vives douleurs, finir avec la même égalité d'âme & la même uniformité de vie, avec toute la paix de la bone conscience, comme avec toute la gloire d'un mérite distingué.

Ce que je vous ai dit d'abord, MONSIEUR, vous pourriés me le redire. C'est mon cœur qui vient de

patler. Je n'ai pu lui refuser cète effusion : mais, pour doner ainsi à mon cœur, je n'ai rien pris sur la Vérité ; ou, si je ne l'ai pas suivie avec assés d'exactitude, si le portrait n'est pas assés fidele, ce n'est que parce qu'il y manque encore trop de traits.

A l'égard de (1) M. *Duché*, ce que vous en avés dit, MONSIEUR, n'est ni moins véritable, ni moins glorieux pour lui. Sans en reprendre rien en particu-

REMARQUES.

(1) *M. Duché.* Joseph-François Duché de Vancy, Fils d'Antoine Duché Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & depuis Secrétaire Général des Galères, étoit né à Paris le 29 Octobre 1668. Il est Auteur des Tragédies de Jonathas, d'Ab-salon, & de Débora, qui toutes ont eu du succès dans leur tems, & dont la seconde a reparu depuis avec éclat sur le Théâtre. Il s'étoit livré d'abord au Dramatique Lirique ; & l'on peut dire qu'il ne tient pas la dernière place parmi les Poètes qui se sont distingués dans ce genre si difficile. On a de lui les Tragédies de Céphale & Procris, de Scylla, d'Iphigénie, de Théagène & Chariclée, & les Ballets des Fêtes Galantes & des Amours de Momus. Des vues Chrétiennes le dégoutèrent de bonne heure des Muses Prophanes ; & ses dernières années furent consacrées à travailler sur des sujets de Morale & de Piété. Il étoit ami particulier du Poète Rousseau, qui fit sur sa mort ce Sonnet, qui me paroît justifier assés bien la vérité de ce que Despreaux a dit de la mesure de ce petit Poème, qu'elle est toujours trop longue ou trop petite.

C E L U I que nous plaignons, & qu'un sort glorieux
Place au rang des Elus dans la Cité Célèste,
Brilla par ses talens, fut doux, simple, modeste,
Fidèle à ses Amis, discret, officieux.



Des charmes dont le Monde avoit séduit ses yeux,
Dieu dissipa bientôt l'illusion funeste ;
Et de ses jeunes ans il consacra le reste
A chanter les grandeurs du Monarque des Cieux.



[xxxvii] *DIVERS ELOGES, &c.*

lier , un seul mot peut , ce me semble , renfermer tout son éloge. Il étoit *Elève* de M. *Pavillon* ; la mort nous les a ravis l'un & l'autre presque en même tems ; & , au milieu de toute la douleur que nous a causée la perte de M. *Pavillon* , nous n'avons pas laissé de sentir encore très-vivement celle de son *Elève*.

R E M A R Q U E S.

*Il n'est plus , & j'ai vu passer sa dernière heure :
Mais , en pleurant sa mort , c'est moi seul que je pleure.
Mon aveugle fureur , n'accuse point le sort.*



*Il jouit des seuls biens qui faisoient son envie ,
Et ne pourroit trouver , qu'en passant par la Mort ,
Le sort tranquille & sûr de l'éternelle Vie.*





ŒUVRES
DIVERSES
DE PAVILLON.

I.

LETTRES PATENTES

*A un de ses amis , portant permission de faire ce
qui lui plaira en sa Maison de la Selle.*

N O U S , dans la débauche générale du Mardi
gras , par les suffrages jurés des Femmes veuves &
pucelles , qui composent la joyeuse Société de la
rue . . . élu , reconnu & proclamé seul & unique
Monsieur . . . dans toute l'étendue de leur domai-

ne , à toutes celles qui ces présentes Lettres verront , Santé sans affaires , Argent sans dètes , & Plaisirs sans fin. Nôtre très-cher & très-amé Rival e sieur Galand banal , cajolant & coquetant par tout le Roïaume , nous aiant très-passionnément remontré par sa Requête en date du . . . que s'étant , selon le dû de sa Charge , & pour l'exercice d'icelle , transporté dans ladite Société , où il se feroit à son ordinaire épuisé de fleurètes , consommé en desirs , & ruiné en protestations , il avoit commencé une aventure , qui ne se pouvoit mettre à chef que dans nôtre Château de & d'autant qu'il n'est pas loisible d'exploiter dans ledit territoire , sans nôtre expresse permission , il requèroit sur ce , lui être pourvû de nos Lettres de grace & faveur : Nous , voulant en toutes choses traiter favorablement ledit sieur & lui donner en cela des marques d'une patience sans exemple , de l'avis de nôtre imprudence , de nôtre sote confiance , pleine sotte & autorité ridicule , avons octroïé & octroïons par ces présentes , au sieur permission de faire & dire pour l'exécution de sadite entreprise , tout ce qu'il avisera bon être , soit dans les Champs & dans les Jardins , dans les Chambres , ou dans les Sales à son choix & option , durant le jour ou durant la nuit , & généralement dans tout le tems qu'il y séjournera , jusques à l'heure du Berger exclusivement ; & ce ,

nonobstant tous usages , coutumes & mariages à ce
 contraires. Faisons très-expresses inhibitions &
 défenses à tous Abbés , Boïers , Itiers & autres d'y
 apporter aucun trouble & empêchement par raille-
 rie , jalousie , reproches , observations , curiosité ,
 allées & venues , & tels autres maléfices directe-
 ment ou indirectement , à peine d'être bannis à
 perpétuité de l'hôtel de . . . & de confiscation de
 toutes leurs prétentions. Imposons sur ce , silence
 perpétuel , soit aux Maris , soit aux Mères , Sœurs
 & Voisines , à peine d'être traités comme pertur-
 bateurs du repos public. Enjoignons (1) à nôtre
 Commerce d'y tenir la main.

R E M A R Q U E S.

(1) *A nôtre Commerce.*) Ce terme s'entendoit apparemment
 dans la Société pour laquelle la Pièce avoit été faite : Peut-
 être faudroit-il : *à nôtre Communis.*



II.

R E L A T I O N

*De la magnifique & triomphante entrée de
M. D. L. B. P.*

C'EST une coutume établie chés tous les Peuples de la Terre , de célébrer l'avènement de leurs nouveaux Princes par des marques éclatantes d'une réjouissance publique ; mais il faut avouer que , si jamais quelque Peuple a eu raison de l'observer , ce sont les heureux habitans de ces contrées , qui , après un long interregne , se voient aujourd'hui sous la protection d'une Puissance , qui va faire leur félicité. Aussi , pour reconnoître par avance tous les biens qu'ils en espèrent , ils ont cru être obligés , dans cette superbe entrée , d'épuiser une partie de leurs trésors , & de faire voir à leur Maître , par leur affection & par leur zèle , qu'ils ne sont pas indignes d'être au nombre de ses Sujets.

R E M A R Q U E S.

II. Cette Pièce , & les trois suivantes , sont tirées de l'Edition de 1720. Elles ne sont point dans notre Manuscrit. Le Compilateur assure que Pavillon n'en est pas l'Auteur , & qu'elles ne se trouvent point dans les Manuscrits les plus complets de ses Ouvrages , sur lesquels il a formé le sien.

Après avoir avalé tous les sablons d'Etampes, passé les deserts de la Beauce, bu tous les vins d'Orléans, & tremblé souvent sur la Levée; à force de Diners & de Soupers, nous arrivâmes à la fameuse Cité des Amboisiéens, où nous trouvâmes les Ambassadeurs des Provinces du Mont-Louis, Saint-Martin-le-Beau, Luseau, Tuseau, la Ville-aux-Dames & autres. Le Chancelier de l'Etat, qui ressemble comme deux gouttes d'eau au Frère de Dame Joulin, charma toute l'Assemblée par son éloquence ordinaire, & reçut de Madame des témoignages publics de l'estime qu'elle fait de son mérite. Le Diner fut servi superbement; & ensuite, avec un nombre infini de Députés de toutes les Villes de l'Etat, nous marchâmes vers la frontière. L'impatience des Peuples fut si grande, qu'ils s'avancèrent hors de leurs terres, pour être en état de rendre plutôt leurs hommages. Ce fut-là certes que nous fûmes surpris du nombre des Bataillons, qui nous atendoient sous les armes, de la fermeté de leur contenance & du bon ordre de leur marche. L'Evêque de Saint-Martin-le-Beau, à la tête du Clergé, se signala dans cette rencontre par une Harangue digne de sa réputation; & Madame y répondit avec tant de grace & de bonté, qu'elle en tira l'applaudissement de tous ses Peuples, & que plusieurs aimèrent mieux se laisser rouer à la portière du Carosse, que de la perdre un seul moment.

de vue. Ce fut en cette belle occasion qu'un des principaux Officiers du Roïaume finit glorieusement ses jours, après s'être fait casser les bras & la mâchoire avec une constance admirable. Enfin, aïant été salués par le Chapitre de Bon-Desir, reçus dans Mont-Louis au son des Cloches, avec une infinité de Bouquets & de Raisins cuits, nous arrivâmes à la grande Bourdaisière, où Madame voulut entrer par la brèche, comme aïant été conquise par ses Exploits, Procédures, Sentences & Arrêts, conduits par le Général Moset : mais malheureusement la porte ressembloit si fort à une brèche, que nous y fûmes trompés, & que nous entrâmes par la porte avec tout le péril d'une brèche. Par le premier ordinaire vous aurés le reste.

I I I.

SUITE DE LA RELATION.

*COPIE de la HARANGUE de l'Evêque de
Saint-Martin-le-Beau.*

SI, Madame, la consternation de l'adjudication dont vous avés été affligée, n'avoit été éclairée du raïon de la Nouvelle, par laquelle nous sommes à vous, la crainte d'être à quelque autre, Madame, par le Soleil de vôtre présence, qui reluit sur nôtre horizon, se trouve maintenant évanouie. C'est pour-

quoï , Madame , nous avons vécu jusques ici dans l'obscurité des ténèbres de la nuit ; vous êtes cet Astre , qui , dans les ténèbres de l'obscurité , nous aparoiſſés comme un Astre raïonnant sur nous. Et comme les Astres , Madame , dans la nuit obscure des ténèbres nous laissent dans la consternation ; ainsi l'adjudication , étant pour nous un Astre incertain par l'incertitude de son obscurité ténébreuse , nous faisoit appréhender que l'Astre , que nous voïons , s'éclipsât de nôtre horison : mais nous avons tant fait de vœux au Tout-Puissant , qu'enfin vous êtes l'Astre , Madame , par lequel la nuit de nôtre obscurité a quitté nôtre horison , pour faire place à un autre , qui nous éclaire aujourd'hui. Nous vous prions donc , Madame , d'être maintenant nôtre Astre , puisque nous sommes , &c.

I V.

L A G A Z E T T E D E N O I S I.

Du Vert-Arbre , ce 12 Février 1672.

ON écrit que le (1) Gouvernement de cette Péninsule , ne pouvant plus endurer les fréquentes

R E M A R Q U E S.

(1) *Le Gouvernement.*) Ne faudroit il pas : *le Gouverneur ?*

courfes de fes voifins fur fes terres , & voulant réprimer l'audace de ces Nations belliqueufes , a fait faire de grands retranchemens du côté de la Terre ferme pour leur fermer les paffages , & fe mettre à couvert des infultes de ces vaillans champions ; qu'enfuite , fe voïant paifible dans fon petit Etat , il a fait faire le Procès à trois ou quatre cens de fes habitans , fur quelque ombrage qu'il avoit eu d'eux pendant les troubles précédens , & leur a fait trancher la tête. Quelques-uns donnent pour prétexte à cette cruauté, leur orgueil & leur trop grande élévation ; mais la plus commune opinion eft que le Tiran s'eft voulu enrichir de leur dépouille. C'eft une chofe horrible de voir toute la Campagne femée de ces troncs décapités. Il y a une fi grande confternation parmi ces pauvres habitans , qu'à peine s'en trouve-t-il quelqu'un qui ofe lever la tête. On craint que la fureur du Tiran ne s'étende plus loin , & qu'il n'abare de plus groffes têtes. Celles de ces deux Miniftres fi vénérables par leur vieillesse , & fi confidérables par les services qu'ils ont rendus à la République , lui font encore plus d'ombrage que les autres ; & l'on appréhende , avec beaucoup d'aparence de raifon , que le Tiran jaloux de leur crédit parmi fes voifins , & piqué de l'agréable accueil , qu'ils font aux Etrangers , qu'ils voient journellement à leurs pieds , n'achève par eux cette fanglante tragédie,

De l'Isle Coulon , ce 13.

Il court un bruit dans cette Isle , que Bichart. a perdu sa Vache , qu'un outrageux (1) Felon lui a enlevée. On craint sur cela quelque guerre intestino , parce que Bichart est extrêmement aimé de la Populace , & qu'il a beaucoup de crédit parmi elle.

De Neuilli sur Marne , ce 13.

On nous assure ici que la Flandre , sur l'avis certain de l'arrivée du Carême en ce Païs-là , fait une nouvelle levée de Macreuses pour favoriser son passage.

De Noisi , ce 13:

On se prépare ici à solemniser le 14. du courant l'anniversaire de la Mascarade d'Amadis & d'Oriane , dont vous aurés la relation par le premier ordinaire , avec une description exacte de tout ce qui se fera dit & passé dans les Amours de Vertumne & des deux Nimphes Potagères.

De la Prairie-aux-Loups , ce 13.

On nous écrit de Constantinople que l'Abbé

R E M A R Q U E S.

(1) *Felon.*) L'Imprimé porte : *Fêlon* ; mais ce doit être une faute , puis que ce mot ne fait aucun sens ici.

Mantal (1) a été fait Eunuque pour quelque infolence commife à la Porte.

V.

R E Q U E S T E

A (2) Nôtre-Dame de La Porte.

SUPLIE gaillardement (3) Honorée de Noifi, Dame en partie du Vert-Arbre, de la Prairie-aux-Loups, Isles & Iflotes adjacentes, tant en fon nom, que comme aiant charge d'Aimée de la Brusquerie, Fille fort faine, n'ufant & ne jouiffant d'aucuns droits, (4) d'Uranie de Bel-Efprit, Reine de Mille-Fleurs, Princeffe des Bouquets, Indagatrice générale de toutes les Plantes, Archicontemplative spéculant par tout le Roïaume, & de (5) Cecile-Julienne de Loupine, feule & unique héritière de la défunte Reine des Sirènes de très harmonieufe mé-

R E M A R Q U E S.

(1) *L'Abbé Mantal.*) Voyez V. Note 1.

V. (2) *Nôtre-Dame de La Porte.*) Madame de La Porte Femme d'un Confeiller au Châtelet, de laquelle l'Abbé Tallemant étoit amoureux.

(3) *Honorée de Noifi.*) Madame de Péliffari, fi connuë par les Ouvrages de nôtre Auteur.

(4) *D'Uranie de Bel-Efprit.*) Ma'ame Bourneau.

(5) *Cecile-Julienne, &c.*) Mademoifelle de S. Christophe, célèbre Chanteufe de la Muſique du Roi.

moire , disant que (1) le sieur Mantal aiant , de l'a-
vis de leur belle humeur , été pourvû de la Char-
ge de Surintendant de toutes sortes de Fadaïses , dans
l'étendue des terres de leur obéissance , & l'aiant
exercée depuis longues années avec autant d'imper-
tinance qu'eiles pouvoient souhaiter , au grand di-
vertissement des Supliantes & de tous les Fainéans
leurs Sujets ; néanmoins au préjudice des franchises ,
privileges , immunités dues à ce drôle de caractè-
re , le sieur Mantal dinant , comme de coutume &
selon le devoir de sa Charge , aiant depuis peu en
ça rencontré par hasard , ou autrement , les Charmes
& les Apas servant ordinairement près de vôtre Per-
sonne , lefdits Charmes atroupés , au lieu de ne rien
faire que rire des sottises dudit Mantal , ainsi que
l'on en use à son égard par toute la terre ; prenant
son babil pour argent comtant , ont par un coquet
atentat , à l'aide de tous vos Atraits , qui y survinrent ,
& même , dit-on , de vôtre complaisance & bon ac-
cueil , qui s'en mêlèrent , surpris , lié , garoté & en-

R E M A R Q U E S .

(1) *Le sieur Mantal.*) Jean-Paul Tallemant des Reaux de
l'Académie Française , & Secrétaire de celles des Inscrip-
tions & Médailles. Il étoit pourvû de la Charge d'Intendant
des Devises & Médailles , laquelle fut supprimée & réu-
nie à cette seconde Académie. C'est à cette Charge , que
l'on fait allusion ici. C'est de cet Abbé Tallemant , qu'il
s'agit par tout dans les Oeuvres de Pavillon , & non de celui
que Despréaux a nommé : *le sec traducteur du François d'A-*
mbroise.

levé ledit Mantal, en telle sorte & manière que depuis ladite violence il n'a pas été possible aux Suppliantes de le voir ; & par conséquent ont été privées , au grand préjudice de leurs plaisirs , de toute sorte de folies , extravagances , contretems , surprises , galimatias & autres telles gentilleses , dont elles ne se peuvent passer ; & mélancoliquement réduites , depuis son absence , au pouvoir & discrétion de la Sagesse , Prudence & Bon-Sens , qui les font mourir d'ennui , & dont il avoit soin de les défaire. CE CONSIDERE' , nôtre Amée , attendu que ledit Mantal est le principal Officier de leurs passetems , comme il apert par le rôle des brocards joints à la présente Requête , dont elles ont fort bien païé ses services ; & que d'ailleurs la violence faite audit Mantal est toute notoire , comme il est aisé de le justifier par le nombre infini des Charmes , Atraits & Apas qui l'ont perpétrée ; il vous plaise ordonner que pour réparation du susdit enlèvement , lesdits Apas seront pris & appréhendés au corps , ensuite conduits nus en chemise en la Chambre privée dudit Mantal , les bras à son cou , & lui feront en forme l'Amende en tel lieu requise & accoutumée , au gré & contentement dudit Mantal : faire défense à eux de récidiver à peine d'être punis au quadruple , tant par ledit Mantal , qu'à son défaut par tel autre qu'il avisera bon être : enjoindre audit Mantal , de retourner incessamment à

l'exercice de sa Charge , & de se tenir mieux sur ses gardes à l'avenir ; & vous ferés bien.

V I.

G A Z E T T E G A L A N T E .

De l'Isle des Passions , ce 1. du mois d'Inclination.
1698.

U N Navire , venu du Port d'Espérance , rapporte que les Peuples de cette Isle se sont soulevés dans la Ville d'Amour , qui en est la Capitale , & qu'après s'être rendus maîtres de la Citadelle Raison , dont ils ont ruiné les défenses & brulé les magazins , ils avoient obligé le Gouverneur Bon-Sens de se retirer dans la Tour nommée Jalousie. Il ajoute que les Femmes , à l'exemple de leurs Maris , aiant pris les armes , avoient assiégé le Gouverneur dans ce réduit , & l'avoient forcé de se rendre à composition , & de consentir , non seulement qu'on démoliroit la Tour , mais aussi que la Forteresse Vertu d'ancienne architecture , bâtie sur un rocher , seroit ruinée ; après quoi elles en pourroient rebâtir

R E M A R Q U E S .

* Cette badinerie , dit nôtre Mss. a paru mal-à-propos sous d'autres noms que celui de nôtre Auteur.

une autre à leur mode en rase compagnie (1) à tous allans & venans.

De la Ville de Beauté , ce 18 du mois d'Atachement.

Les Etats commencèrent le 3. du courant leurs Séances, dont Monsieur l'Intendant Coquet fit l'ouverture avec un discours rempli de jolis Vers & de beaux Sentimens. Les Apas lui répondirent avec une douceur, dont il fut très satisfait, & lui promirent que la Villeourniroit un millon & demi d'Œillades pour la guerre contre les Cœurs rebelles, & qu'elle hâteroit la levée d'un Régiment de Charmes pour le service de l'Amour. On croit qu'avant que l'Assemblée se sépare, Monsieur Coquet établira un Bureau de Billets-doux, & une taxe de mille Baifers par jour, pour mille Bouches qu'il mettra en Garnison.

Du Païs de Grand-Dot, ce 14. du mois Fortuné.

On assure que ce Païs est fort allarmé de la marche du Général Intérêt, qui s'avance avec une Armée de quarante mille Transports déguisés, & grand nombre de Machines & de Feux d'Artifice. L'Amour, qui le suit avec un grand corps d'Empressemens forcés, a retiré ses Garnisons d'Atachemens & d'Assi-

luités , qui étoient répandues dans les Villes des Provinces de Beau-Visage & de Mérite. Il les a abandonnées aux Infidèles , qui s'en sont emparés ; & qui , après les avoir ravagées , ont pris leur route du côté de Grand-Dot , pour l'ataquer conjointement avec Intérêt.

Du Camp devant Cruauté , ce 8. jour du mois de Désespoir.

Les assiégés firent une sortie de cinq cens Regards irrités la nuit du quatrième , abatirent tous les travaux des Ennemis , tuèrent trois cens Soldats du Régiment de Zèle , & enclouèrent deux petits Canons appellés Sanglots ; mais la nuit suivante les Colonels Bonne-Mine & Beau-Jeu , aiant monté la tranchée , insultèrent vigoureusement la Demilune , nommée Rigueur , qui défendoit la Porte , aiant défait & poursuivi jusques dans la Ville les Dédains , qui la défendoient , tandis qu'elle étoit batue par huit Canons de trente livres de balle d'argent. Ils firent une grande brèche , & obligèrent la Ville de capituler. Le Marquis de Beaux-Dons , Mestre de Camp , & le sieur Présent , Intendant , furent nommés pour dresser les articles.

De la République de Jouissance , ce 18. du mois de Délices.

Le Sénat s'étant assemblé ces jours passés , on or-

donna qu'on démoliroit une grande Tour nommée Honte , qui servoit de défense à la Ville , & que la Princesse Pudeur y avoit fait bâtir. Il fit aussi un décret, par lequel il étoit enjoint à cette Princesse de se retirer dans vingt-quatre heures , & de sortir des Etats de la République , à peine de lui être courus , par Embrassemens & Jeux-folâtres , qui en font la populace. Le Sénat fit aussi publier que les habitans qui font les Enjouemens , & les Caresses , eussent à se préparer pour la réception , qu'on destinoit de faire au Général Bon-Compagnon , qui avoit réglé son entrée au vendredi prochain , & à l'heure du Berger.

V I I.

LE PORTRAIT DU PUR AMOUR.

A l'insensible I R I S. 1687.

LE pur Amour est bien rare , belle Iris. Le-moïen de vous en donner le Portrait , que vous demandés ! Ne savés-vous pas qu'on a passé en maxime , qu'il en est comme de l'aparition des Esprits ? Tout le monde en parle , personne n'en voit. Si vôtre cœur étoit aussi tendre que vôtre Ame est belle , vous trouveriés chés vous les plus beaux traits , qu'il faudroit pour finir ce grand-ouvrage ; mais , par malheur pour l'Amour,

mour, vous n'en voulés connoître que la Peinture :
Qu'en ferés-vous si vous n'aimés pas ?

*Enfin je m'en vais vous le faire ,
Ce Portrait fidele & sincere.
Vous le voulés , il y faut consentir ;
Mais l'Amour est un grand mystère ;
En juge-t-on sans le sentir ?*

Heureux l'Amant, belle Iris, qui saura vous
apprendre à connoître les défauts de cette peinture ,
& à trouver dans vos sentimens dequoi les réparer ,
& la mieux finir. Jusqu'à ce que vous soïés plus am-
plement instruite sur cette matière, il est bon en tout
cas que vous sachiez que ce n'est pas ici qu'il faut
chercher le brillant de l'Esprit. Il n'en faut point
dans les affaires du Cœur. C'est un broüillon, qui
ne sert qu'à les gâter, il fait ordinairement beau-
coup de Comédiens ; de vrais Amans point du
tout.

*Défiés-vous des Amans
Qui se piquent de bien dire.
Dans les tendres sentimens ,
Qu'un sincere Amour inspire ,
Si l'on a de vrais tourmens ,
L'on se tait , & l'on soupire ;*

*Aux dépens de l'Amour , sous de trompeurs apas ,
 L'Esprit se fait valoir , pousse de grands hélas ,
 Entasse les Zéphirs sur les Lis & les Roses ;
 Il dit mille belles choses ,
 Mais le Cœur ne les sent pas.*

Ne vous y trompés donc pas , Iris , tout est plein de ces faux Amans , qui parlent beaucoup & ne sentent rien ; & qui , sans s'émouvoir de ce qu'ils disent , veulent voir jusqu'à quel degré d'émotion & de sensibilité ils réduiront les Cœurs qu'ils attaquent. Vous ne pourés jamais bien les démêler , ces Comédiens du tendre , que vous n'aïés été vous-même véritablement atendrie. Voiés si vous ferïés mal de sentir une partie de ce que je vais vous dire. Pesés chaque mot , & consultez vôte Cœur. Le mien s'accommoderoit de tout cela , s'il trouvoit avec qui faire de moitié ; & de quelque chose de moins , si le commerce étoit avec vous.

Quand l'Amour occupe une Ame , il l'occupe toute. Il est pur ; il est vif ; il est agissant ; il est spirituel , comme elle. Il touche le Cœur , sans le corrompre. Il élève l'Esprit , sans l'égarer. Content de soi-même , il se regarde , il se médite , il se contemple , & ne fait que cela. Plus il se connoît , plus il aime à se reconnoître. Plus il s'examine , plus il a de plaisirs. C'est une circulation continuelle de sentimens , de réflexions , de desirs , de soi-même à son

objet, de son objet à soi-même. Il en étudie les inclinations, il en recherche les beautés, il en démêle les simpaties, il en desire les félicités, il en aime tout.

C'est un enchantement, qui élève l'Homme au-dessus de lui-même; qui lui découvre une vaste étendue de biens & de plaisirs inconnus à ceux qui ne savent pas aimer. Son Imagination est toujours remplie, toujours contente, toujours charmée. Son Esprit est toujours diverti, son Cœur est toujours attendri. Plus il aime, plus il voudroit aimer. Rien n'est plus vaste, plus piquant, & plus sensible que ses desirs; rien n'est plus délicieux que ses joies, plus pénétrant que sa tendresse.

Rien n'échape à sa curiosité, rien ne surprend sa vigilance, rien ne suspend son activité. S'il n'interrompt les affaires, il est au-dessus. Par tout il trouve son objet, comme le Cadran son Pole; il le voit par tout; par tout il le cajole; sans cesse il l'admire, il le recherche, il le suit, il le contemple, il l'adore. Le plaisir de l'Amour, c'est l'Amour. Aimer pour aimer, c'est le terme de l'Amour. De toutes les Passions, de toutes les Vertus, l'Amour est celle qui est la plus contente d'elle-même. Quand elle a produit l'Amour, elle a tout fait, & ne veut que cela. Qui demande plus, mérite moins. Qui ne cherche que soi-même dans son amour, est indigne de celui d'autrui. Qui veut outrer les plaisirs,

les perd. La débauche des sens est à l'Amour, ce que l'excès du vin est à la raison. Les voluptés les plus innocentes & les plus pures sont les plus douces, les plus sensibles, les plus piquantes & les plus longues.

Par tout où l'émportement des sens domine, l'Amour s'éteint, ou n'est qu'un faux Amour, qui usurpe les titres d'honneur qui ne lui conviennent pas. Il est fragile; il est injuste; il est volage; il est corrompu, comme sa source. Les plaisirs du pur Amour sont d'un autre ordre. Plaire & charmer sont toute sa joie.

Un Cœur qui fait aimer, ne fait que cela, & fait tout. Fixé sur son objet, il n'est que là; & il est par tout. Rien ne le lasse, rien ne le dissipe, rien ne le dégoûte. Il s'élève, il s'abaisse, il s'anéantit, il s'afflige, il se réjouit, suivant les impressions de son objet. C'est un Cameléon, qui en prend toutes les couleurs.

Mais, si l'on répond à sa sensibilité, si l'intelligence se forme entre deux Cœurs, s'ils sont également touchés, s'ils sont tendres, s'ils sont fidèles; il n'y a rien de plus piquant que leurs plaisirs: & tels que mon idée me les représente, je n'en conçois point de pareils; car, pour l'expérience, à moi n'appartient, Iris, de l'avoir eue. Vous m'en dirés des nouvelles, si vous y parvenés. Voici cependant comme je m'imagine que doivent être les sentimens dans un si doux commerce,

Deux Cœurs , bien touchés & bien unis , se trouvent par tout. Dans l'absence , tout parle d'eux , dans le silence , tout parle pour eux. Plus leurs plaisirs sont inconnus , plus ils sont sensibles. Moins on devine leurs joies , plus elles croissent.

En compagnie , ils ne content qu'eux ; tout est absent pour eux ; ils s'entendent , ils se deviennent , ils s'expliquent ; leur attention est fidèle , leur intelligence est fine , tout ce qui ne dit rien pour les autres parle pour eux. L'Amour couvre la Personne aimée de mille chiffres. Mille gens les voient , un seul en a la clé. Un coup d'œil , un geste , un sourire , un soupir , tout cela dit beaucoup à qui fait l'entendre. Les plus petits signes sont de longs discours , qui charment , qui entretiennent , qui occupent. Mille soins invisibles réussissent , engagent ; plaisent ; mille desirs secrets enflâment.

Il y a dans le commerce des vrais Amans , une langueur sans tristesse , une inquiétude sans chagrin , un transport sans emportement , un trouble sans agitation , une rêverie sans distraction , des plaisirs sans douleur , des soupirs sans amertume , des fureurs sans désespoir. Tout ce qu'ils sentent , ne se sent que par eux. Ils sont dans le monde , comme si le monde n'étoit fait que pour eux. Leur amour est une extase , qui les élève , qui les enchante , qui les ravit. Il leur fait des images , qui représentent tout ce qu'ils

veulent , qui disent tout ce qu'ils pensent , qui expriment tout ce qu'ils imaginent.

C'est une seconde Ame , une double Vie. Les souffirs de l'un font mouvoir le pouls de l'autre. C'est un air céleste , dont l'influence agite ses pensées , enflâme ses desirs , redouble sa tendresse ; c'est une harmonie , qui fait tressaillir les Ames , qui les captive , qui les enchante.

Le nom de la Personne aimée est comme le mot du guet du Cœur. Par tout , où l'on le prononce , il s'émeut ; il s'arrête ; il se plaît ; il le répète en secret ; il lui forme un portrait en un instant. Le son de sa voix est une symphonie mélodieuse ; en frappant l'oreille , il donne au Cœur ; quand il l'entend , il n'entend que cela. Tout ce qu'on dit de grand du mérite des Personnes excellentes , ou l'on voit , ou l'on croit le voir dans celle qu'on aime. L'Amour est comme la Manne ; il a tous les goûts.

Deux Personnes qui s'aiment ne peuvent imaginer d'autre joie ni d'autre félicité que dans leur amour ; hors de là , ils ne découvrent qu'un néant affreux. C'est une immensité de bonheur , qui couvre toutes sortes de misères. Les pensées naissent l'une de l'autre ; leur source ne tarit jamais : elles ont toujours la grace de la nouveauté. Rien n'est si vaste , rien n'est si fécond. Leurs paroles sont des effers. Leur Cœur est dans toutes leurs actions. L'Amour est à leur Ame , ce que la lumière est à la vue. C'est le Bon-

Sens de la Volupté , le chef d'œuvre de la Raison , le beau jour & la sérénité de l'Ame. Il en est de l'Amour comme du Printemps ; tout y fleurit jusqu'aux épines. C'est la plus insatiable de toutes les Passions. Plus on a d'amour , plus on en voudroit avoir. C'est la grande affaire du Cœur. Qui la fait bien , fait tout faire. Mais je vous l'ai dit , Iris , on en trouve quelques copies ; des originaux point du tout.

V I I I.

CONSEILS D'ESINTÉRESSES

A la jeune IRIS.

IL y a des Mères , qui ne veulent pas que l'on prononce le mot d'Amour devant leurs Filles. C'est une précaution un peu scrupuleuse , & qui peut-être a quelque chose de bien dangereux. Malheur à celles qui n'ont connu l'Amour, que quand elles l'ont senti ! Voilà ce que cherchent la plupart des Galans , de jeunes Innocentes. Dieu fait quels ragoûts ils se figurent à leur donner les premières leçons. Pour moi , je veux , s'il se peut , les prévenir auprès de vous , & vous apprendre ce que vos Amans vous apprendroient. Si mes enseignemens vous plaisent moins que ne feroient ceux qu'ils vous donneroient , en récompense ils vous coûteront moins aussi.

Vous entrés dans le Monde , aimable Iris ; sachiez les différentes mesures , qu'il faut prendre avec les différens caractères de Galans , auxquels vous vous verrez exposée. Vous trouverez toutes les Ruelles & toutes les Chambres semées de ces fades Protestans , de ces infatigables diseurs de douceurs , devant qui un visage un peu jeune , & dès yeux un peu passables , ne sauroient paroître , sans être aussitôt ataqués d'un nombre infini de fleurètes. Leurs admirations ne vous font quartier sur rien. Vous ne pouvés faire un pas , ni dire un mot , qui ne vous atire un orage de louanges. Leurs yeux radoucis vous suivent par tout. J'ai vu des jeunes Personnes , qui s'accommodoient de ces gens-là. Les premières douceurs , qu'on entend , sont d'ordinaire fort bonnes , de quelque part qu'elles viennent ; & les goûts , qui ne sont pas encore formés , sont sujets à en être un peu avides. Je ne crois pas que vous aïés besoin de leçons là-dessus ; mais en tout cas , s'il vous en faloit une , écoutez ces sortes de Galans deux ou trois fois ; cela suffira pour vous en désabuser. J'ai vu aussi de jeunes Personnes d'une autre humeur , qui étoient fatiguées de ces Doucereux éternels , jusqu'à le leur dire. Gardés-vous bien de prendre cette méthode avec eux. Cela ne sert qu'à leur faire redoubler , & qu'à irriter encore leurs éloges. Ils croient que tout ce qui vous vient , c'est la difficulté d'ajouter foi à ce qu'ils vous disent ; & qu'en vous le disant d'une manière plus forte ,

forte , ils vous le persuaderont. Ce n'est pas là le moïen de vous délivrer de leurs visites. Gouvernés-vous plus finement. Convenés avec eux des louanges qu'ils vous donneront ; mettés-vous de moitié à vous admirer vous-même ; prévenés quelquefois leurs fleurettes : mais tout cela d'une certaine manière , qui fasse voir un agréable mépris pour eux , & non pas une sotte estime pour vous ; & je vous répons que , quelque esprit qu'ils aient , vous les verrés fort embarrassés.

Il y a dans le monde une infinité de jeunes gens aussi remplis de bonne opinion d'eux , qu'ils l'ont mauvaise des Femmes. Une seule aventure , qu'ils auront eue , peut-être en des lieux où il n'y avoit pas beaucoup à combattre , leur fait tirer des conséquences générales pour tout le reste du Sexe. Ils connoissent les Femmes , disent-ils ; ils savent les prendre par leur foible ; ils ont appris par expérience que , quelques beaux dehors qu'elles montrent , rien ne tient , quand on a l'art de bien attaquer. Vous les reconnoîtés à un air de confiance , qui regne sur tout ce qu'ils disent ; à de certaines manières hautes , qu'ils ont retenues de leurs conquêtes ; au peu de largesse , qu'ils font de leur précieuse estime. Ils sont persuadés qu'une complaisance aveugle gagne les Femmes. Ils s'y étudient ; mais c'est une complaisance feinte , au travers de laquelle vous démêlés aisément qu'ils se répondent qu'elle ne leur sera pas inu-

tile. Recevés leurs protestations avec froideur ; vous ne voïés point qu'ils en soient beaucoup touchés. Ils se tiennent sûrs que vous n'agissés que par grimace. S'ils se trouvent tête à tête avec vous , vous ne leur remarqués point cette agréable timidité , qui est le caractère des véritables passions. Point d'embarras à expliquer ce qu'ils pensent. L'honneur , qu'ils prétendent faire en se déclarant , les fait d'abord entrer en matière. Ils se plaignent d'un air sec & forcé , & avec des exagérations terribles ; & , ce qui ne manque presque jamais , ils vous comparent aux autres Maîtressés , qu'ils ont eues , bien moins cruelles que vous ; car ils croient (& cela est quelquefois vrai auprès d'une certaine espèce de Femmes) que les exemples des faveurs , qu'ils ont obtenues de quelques-unes , peuvent beaucoup sur les autres ; qu'une première bonne fortune en attire une seconde , & que telle se laisse vaincre à la réputation d'un Amant , qui ne se seroit peut-être pas laissée vaincre à l'Amant même. Si jamais quelques-uns de ces gens-là vous tombent entre les mains , vangés bien sévèrement sur eux tout vôtre beau Sexe. Ecoutez-les pour les maltraiter ; mais d'ailleurs évités-les autant que vous le pourrés. Que toute vôtre conduite avec eux soit extrêmement réservée. Songés qu'il faut leur refuser les aparences , autant que les choses mêmes. Un Billet , qui les mettra d'une partie de Jeu ou de Promenade , est fort innocent ; cependant ne le ha-

gardés point avec eux. Ils en montreront l'écriture à mille gens, à qui ils refuseront de le lire. Souvent quand ils sont tête à tête avec vous, ils ne veulent que l'honneur d'y être surpris. Ils affectent de vous rendre des soins en public ; & cependant ils disent par le monde, en termes généraux, qu'ils ne sont pas gens à perdre leur peine. Enfin il est tel homme, qu'il vaudroit mieux aimer, que d'être seulement aimée d'un de ceux-là,

Que j'aurois de choses à vous dire sur les Amans; que vous pourrés avoir, qui seront au-dessus de vous par leur rang & par leur naissance ! Rejetés bien loin la dangereuse vanité d'avoir tous les jours à votre porte un Carosse à manteau Ducal. Ces sortes d'Amans savent vous faire une espèce de honte des résistances, que vous leur faites, en les traitant de manières Provinciales, auxquelles ils opposent celles de la Cour ; & peut-être y a-t-il eu des Femmes, qui leur ont accordé des graces considérables, par la seule crainte de faire croire qu'elles ne savoient pas bien vivre. Rendés à la Qualité des gens ce qu'elle demande précisément, & gardés-vous bien d'aller au-delà ; autrement, vous leur feriez concevoir de trop hautes espérances. Tenés-vous au-dessous du Duc, si c'est un Duc, qui cherche à vous voir ; mais infiniment au-dessus de l'Amant.

Une des plus dangereuses espèces de gens, que vous puissiez rencontrer à votre entrée dans le monde

de , ce sont ceux qui s'attacheront à vous , pour vous donner des conseils , & pour prendre en quelque façon le soin de votre conduite. Ils ont de l'aquis; ils décident ; une jeune Femme est bien aise de les trouver d'abord pour protecteurs de son mérite , lorsqu'elle commence à paroître , & de tirer d'eux les lumières , dont elle a besoin. Peu à peu on leur laisse prendre sur soi un ascendant , qui se fortifie toujours. Quand on voudroit secouer le joug , on ne le peut plus. Ils ne manquent point de vous décrier le reste des hommes. Ils tâchent , ou à vous rendre suspects ceux qui leur feroient ombrage auprès de vous , ou à les écarter par leurs propres affiduités. Ils vous brouillent avec tous leurs ennemis , & quand ils ont fait de votre maison une solitude , telle qu'ils l'entendent , ils se déclarent Amans , ou plutôt ils usent de leur droit , en vous commandant de les aimer. Prévenés cette indigne servitude , non pas en ne recevant point de conseils (profitez-en sans vous assujétir trop à ceux qui les donnent) ; mais en ne souffrant pas qu'ils s'établissent chés vous aucune sorte de domination ; & , ne fût-ce que pour l'empêcher , négligés quelquefois de bons avis , quand ce ne sera pas sur des matières trop importantes.

Voilà , ce me semble , les principaux caractères , contre lesquels vous avés à vous tenir sur vos gardes. Si vous profitez de mes leçons , que vous devés croire entièrement désintéressées , puisque je ne suis

ni en état ni en âge de prétendre à votre cœur ; au moins ne serés-vous en péril d'aimer , que quand vous rencontrerez un Homme , qui soit véritablement aimable : mais , comme en ce cas je n'aurois guères de conseils à vous donner contre lui , je veux vous apprendre comment il doit être fait , afin que vous ne vous y laissiés pas tromper. C'est une peinture , que je vous ferai la première fois.

I X.

S U I T E

*Des CONSEILS DES INTERESSÉS
à la jeune IRIS.*

NOUS voilà venus , aimable Iris , à un point bien délicat. J'ai à vous dépeindre le caractère d'un véritable Amant , & à vous marquer la manière , dont il faudra agir avec lui. Je ne fais si tout cela ne sera point inutile ; car dès que vous aimerez , vous croirés avoir trouvé ce véritable Amant ; & pour ce qui regarde votre conduite , votre cœur se moquera de mes règles. Cependant ne laissés pas de vous accoutumer à penser de certaines choses , & à faire d'utiles réflexions , tandis que vous n'êtes point encore prévenue d'une passion , qui est bien souvent aveugle , & peut-être prendrés-vous un tour d'esprit ,

qui vous rendra plus incapable d'être trompée par l'Amour. Examinés la plupart des Femmes. Voïés dans quelle agitation se passe toute leur vie. Tantôt elles aiment, sans être bien sûres d'être aimées ; tantôt elles disputent à une Rivale un Amant douteux & chancelant ; tantôt elles se précautionnent contre des indiscretions, dont elles sont menacées ; tantôt elles tâchent à arracher des sacrifices, qu'on ne leur fait point de bonne grace ; tantôt elles sont réduites à soutenir, comme elles peuvent, les restes d'une Galanterie languissante, & à réveiller de misérables sens, qui s'amortissent. Après cela, dans le tems qu'on vient de leur faire quelque perfidie, ou qu'elles ont manqué quelque dessein, il leur vient des dégouts ; & , leur cœur étant sans amour, elles tombent dans un repos mille fois plus insupportable pour elles, que n'étoient tous les troubles, qu'elles ont essuïés ; & il faut qu'elles se précipitent dans quelque nouvelle Intrigue, sans avoir mieux pris leurs mesures qu'auparavant. Si, en commençant d'aimer, elles s'atachoient à bien choisir, ce seroit beaucoup de peine épargnée pour elles. Tout dépend du choix, que l'on fait d'abord. Vous seriez bien étonnée, si je vous disois que, malgré l'opposition que l'Amour & le Mariage ont ensemble, l'Amour est pourtant une espèce de Mariage. Il n'y a rien de plus vrai, belle Iris. Je fais que ce seroit là une terrible proposition pour les oreilles coquêtes ou précieuses ; mais n'im-

porte. Je soutiens qu'un Amant doit avoir à peu près les qualités d'un bon Mari. C'est-à-dire , que ce ne sera pas un Mari dans toute l'étendue & dans toute la rigueur de ce fâcheux & désagréable nom ; mais seulement un Mari adouci & mitigé. Demandés à votre Mère quel Mari vous devés prendre , elle vous répondra d'un air sec & resfrogné : *Allez au solide, ma Fille. Il ne s'agit point ici de tous les colifichets d'agrémens , qui éblouissent les jeunes Personnes. Il faut du bien ; c'est là le vrai agrément. On doit vivre plus d'un jour avec un Mari. Un Bon-Homme un peu aisé a tout le mérite, dont vous avés besoin.* Et moi, je vous dis presque la même chose touchant le choix d'un Amant. Je veux qu'il soit agréable. C'est en quoi votre Mère & moi nous ne parlons pas la même langue. L'Amour ne peut se passer des agrémens. Il faut qu'il les ait toujours à sa suite ; mais aïés encore plus d'égard aux qualités essentielles de votre Amant , qu'à celles qui ne seront qu'agréables. Qu'il soit un peu moins magnifique en habits ; qu'il danse moins bien ; & qu'il ait le cœur mieux fait. Fuiés tous ces Fripons de bon air , qui ne persuadent les Femmes , qu'en changeant souvent d'habits , & en augmentant leur train. Tout cela ne gâte rien , à la vérité ; mais il faut que beaucoup d'autres bonnes choses s'y joignent encore. J'ai vu des Hommes pourvus de ce seul mérite , tellement disputés par les Femmes , & tirés par l'une & par l'autre , qu'ils ne savoient à laquelle en-

tendre. Principalement dans une petite Ville , s'il y a un homme , qui ait quatre ou cinq Laquais , chaque Dame veut que sa porte en soit honorée. Il y a des Femmes , qui sont au-dessus d'une vanité si grossière , & qui donnent dans une autre. Elles veulent être aimées par des Gens d'esprit. C'est un titre d'esprit pour elles. La fidélité , la droiture , la sincérité , la délicatesse , n'entrent point en ligne de compte. Il suffit qu'on soit d'une conversation enjouée & amusante , ou seulement qu'on en ait la réputation. Elles entraînent avec plaisir des Gens d'esprit à leur suite ; & elles ne savent pas qu'ils sont bien souvent les moins attachés & les moins tendres. Allés au solide , aimable Iris. Aïés pour tous ces mérites superficiels l'estime qui leur est due. Ils sont nécessaires la plupart , mais ils ne suffisent pas. Examinés comment vos Amans ont le cœur fait. *Et comment le reconnoître , dirés-vous ? Ils paroissent tous faits les uns comme les autres sur ce chapitre , tous également soumis , tous également prodigues de sermens de fidélité.* Vous avez raison. Cependant il y a un art de discerner le vrai d'avec le faux , même en matière d'Amour. Voulés-vous sonder la discrétion d'un Homme , parlés-lui de ses premières Passions , s'il en a eues. Dites-lui que vous ne pouvés croire qu'il vous aime , s'il ne vous sacrifie les marques d'amour , qu'il a reçues de ses autres Maîtresses , leurs Lettres , par exemple. S'il arive qu'il vous les apporte , rendés-les lui , sans les regarder , &

dites-lui fort civilement que vous êtes sa très-humble Servante , & que vous le priés de chercher fortune ailleurs. Gardés-vous bien de ressembler à ces Femmes , qui s'offensoient d'un refus, qu'on leur feroit sur cette matière ; & qui bien souvent ne goûtent le plaisir d'être aimées, que parce qu'elles se font sacrifier toutes celles qui les ont précédées dans le cœur de leurs Amans. Je ne sais comment elles ne songent point à se faire par avance une application particulière du procédé, qu'on tient avec les autres. On les avertit assés de la manière, dont on en usera un jour avec elles-mêmes ; & quand cela arrive , elles n'ont pas sujet de se plaindre qu'on les ait trompées. Encore une autre manière d'éprouver vos Amans , c'est de les maltraiter , jusqu'à vous en faire abandonner tout-à-fait. Observés quelle retraite ils feront. Vous en verrez assurément la plus grande partie se retirer en se révoltant contre vous , & en se vengeant par tous les moïens que suggère le dépit. Laissez-les ailer , & ne regrettés pas leur perte. Mais si vous en voïés quelqu'un , qui fasse une retraite modeste , dans laquelle il conserve sa première estime pour vous ; rapellés incessamment cet Homme-là , c'est un trésor. Je suppose qu'il ait d'ailleurs un mérite , qui vous convienne ; car pour être rapellé , il faut quelque chose de plus que de s'être retiré de bonne grace.

Combien y a-t-il encore de méthode plus fine ,

pour démêler , autant qu'il se peut , les sentimens véritables de vos Amans ? Connoissés vos petits défauts ; & si vous voïés qu'on vous en loue , si on pousse jusques-là l'effronterie des douceurs & des fleurêtes , on vous trompe. On vous estime assés peu pour vous tendre un piège où donnent toutes les Femmes prévenues d'elles-mêmes. Si vous croïés que l'Amant lui-même est trompé , & si vous tenés compte à sa passion de l'erreur où elle l'a mis , cela ne vaut guères mieux. Croïés-moi ; quand on est la dupe du mérite de la personne aimée , on ne l'aime pas long-tems. L'illusion finit , on ouvre les yeux , & on trouve une personne , qu'on ne reconnoît point. Il ne faut prendre les gens que pour leur véritable prix. Qui vous estime plus que vous ne valés , viendra bientôt à ne vous estimer plus du tout. Voilà des maximes qui n'acommodent pas la plupart des Femmes. Elles veulent être aimées le plus follement qu'il est possible. Elles veulent s'entendre nommer les seules personnes parfaites qui soient sur la terre. Elles veulent qu'on mette à leurs pieds , & qu'on foule devant elles tous les mérites qui restent dans l'Univers. Des passions outrées jusqu'à ce point-là , vous doivent être suspectes. Je ne voudrois pas répondre qu'elles durassent long-tems. Eh ! ne vous figurés pas que la manière , dont vous devriés souhaiter qu'on vous aimât , pour être plus raisonnable , en fût moins ardente. Vous n'y perdriés rien de ce feu

& de cette vivacité de l'Amour , qui paroît si agréable. Votre Amant trouveroit en vous la personne du monde , dont le cœur s'accorderoit le mieux avec le sien ; mais il ne feroit pas besoin qu'il s'imaginât que vous fussiez inimitable en toutes choses. Au contraire , il vous aimeroit assés pour voir vos petits défauts , & ne rien diminuer de sa tendresse. Il se feroit une étude de vous en défaire insensiblement ; & l'Amour a cela de bon , que , quand il est bien pris , c'est l'école du monde ou l'on se perfectionne le plus.

Ainsi , comme je vous disois d'abord , vous avés à peu près un Mari dans un véritable Amant. Cependant la différence est toujours fort grande. Un Amant & une Maîtresse ne se doivent rien. Tout ce qu'ils font l'un pour l'autre , est assaisonné d'une certaine indépendance , qui y mêle un charme inconcevable ; & c'est-là seulement ce qui met le Mariage si fort au-dessous de l'Amour. Ce n'est plus Amour , c'est un Mariage affreux , dès qu'un Amant usurpe quelque autorité sur une Maîtresse , dont il est aimé. J'ai horreur de cette sorte d'empire ; & je ne puis pardonner à celles qui ont assés peu de cœur , pour s'y soumettre. Prenés-y garde. C'est une des choses du monde , qui marque le mieux le caractère d'un vrai Amant. Jamais il ne prendra d'autorité sur vous. Quand vous pourriés lui en laisser prendre , il la refusera sans que vous vous en apperceviés. Il vous demandera tou-

jours d'une manière tendre & respectueuse , ce qu'il est sûr d'obtenir. Il ne croira pas avoir de droit sur ce qui lui aura été accordé cent fois , & le recevra comme à la première. Quoiqu'il fût plus naturel que vous eussiez sur lui quelque empire , ne l'exercés pourtant plus , dès que vous serez une fois venue jusqu'à l'aveu de votre tendresse. Il est si doux de n'exiger rien , & de recevoir tout. Laissez étudier & prévenir vos volontés. Ne les déclarés jamais d'une façon impérieuse. Si l'on vous refuse quelque chose (mais j'entens qu'on vous la refuse avec autant , ou même avec plus de tendresse que si on vous l'accorder) écoutez les raisons , qu'on vous en donne. Point de commandement absolu. Rien n'offense davantage la délicatesse de l'Amour. Combien y a-t-il de Femmes , qui ne se plaisent qu'à exercer un gouvernement tyrannique , & qui ne pourroient se résoudre à n'avoir qu'une domination douce & légitime , ou plutôt à n'en avoir aucune. Ce ne sont à tous momens que sacrifices d'éclat , qu'elles demandent. Elles vous proposent à tous momens de renoncer à la Raison , ou à elles. Elles ne se tiennent point assurées d'un Homme , qui a encore quelques ménagemens & quelques égards pour le Bon-Sens. Croïés qu'une obéissance trop aveugle est d'un Amant , qui ne vous estime pas assez , pour être persuadé que vous puissiez vous païer d'une excuse raisonnable ; & , qui étant ravi d'avoir découvert en vous la foi-

bleffé de vouloir être obéie fi absolument , ne manquera pas de chercher les moïens d'en profiter.

Mais peut-être , aimable Iris , je m'engage trop avant dans les Conseils. Peut-être même font-ils un peu trop sévères , & tiennent trop d'un Homme , que son âge éloigne du commerce de l'Amour. Si cependant vous pouviés en faire quelque ufage , fi voûs vous accommodiés de cette manière d'aimer & d'être aimée , qu'à la vérité j'imagine plus que je ne l'ai vu pratiquer ; il y auroit encore d'autres petites choses sur lesquelles mes avis pourroient ne vous pas être inutiles.

X.

S E C O N D E S U I T E

Des CONSEILS DES INTERESSÉS
** à la jeune IRIS.*

JE crains toujours , belle Iris , que vous ne vous trouviés acablée sous le nombre des Conseils , que je vous donne. Cependant si vous voulés avoir la patience de m'écouter jusqu'au bout , il ne tiendra qu'à vous que vous n'aïés l'expérience de cinquante ans avec la beauté de quinze. Les Gens , qui s'aiment , ont d'ordinaire assés peu la manière d'être familiers ensemble. Ils n'ont point l'art de mêler , comme il

faut la liberté que l'Amour leur permet , & le respect qu'ils se doivent. Il n'est pas mal de se défaire des noms de Monsieur & de Madame , & de s'en donner de plus tendres & de plus doux ; mais il ne faut pas aller jusqu'au tutoïement , ou , du moins , il doit être extrêmement rare , très-bien placé & assaisonné avec une grande adresse. Je ne vous préche pourtant pas une fierté ni une roideur d'esprit , qui vous rende incapable d'un certain badinage agréable , dans lequel il faut entrer. Prenés le milieu. J'avoue qu'il est difficile à prendre , & dans le commerce ordinaire du monde on s'y trompe tous les jours. Vous voïés des Maisons , où l'on se pique de donner cette liberté , qui est fort à la mode. Combien y a-t-il de ces Maisons-là qui dégénèrent en Halles ? L'air libre & galant y consiste à mettre tout en confusion & en désordre. On s'y battoit volontiers , Hommes & Femmes , pour avoir les manières aisées. Il en ira de même entre vous & votre Amant , si vous ne sçavés le contenir , ou s'il ne se contient lui-même dans les bornes de la familiarité qui lui est permise. Il ne doit pas être dispensé de la plupart des petites règles de bienséance que le Monde a établies , à moins qu'elles ne soient tout-à-fait vaines , & pour ainsi dire , superstitieuses , comme il y en a quelques-unes. Encore doit-il toujours faire un peu de façon , pour ne pas observer celles qu'il n'observera pas. Il faut qu'il se serve de ses privilè-

ges d'une manière timide , qui vous empêche de sentir que ce sont des privilèges qui lui sont dus. Sur tout, ne laissés jamais voir au Monde aucunes marques de la familiarité où vous pouvés être ensemble. Je ne dis pas par là que vous teniés votre passion plus secrète , car elle pourra ne l'être pas ; & bien des gens s'aiment sans en faire un grand mystère : mais je veux dire que, quand même vous n'en serieés plus tous deux à cacher votre tendresse , il ne faudroit pas pour cela que le Public en vît aucuns effets. J'ai remarqué des Hommes , qui , entrant dans une Chambre, distinguent leur Maîtresse d'avec toutes les autres par une révérence plus familière , par un petit mot à l'oreille , par quelque règle de civilité moins exactement gardée. Il y a aussi des Femmes, qui, si elles ont un Amant un peu considérable , ne manquent point de faire parade en toute occasion, du pouvoir qu'elles ont sur lui. *Je lui ferai bien faire ceci*, disent-elles. *Je le ferai bien venir là*. Toutes ces affectations sont de très-mauvaise grace. Ce qui a quelque raport & quelque liaison avec l'Amour , n'est bon qu'entre deux personnes,

Si vous voulés goûter avec votre Amant les véritables douceurs de la tendresse , prenés garde tous deux à ne vous laisser pas empoisonner l'esprit par la Jalousie. Bien des Gens ne sont pas de mon avis sur ce sujet. Ils ne reconnoissent plus l'Amour, dès qu'il ne produit plus des emportemens , & une ef-

pece de rage ; & c'est à quoi l'Amant jaloux est le plus propre. Pour moi , je trouve qu'au lieu de faire accompagner ce petit Dieu par les Graces , par les Jeux , & par les Ris , ils lui donnent les Furies pour escorte ; & on devroit bien le fuir , s'il avoit toujours cet effroïable atirail. Mais aussi je crois qu'il pourroit bien s'en passer. Il n'est pas besoin que , dès que vous aurés vu un Homme deux fois de suite , vôtre Amant vienne tout désespéré vous demander raison des assiduités de ce prétendu Rival ; ni que deux ou trois visites , qu'il aura rendues à une jolie Femme , vous fassent jouer le personnage d'une Ariane trahie. Je ne fais comment on peut prendre goût à un commerce d'Amour si agité. Les Coquêtes & les Galans de profession ne savent qu'accuser & se justifier. Toute leur vie roule là-dessus , & hors de là ils n'ont rien à dire. Comme ils n'aiment pas avec beaucoup de fidélité les uns ni les autres , ils ne croient pas non plus , qu'on en ait beaucoup pour eux ; & cela produit sans cesse des reproches , des explications , des ruptures , des raccommodemens , qui enfin aboutissent le plus souvent à des haines déclarées. Mais les Gens , qui ont le Cœur bien fait , ne souffrent pas si volontiers qu'on se défie d'eux. Quand vous vous ferés une fois engagée , vous ne trouverez pas bon qu'après ce qu'il vous en aura coûté , vôtre Amant croie que ce ne soit pas pour un long tems , & que vous soïés toute prête à en faire autant pour

un autre. V^{otre} Amant de son côté , si vous l'avez bien choisi , vous aimera assés , pour vous persuader qu'il ne courroit point de danger avec tout ce qu'il y a d'aimables personnes au monde. Ainsi vous ferez tous deux au-dessus d'une infinité de petites tracasseries , qui ne sont bonnes qu'entre les gens qui s'entre-trompent. Il n'y a rien de plus fatigant pour ceux qui n'y donnent aucun sujet ; & , quand je me mélois d'aimer , c'étoit là une des choses , que mon amour , quelque violent qu'il fût , avoit le plus de peine à esluier. Mais enfin s'il arrive , comme il est bien difficile de l'empêcher absolument , que l'un de vous deux conçoive quelque soupçon , c'est à lui à s'en expliquer sur l'heure , autrement vous vous trouverés tous deux dans peu de tems une grande affaire sur les bras. L'un croit avoir raison d'être fâché ; & , sans demander de satisfaction , il veut qu'on le satisfasse. L'autre ne fait ce que cela veut dire , & s'obstine , quelquefois par dépit , à ne le vouloir pas savoir. Quand ils sont une fois dans cette disposition , ils empoisonnent tout ; & voilà une brouillerie d'importance , qui pouvoit d'abord être terminée en quatre paroles. N'observés point en pareil cas l'ordre des procédés. Ne dites point : *c'est à lui à dire ce qu'il a*. Il n'importe pas qui commence l'éclaircissement , pourvu qu'il se fasse. J'ai vu de ces sortes d'affaires si bien gâtées à la longue par la faute des deux parties , & même si bien embrouillées , qu'ils

ne favoient plus où ils en étoient ; & avoient toutes les peines du monde à en revenir. Il y a une manière si obligeante de dire les sujets de plainte qu'on a , aussitôt qu'on croit les avoir reçus , que je m'étonne comment on ne veut pas avoir ce mérite là auprès de la Personne qu'on aime.

Si vous êtes , votre Amant & vous , de deux caractères différens , trouvés moiën de les ajuster ensemble ; de sorte que votre commerce même en soit plus doux. Cela demande un certain art , que tout le monde n'a pas. La plupart des gens sont blessés de tout ce qui n'a pas le bonheur de leur ressembler ; mais au contraire , les différences qui sont entre deux caractères , raisonnables pourtant d'ailleurs l'un & l'autre , produisent plus d'agrément. Deux Personnes trop vives ne seroient pas bien ensemble ; elles courroient les champs. Deux Personnes trop paisibles n'y seroient pas bien non plus , rien ne les pourroit émouvoir. Mais une Femme tranquille avec un Amant d'une humeur bien vive , cela fait des merveilles. La Maîtresse modère l'Amant , quand il le faut. L'Amant , quand il le faut aussi , excite la Maîtresse. L'un de ces caractères donne à l'autre ce qui lui manque ; & ces deux Personnes en empruntant quelque chose de ce qu'elles aiment , deviennent l'une & l'autre une Personne fort accomplie. Il faut aussi qu'elles se récompensent mutuellement du bon office qu'elles se rendent , par beaucoup de différen-

ce pour les sentimens qui sont contraires aux leurs ; & non pas que chacun prétende , comme il arrive le plus souvent , réduire l'autre à prendre ses manières.

Il ne me reste plus qu'un conseil à vous donner ; mais je ne fais comment je pourai vous le donner. Car quel tour prendre pour dire à deux gens qui s'aiment , qu'ils ne soient pas éternellement ensemble ? Ce qui détruit quelquefois l'Amour , c'est qu'on est insatiable l'un de l'autre. En peu de tems on s'est épuisé ; & le dégoût naturel , qui est dans tous les Cœurs , fait bien promptement son effet. Ce ne sont pas toujours , à mon gré , les plus malheureuses des Passions , que celles où l'on se plaint de part & d'autre de ne se voir pas assés. Un peu d'absence tient l'Amour en haleine. Ce n'est pas que je veuille qu'on se ménage volontairement des absences , quoique quelques gens l'aient fait avec succès ; mais du moins , quand vous serez en pleine liberté de vous voir tant que vous voudrés , songés qu'il y a douze heures au jour , & qu'elles sont bien longues à passer , même avec la Personne du monde la plus aimable , & que l'on aime le mieux. J'ai oüi conter depuis peu , qu'une Dame qui se promenoir dans le Jardin du Roi , ouvrit par hasard un Cabinet , & qu'il en sortit aussitôt un Homme & une Femme , qui y étoient enfermés depuis six heures , & qui n'avoient pu ouvrir le Cabinet par dedans. La Dame,

qui les observa quand ils sortirent , vit briller sur le visage de tous les deux la joie qu'ils avoient d'être délivrés l'un de l'autre , quoiqu'aparament ils fussent entrés avec d'autres sentimens. Profitez de cet exemple, belle Iris. Ne vous réduisez pas tellement l'un à l'autre, votre Amant & vous, en renonçant au reste du monde, que vous vous trouviés enfermés dans ce Cabinet que l'on ne pouvoit ouvrir. Soiés la plus agréable & la première affaire l'un de l'autre, mais non pas la seule; & ménagés-vous si bien tous deux, que vous ne sortiés jamais d'ensemble, sans avoir encore quelque chose à vous dire. Voilà une partie des précautions, que je crois qu'il faut prendre pour aimer, & pour aimer longtems. Fasse l'Amour, belle Iris, que vous en profitiés, avant qu'il soit peu; &, quand vous vous en trouverés bien, souvenés-vous d'un Homme, qui a été bien aise d'avoir cinquante ans pour être du moins propre à vous conseiller.



X I.

A LA SPIRITUELLE INCONNUE,

qui nous a donné la DUCHESSE D'ESTRAMENE.

REMARQUES CRITIQUES,

Sur cette NOUVELLE HISTORIQUE.

JE suis bien aisé que les cinq ou six lignes, qui sont au-devant de vôtre Livre, nous aprennent qu'il est parti de la main d'une Dame. Tout ce qui justifie l'inclination naturelle que nous avons pour le beau Sexe, me fait plaisir; & rien ne la justifie tant que la finesse de l'Esprit, & la délicatesse des sentimens. Ces deux choses-là brillent si fort dans vôtre Ouvrage, qu'il faut, ou que ce soit la Duchesse d'Estramène elle-même, qui ait écrit son Histoire; ou que le Portrait de la Duchesse d'Estramène soit tiré d'après vous. Il est impossible que vous n'aïez pas senti tout ce que vous dites qu'elle a senti, & que vous n'aïez pas inspiré une passion pareille à celle du Duc d'Olisingam; car les Peintures, que vous faites, sont si vives, qu'elles ne peuvent être un pur effet de l'Imagination. Les Auteurs sont trop heureux quand ils peuvent comme vous, se faire aimer dans leurs Ouvrages. Cependant ils ne songent presque ja-

mais qu'à se faire estimer , même au hasard d'en être hais, témoin les Satiriques. L'Histoire, que vous nous donnés , m'assûre autant de la droiture & de la bonté de votre Cœur , que si je vous avois vu faire les plus belles actions du monde ; & l'estime , qu'elle me fait concevoir de votre Esprit , va jusqu'à votre Personne. Si vous voulés bien que je vous expose mes scrupules sur votre Ouvrage, le plus grand que j'aie, est que vous vous êtes un peu trop peinte dans Mademoiselle d'Hennebury. Il ne falloit point , ce me semble , lui donner tous les raffinemens de votre vertu , & vous deviés en faire une Personne un peu moins extraordinaire que vous. Je l'aime tendrement, cette Mademoiselle d'Hennebury ; & quand je la vois malheureuse , je suis au désespoir. Encore si c'étoit la faute de la Fortune , je me consolerois : mais ce n'est la faute que de son trop de vertu ; & cela me met en colère contre elle. Le scrupule , qu'elle a apres la mort de sa Mère , sur ce que le Duc d'Olîngam veut l'aller demander à la Reine d'Angleterre , est une délicatesse achevée. J'avoue qu'il me surprit , & me fit plaisir à la première lecture ; & j'en serois charmé , s'il n'étoit point la cause de tous les malheurs qui sont arrivés à cette aimable Personne. Voîés ma bisarerie. Si ce trait-là ne produisoit rien , il m'en plairoit davantage. Que craignoit-elle dans le fonds ? Il n'y avoit qu'à dire à la Reine , que Madame d'Hennebury étoit morte sur

le point de lui demander son agrément pour le Duc d'Olſingam. Le Comte d'Hennebury devoit ſe charger de cette affaire ; & la gloire de ſa Sœur n'y étoit intéreſſée en façon du monde. Mais le Duc d'Olſingam lui-même, pourquoi ſe rendoit il à ce ſcrupule ? Je trouve qu'il reſſemble trop à ſa Maîtreſſe. Il eſt trop vertueux. Ne devoit-il pas craindre que, ſ'il diſſeroit à déclarer ſes prétentions , la Reine ne diſpoſât de Mademoiſelle d'Hennebury en faveur d'un autre ? Et que fût-il devenu, après que la Reine auroit eu une fois formé des deſſeins contraires aux ſiens ? Je vois d'ici, Madame, que vous êtes bien malcontente de mon cœur, & de la groſſièreté de mes ſentimens. Que voulés-vous ? Je tiens le parti de la Raiſon autant qu'un autre ; mais il me ſemble que c'eſt bien aſſés qu'elle l'emporte dans les choſes eſſentielles ; (1) encore lui en fait-on bien du gré. Elle peut faire naître des ſcrupules ſur les petites choſes ; je lui accorde encore ce point : mais il faut que l'Amour décide. Le mélange des foibleſſes de l'Amour & des efforts de la Raiſon , & les victoires alternatives de l'un & de l'autre ; voilà ce qui fait toujours un eſſet agréable. Je ne conçois pas bien quelle eſt la délica-

R E M A R Q U E S.

XI. (1), *Encore lui en fait-on bien du gré.* Ne manqueroit-il pas la quelque choſe ? Le ſens n'eſt rien moins que net. Cette Pièce ne nous étant point connue d'ailleurs, nous ne pouvons que ſuivre notre Mſr.

tefle de Mademoifelle d'Hennebury , de ne vouloir point écrire au Duc d'Olſingam. *Elle ne veut point*, dit-elle, *s'expoſer à l'infidélité ou à l'indifcrétion des Confidans*. Elle a raifon , mais il ne s'agit point de cela. Elle n'a qu'à écrire par le moïen de fon Frère , qui eſt le meilleur ami du Duc d'Olſingam. Ce Frère autorife leur paſſion. Rien n'eſt plus régulier que le procédé qu'elle tiendra. Et d'où vient que le Duc d'Olſingam qui l'aime éperdument , ne trouve pas , pour la perſuader , des raifons , que je trouve bien , moi ? Vous dites qu'il étoit ſoumis & déſintéreſſé ; mais je vous répons qu'il étoit Amant.

L'expédient , dont ſe fert Mademoifelle d'Hennebury , pour ne plus retomber dans l'embaras où l'Ambaſſadeur d'Anglaterre l'avoit jérée , eſt tout-à-fait fin. Mais peut-il réuſſir ? Je doute que l'on penſe moins à une Perſonne qu'on aime , pour ne vouloir pas y penſer. On ſe ſouvient à chaque moment , de ce qu'on prend tant de ſoin d'oublier ; & ce ſoin même en fait ſouvenir. D'ailleurs elle ne vouloir pas occuper ſon cœur du Duc d'Eſtramène ; elle n'en vouloir tout au plus occuper que ſon eſprit. Eh ! les penſées de l'Eſprit ſont-elles une puiſſante diverſion à celles du Cœur ? Enfin l'atachement du Duc d'Eſtramène auprès d'elle , lui devoit être ſuſpect. Il ſembloit avoir quité ſon premier caractère. Il ne parloit plus que *du plaifir des unions les plus étroites*. Elle devoit craindre de donner au Duc d'Olſingam

ingam un Rival, qui eût pu lui faire des affaires par le crédit qu'avoit Madame d'Hilmorre à la Cour d'Angleterre ; & c'étoit une conduite bien dangereuse que de donner sujet au Duc d'Estramène de croire qu'elle ne le haïssoit pas. Il est vrai qu'elle avoit appris à Madame d'Hilmorre l'engagement où elle étoit avec le Duc d'Olisingam ; mais étoit-ce une raison pour croire que le Duc d'Estramène n'osât devenir amoureux d'elle , mettre sa Mère dans ses intérêts , & traverser l'amour d'un Rival ?

Souffrés, Madame , que je ressemble à ces gens que trop de zèle emporte quelquefois jusqu'à leur faire querèler leurs Amis avec violence , sur les choses , où ils se sont fait tort à eux-mêmes. Je vous ai déjà dit que j'aimois avec tendresse Mademoiselle d'Hennebury ; & c'est pourquoi il faut que je la gronde sur la conduite qu'elle tient , & qui lui est si préjudiciable. Après qu'on s'est expliqué à elle sur le dessein de lui faire épouser le Duc d'Estramène , & que son Frère , & son Amant sont revenus à Paris ; que n'apprend-elle à son Frère l'état où elle se trouve ? Que ne se jette-t-elle entre ses bras , pour tirer de lui le secours dont elle a besoin ? Que ne lui découvre-t-elle les agitations de son Cœur ? Que ne lui demande-t-elle ses avis pour se conduire sagement ? Enfin pourquoi lui parle-t-elle comme une Personne toute résolue à épouser le Duc d'Estramène ? Je cherche, en faveur de Mademoiselle d'Hennebury,

toutes les raisons imaginables , qui peuvent justifier son procédé. Je me dis que son Frère ignoroit la passion du Duc d'Olſingam , & d'elle ; mais il paroît qu'il la ſavoit , & par tout ce qu'avoit dit Madame d'Hennebury mourante , & parce qu'étant à l'armée avec le Duc d'Olſingam , il avoit voulu mander à ſa Sœur , *dans quel deſeſpoir elle avoit jetté cet Amant par ſes ſcrupules & ſes ménagemens trop délicats*. Je me dis qu'elle ne vouloit pas du moins parler elle-même à ſon Frère de la tendreſſe qu'elle avoit dans le Cœur ; mais elle en avoit bien parlé à une de ſes Femmes. Elle avoit toujours vécu avec ce Frère dans une intelligence ſi parfaite. Il aprouvoit , il favorifoit ſa paſſion pour le Duc. Enfin elle étoit en état de tout confier à une Perſone & moins chère , & moins ſûre que le Comte d'Hennebury. Jugés après cela ſi je pardonne à vôtre Héroïne de ſe marier , comme elle fait , avec autant de précipitation , que ſi elle eût épouſé un Homme , qu'elle eût aimé le plus violemment du monde. Elle n'attend ni ſon Frère , ni le conſentement de ſon Frère. Et pourquoi paſſer par deſſus des formalités ſi eſſentielles ? Pour ſe rendre malheureuſe.

Voilà ce que c'eſt, Madame , que d'avoir trop bien ſu faire entrer les gens dans les intérêts de Mademoiſelle d'Hennebury. On la chicane ſur ce qu'elle ne s'aime pas aſſés elle-même. L'heureux défaut que celui-là ; & que ceux à qui on peut le reprocher ſont

aimables ! Ils ont ces sentimens épurés , & ce procédé noble & désintéressé , qui charme dans Mademoiselle d'Hennebury. Que de grandeur d'âme , & que de tendresse ! Que d'amour , & que de vertu ! Elle sent tout ce qu'une Personne extrêmement passionnée peut sentir ; mais elle agit comme la Personne du monde la plus maîtresse d'elle-même.

Ce qui m'a le plus satisfait dans votre Ouvrage , c'est que je l'ai trouvé fort profond dans une sorte de Science , qui est généralement assés inconnue , je veux dire , dans la Science du Cœur. Combien peu de gens sont capables d'en développer les replis ! Combien de sentimens sont ignorés de ceux qui les ont , à moins qu'ils n'aient fait une étude particulière d'eux-mêmes ! On s'imagine que pour écrire des choses agréables , il n'y a qu'à parler d'amour & de tendresse , de quelque manière que ce soit. Point du tout. Il faut démêler finement ce qui se passe dans le Cœur , & nous y faire voir des choses , que nous n'y voyions pas. Que vous sâvez bien ce secret , Madame ! Que le Cœur est bien entendu dans votre Duchesse d'Estramène ! J'y reconnois à chaque moment mes propres sentimens , qui avoient échapé à ma connoissance. J'ai eu le dépit qu'avoir Mademoiselle d'Hennebury de voir d'autres Personnes bien faites que celle que j'aimois. J'ai eu la foiblesse , qu'elle avoit de ne pouvoir tenir contre des discours artificieux , où il paroissoit un peu de générosité & d'égard pour

mes intérêts. J'ai eu , comme elle , de l'étonnement d'avoir fait de certaines choses , que j'avois faites avant que d'y être résolu , & dont l'exécution me paroïssoit au dessus de mes forces ; & je vous ai l'obligation , Madame , de savoir que j'ai eu tous ces sentimens.

Ne vous paroît-ils - je point trop bizarre , si je vous disois que je loue & blâme en même tems votre Ouvrage , de ressembler à la Princesse de Clèves ? Il en a les beautés délicates ; l'exactitude du Stile ; cet Art si difficile de dire précisément sur chaque chose ce qu'il faut ; de ne toucher une pensée qu'une fois , & de la toucher assés pour faire entendre plus qu'on ne dit ; d'attraper un Esprit , qui consiste plus dans les choses que dans les paroles ; enfin d'être agréable , & de parler toujours raison. Ce n'est pas que je n'eusse quelques scrupules à vous proposer sur de certaines expressions , que j'ai peine à croire Françaises ; mais je ne m'arrête pas trop volontiers à ces choses , que je tiens peu importantes ; & je ne vous parle ici que du stile en général. Quand vos Personnages parlent dans la passion , ils ne sortent point du naturel ; & cependant ils parlent fort spirituellement. Quel discours que celui de Mademoiselle d'Hennebury malade à sa Confidente , & cent autres ! Je n'ai point vu de traits , qui partissent d'une meilleure main. Tout cela a l'air de la Princesse de Clèves ; mais aussi ce qui en a un peu trop l'air, c'est le caractère

de Madame d'Hennebury, & sa mort, qui tiennent beaucoup du caractère & de la mort de Madame de Chartres. Je ne pousserai point mes réflexions jusqu'à la seconde Partie. Je le ferai, Madame, si vous avés la bonté de me faire savoir que vous trouvés bon qu'un Inconnu vous dise ses sentimens avec tant de liberté. Je n'ai eu cette hardiesse, qu'afin de passer auprès de vous pour un admirateur moins suspect de votre Ouvrage. Je ne doute point que son succès ne vous détermine dans peu à nous apprendre votre nom. Je l'atens, Madame, avec impatience, & je me suis déjà fait un Portrait de vous, auquel je m'assûre que vous ressemblés.

X I I.

SUITE DES REMARQUES

Sur la nouvelle de la DUCHESSE D'ESTRAME'NE.

JE m'étois bien douté, Madame, que vous ne me feriés pas l'honneur de me défendre la continuation de ma Critique. Il seroit difficile de faire quelque tort à un Ouvrage, comme le vôtre; & je trouve que ceux qui consentent seulement à m'écouter, lorsque je parle contre vous, sont des Juges mal-aisés à prévenir. Après que j'ai eu longtems examiné votre seconde Partie, il m'est venu enfin quelques scrupules. Le Duc d'Estramène me paroît un Homme bien extraordinaire. Ne pouvoir pas seulement

souffrir sa Femme, elle, qui étoit si aimable ! Cela est étrange. Passe encore s'il eût eu quelque chose dans le Cœur ; mais il n'avoit rien. Vous allés rejeter la cause de cette aversion sur le Mariage & m'expliquer la vertu qu'il a de gâter le mérite de la Personne du monde la plus accomplie ; mais à qui parlés-vous ? Je ferois leçon aux autres sur ce Chapitre-là ; & , si vous me connoissiez, vous n'en douteriez pas. Cependant j'ai peine à me figurer de quel caractère étoit le Duc d'Esttramène. Il estimoit sa Femme ; il ne la croïoit prévenue d'aucune passion ; il n'en étoit point prévenu non plus ; il n'y avoit rien de plus aimable que la Personne qu'il venoit d'épouser ; & la seule haine, qu'il a pour les engagemens, lui inspire de l'horreur pour elle. En vérité je me croïois bien libertin, mais je le cède au Duc d'Esttramène. J'avoue que j'aurois bien pu vivre un mois ou deux avec une Femme comme la sienne, sans à la quitter après cela, comme il fit ; car, à cela près qu'il la quitta trop tôt, je ne désapprouve point son procédé : mais ce n'est pas dans les commencemens que le Mariage est le plus mauvais. Il produit alors, même entre les Personnes, qui ne sont pas destinées à s'aimer, un certain feu de peu de durée, qu'on prendroit pour de l'Amour, si l'on ne s'y connoissoit pas. Fraichement, je pardonnerois encore plutôt à la Duchesse sa vertu, qu'au Duc son libertinage. L'Action, qu'il fait, est sans exemple ; & , à ce que

je crois, sans fondement : mais la conversion même & son retour au parti du bon sens ne me plaisent pas. Il se rend à des raisons, qu'il devoit avoir toutes envisagées. Que lui dit-on qu'il n'ait pas dû se dire cent fois ? Je fais que souvent les mêmes conseils ont plus de force, quand nous les recevons d'autrui, que quand nous les recevons de nous-mêmes ; mais cela seroit bon, s'il étoit encore question de délibérer. Quand une fois on a pris son parti, & qu'on a fait des démarches, il faut poursuivre ; autrement ce sont de simples changemens de volonté, qui d'ordinaire n'ont guères de grace, ni sur le Théâtre, ni dans les Romans. On y veut des gens obstinés dans leur caractère ; car sans cela on ne fait où l'on est. Et cette maxime est si vraie, que quoique vous dissiez sur la fin de votre Nouvelle, je ne puis croire qu'à l'heure qu'il est, le Duc d'Estramène vive bien avec sa Femme, tant vous me l'avez fait concevoir comme un Homme bizarre & sujet à changer d'humeur.

Je conviens cependant que l'aversion, qu'il a pour la Duchesse d'Estramène, produit de fort beaux effets, & par l'embaras réciproque, où ils sont tous deux, & par les conseils généreux & désintéressés que le Duc d'Olvingam donne au Mari de la Personne qu'il aime. Ces deux traits sont admirables. Le premier fait un jeu fort fin, & donne lieu à démêler des sentimens très délicats, & très naturels.

Le second pouffe jusqu'au plus haut point la grandeur d'âme du Duc d'Olſingam. Il n'appartient qu'à vous, Madame, de faire des Héros & des Héroïnes.

Je ſuis touché de la ſurpriſe du Comte d'Hennebury, lorsque ſa Sœur lui apprend qu'elle eſt mariée ; & il n'y a rien de mieux que leur converſation ; mais tout cela eſt-il aſſés bien amené ? Mademoiſelle d'Hennebury a-t-elle pu ſe marier en France, ſans que ſon Frère l'ait ſu en Angleterre huit jours après ? Les Mariages de ces ſortes de Perſonnes-là ſont, ce me ſemble, un peu plus de bruit ; & le Commerce eſt bien réglé de Paris à Londres.

Je trouve encore quelque choſe à redire dans la ſurpriſe, que vous avés voulu cauſer par l'entrevue du Duc d'Eſtramène, & du Duc d'Olſingam. Je veux qu'ils ſe voient ; car je ſerois bien fâché de perdre ce qu'ils ſe diſent, & l'effet de leurs entretiens ; mais je ne veux point qu'ils ſe voient dans cette petite Ville d'Italie. Cela ſent trop les Avanturiers de nos anciens Romains. Si je liſois Cléopâtre ou Cirus, & que je viſſe un Héros parti pour faire voïage, je ſerois bien ſûr qu'il ne manqueroit pas de rencontrer tous ceux du Roman qui ſe ſeroient égarés, ou dont on n'avoit point de nouvelles. Il n'eſt pas même permis aux Perſonnages de ces gros Livres-là, de faire une promenade, qui ſe termine ſans aventure, & qui ne ſoit qu'une ſimple promenade. Mais il n'en va pas ainſi dans les petites Nouvelles, qui ſont de-

venues à la mode. On y a ramené les choses à un vraisemblable plus naturel. Un Héros s'y peut promener , & voïager sans faire aucune rencontre ; & même il le doit , pour ne pas ressembler aux Héros antiques. Ainsi il eût peut-être été mieux de conserver la générosité du Duc d'Olvingam , & de faire trouver ensemble les deux Rivaux par une voie plus simple. Celle que vous avés choisie a encore quelques incommodités ; car , par exemple , on ne conçoit pas bien comment un Anglois n'en reconnoît pas un autre à l'accent , lorsqu'ils parlent l'un & l'autre une Langue étrangère. Je ne vous chicane point sur ce que vous prétendés que le Duc d'Olvingam , & le Duc d'Esttramène , ne s'étoient jamais vus ; mais je crois que si l'on vouloit examiner la chose avec un peu de rigueur , on trouveroit qu'elle ne manque pas de difficulté.

Je viens à la conversation de la Reine , de Madame d'Hilmorre , & de Madame d'Esttramène. Madame d'Esttramène me paroît un peu trop aisée à déconcerter ; la Reine assés imprudente , & Madame d'Hilmorre moins habile , qu'elle ne croit elle-même. sur ce que la Reine dit à Madame d'Esttramène , qu'elle la soupçonne d'avoir quelque tristesse cachée dans l'âme , il n'est point encore tems que cette belle Personne se mette à pleurer. La Reine de son côté ne songe pas que Madame d'Hilmorre est là , quand elle dit tout net à Madame d'Esttramène ,

qu'elle ne doute plus qu'elle n'ait une forte inclination pour le Duc d'Olſingam. Ce n'étoit pas là une nouvelle trop agréable à apprendre à Madame d'Hil-morre , ni qui dût produire de trop bons effets pour la Duchefſe d'Eſtramène. Enfin quand Madame d'Hil-morre veut cacher l'inclination & les ſentimens de ſa Belle Fille , *de crainte , dites-vous , qu'on ne vint à lui reprocher d'avoir fait violence aux volontés de cette Duchefſe , auſſi bien qu'à celles de ſon Fils ;* je ne trouve pas que ce ſoit avoir une préſence d'eſprit , ni une adreſſe bien ſurprenante , que de dire à la Reine , que l'aversion , que le Duc d'Eſtramène a pour ſa Femme , & les marques , qu'il lui en a données en la quittant , ſont la ſeule cauſe de la triſteſſe où elle eſt ; car il me ſemble que c'eſt là juſtement ce que Madame d'Hilmorre a intérêt de cacher. Elle ne peut guères dire plus clairement , qu'elle a fait violence aux volontés de ſon Fils.

Mais, Madame , qu'on oublie aiſément ces petites fautes , quand on eſt à ce bel endroit de la mort du Duc d'Olſingam ! Il me touche , & me cauſe encore de l'émotion à la dixième lecture. Ce que j'ai vu de plus viſ dans d'autres Ouvrages , me paroît languiſſant , à le comparer à ce morceau-là. Que vous y avés bien marqué , & la douleur des deux Amans , & le progrès , & les différens effets de cette douleur ! Que le Cœur de Madame d'Eſtramène eſt bien partagé entre ſa gloire & ſa tendreſſe ! Elle

veut sortir d'auprès d'un Homme, qu'elle aime, & qui va expirer, pour ménager toujours sa réputation, ce qui est un peu dur. Ensuite elle embrasse cet Homme mourant, ce qui est un peu emporté; mais ces deux actions sont si bien placées & amenées avec tant d'art, qu'elle feroit une faute de ne les pas faire. C'est ce qu'on appelle des coups de Maître, que des choses extraordinaires & cependant raisonnables. Rien n'est mieux tourné que toute cette fin de la seconde Partie, où vous décrivez de quelle manière s'est formée l'union de Monsieur & de Madame d'Estramène. Le procédé, qu'ils tiennent à l'égard l'un de l'autre, les fait aimer tous deux, & il y a bien de l'adresse à avoir fait succéder ces idées douces & tendres, à celles de la mort du Duc d'Olíngam, qui causoient des mouvemens plus violens.

Il ne me reste plus, Madame, qu'à vous prier de vouloir bien donner quelques unes de vos heures à écrire l'Histoire du Comte d'Hennebury & de Mademoiselle d'Englastre. Vous nous faites entrevoir que vous en avés quelque dessein. Je vous conjure de l'exécuter; & j'ose même dire que je vous en conjure au nom du Public, qui assurément ne me défavouera pas d'avoir porté la parole, pour obtenir cette grace là de vous.



X I I I.

L'ART DE SE TAIRE 1682.

CHAPITRE PREMIER.

*Combien l'Art de se taire est au dessus de celui
de l'Eloquence.*

IL est surprenant qu'on ait donné tant de règles aux Hommes , pour ne leur apprendre qu'à parler ; & qu'on ne leur en ait données aucunes pour leur apprendre à se taire. Cependant il y a bien plus d'art à l'un qu'à l'autre , & l'on a beaucoup moins de secours de la Nature pour se taire que pour parler. Combien de Gens naissent grands Parleurs ou grands Orateurs , si vous voulés ; & combien peu naissent avec le talent de ne parler point ! On a fait un *Art de parler beaucoup sur peu de chose* , & il fallloit faire un *Art de parler peu sur beaucoup de choses*. Que la Rhétorique ne vous vante point tant ses Figures ! Une Personne ignorante , pourvu qu'elle soit passionnée , va faire honte à Cicéron. Il est vrai qu'elle ne saura pas le nom des Figures , qu'elle aura employées , & que Cicéron le saura. Voilà tout l'avantage , qu'aura Cicéron sur elle , pour avoir étudié la Rhétorique. Mais l'Art de se taire est bien autre chose. Ce n'est point la Passion qui l'enseigne , ce n'est

que la Raison ; & l'on fait assés combien les leçons de l'une sont plus difficiles à suivre que celles de l'autre. Un Homme , qui se tait , raisonne ; & bien souvent un Homme , qui parle , ne raisonne guères. Voïés les Femmes. Elles sont naturellement éloquentes. Aussi ne se fie-t-on pas trop à leurs raisonnemens. J'ai trouvé un nombre prodigieux d'Orateurs , en lisant l'Histoire tant ancienne que moderne. On ne voit que Gens , qui parloient beaucoup , & qui même parloient bien ; mais je n'ai trouvé qu'un Homme , qui ait mérité le glorieux nom de *Taciturne*. Tout le monde tombera d'accord qu'il l'a bien soutenu. Il a été le Chef d'une des plus grandes affaires qui aient peut-être jamais été faites. C'est Guillaume Prince d'Orange , le plus considérable de ces Républicains , qui ont formé les Provinces-Unies. Le Cardinal de Granvelle , zélé Partisan de l'Espagne , savoit bien ce que valoit le silence de cet Homme-là ; car quand on lui vint apprendre que les Comtes d'Egmont & de Horn étoient arêtés , il demanda si l'on avoit pris aussi le *Taciturne*. Comme on lui répondit que non ; *Ah !* dit-il , *on ne tient donc encore rien*. Comparés à Guillaume d'Orange ces beaux Parleurs Cicéron & Démosthène ; & vous verrez qu'avec toute leur Rhétorique ils ne se sont pas tant fait craindre de leurs Ennemis. Ils ont tous deux fini leur vie assés malheureusement , pour avoir trop parlé ; & je crois que , par leurs dernières paroles ,

ils détestèrent toutes les autres. Ne fût-ce pas une admirable entreprise , que celle que tout un Peuple fit de ne parler guères ? J'entens le Peuple de Lacédémone , qui , dans son stile serré , a dit mille fois plus de bons mots , que le Peuple d'Athènes , qui parloit tant. Que Philippe Roi de Macédoine envoyât demander aux Lacédémoniens le passage par leurs Terres , ils répondoient à la longue Harangue de son Ambassadeur : *non* ; & ce *non* les faisoit plus craindre , que tout ce qu'auroient débité les Orateurs Athéniens sur cette matière. Tâchons donc à retrouver cet Art de se taire , que l'on savoit si bien à Sparte. C'est une des plus belles choses de l'Antiquité , qui s'est entièrement perdue , & à laquelle on n'a pourtant point de regret , quoiqu'on soit fort fâché de la perte de beaucoup de secrets anciens , qui ne valloient pas celui-là. Mais , lorsque j'entreprends de guérir ceux qui ont la maladie de trop parler , il se présente une si grande foule de malades , qu'il faut nécessairement les séparer par petites troupes , pour dire à chacune ce qui lui convient. Nous en ferons une des Femmes , & une des Confidens. *

R E M A R Q U E S.

* Pavillon , dit nôtre Mss. avoit eu dessein de diviser l'Art de se taire , en huit Chapitres , outre ceux des Femmes & des Confidens. Il vouloit en faire un des Amans , un des Auteurs , un des Nouvellistes , un des Plaideurs , un des Donneurs de conseils , & un des Maris. Mais apparemment qu'il n'a pas exécuté ce projet , puisque les six autres Chapitres ne se trouvent point.

C H A P I T R E I I.

De l'Art de se taire pour les FEMMES.

VOICI un terrible Chapitre , & je crois que dès le Titre même bien des Gens s'en moqueront. L'Art de se taire pour les Femmes ; c'est comme qui diroit l'Art de ne mourir jamais. Cependant voïons si au hafard des plaisanteries qu'on en pourra faire , nous ne gagnerions point quelque chose sur les grandes Parleuses. Premièrement , ce seroit beaucoup si , dans la Conversation , on pouvoit obtenir qu'elles ne parlassent point toutes ensemble. J'admire la facilité , qu'elles ont à se parler toujours les unes aux autres , sans s'entrécouter jamais. Il faut avoir l'Esprit merveilleusement vif , pour répondre à ce qu'on n'a point entendu. Si quelqu'une se taît par hafard pour atendre qu'une autre ait achevé de parler , vous lui voyés l'air inquiet & distrait ; & vous lisés dans ses yeux l'impatience qu'elle a de reprendre la parole. Il y en a qu'on voit qui s'ennuient cruellement pendant le moment qu'elles passent à écouter. Aussi , quand elles se sont une fois ressaisies du droit de parler , c'est un privilége , dont elles font valoir admirablement les avantages. J'avoue que celles-là sont hors d'état de guérir ; mais les autres ne devroient-elles pas du moins pour leur intérêt

commun , convenir de ne parler que les unes après les autres ? Pourquoi pardonnent-elles si aisément qu'on ne les écoute point ; & si elles veulent être écoutées , que n'écoutent-elles ? Est-ce qu'elles ne parlent que pour se décharger la Langue de quelque humeur mordicante & âcre , qui les incommode ? Secondement , ce seroit encore un grand point si elles vouloient bien ne répéter que le moins qu'il se pourroit. Qu'une Femme ait été frappée vivement de quelque chose , par exemple de quelque Habit mal entendu , & qu'il lui vienne douze visites l'une après l'autre , voilà douze descriptions de cet Habit , toutes également éloquentes & animées. J'en ai vues qui sortoient exprès de chés elles pour aller répandre par toutes les Maisons de leur connoissance un récit qui leur plaisoit. Heureux ceux qui leur échapoient ! Mais me seroit-il permis de toucher à cette source inépuisable de Conversations inutiles parmi les Femmes ; à toutes ces menues nouvelles de Jupes , que les unes veulent avoir , de points , que les autres ont achetés , & de mille autres choses aussi considérables ? Si tout cela étoit retranché de leurs entretiens , elles seroient bien réduites à avoir plus d'Esprit qu'elles n'en ont d'ordinaire , ou à garder un silence , qui auroit bien plus l'air d'esprit , que cette prodigieuse intempérance de parler sur ces sortes de sujets. Mais quoi ! veut-on qu'elles perdent le talent , qu'elles ont , de parcourir en un moment les Gens depuis la

tête jusqu'aux pieds ; de deviner le prix de tout ce qu'elles leur voient ; de retenir le nombre & la qualité de tous les Habits , qui ont jamais été portés dans une Ville ; de pénétrer dans tous les secrets de ménage que l'on peut avoir sur cette matière là ? En vérité ces raisons me paroissent si fortes , que j'aime mieux me taire moi-même , que de leur en donner inutilement des leçons.

CHAPITRE III.

De l'Art de se taire pour les CONFIDENS.

JE crois qu'il vaudroit mieux apprendre aux Gens l'Art de ne point dire leurs secrets , que d'apprendre à ceux à qui on en confie , l'Art de les taire ; mais , comme on est quelquefois pressé de se décharger le Cœur , il faut avoir pitié de ceux qui parlent , & enseigner à leurs Confidens à ne parler point. La raison la plus générale qu'ils aient , pour autoriser leur indiscretion , c'est que si les Personnes intéressées n'ont pu garder leurs propres secrets , ce n'est pas grande merveille , si eux , qui n'y ont pas le même intérêt , se trouvent encore moins en pouvoir de les garder. Mais , ne leur en déplaise , cette raison n'est pas bonne ; car si je confie mon secret , c'est qu'il faut que je me soulage , en le confiant ; que c'est une chose , dont je suis si plein , qu'elle m'échape ;

qu'enfin il faut que j'en parle. Mais celui à qui je la confie, n'en est pas si incommodé que je l'étois. Il reçoit avec tranquillité ce que je lui dis le plus souvent avec beaucoup de mouvement & d'agitation. Si je me suis trahi, ç'a été par trop de chaleur; & s'il me trahit, c'est de sang-froid. Mais quelle obligation avons-nous aux Gens des secrets qu'ils nous confient, parce qu'ils ne les peuvent garder? A la vérité, on ne leur en a pas beaucoup; mais si on ne leur est fidèle par reconnoissance, il faut du moins l'être par pitié. Ce sont de pauvres Gens, qui n'ont pu s'empêcher de parler, & qui sont bien à plaindre. Que savons-nous? Il nous en peut arriver autant. Je dis bien plus. Cette légèreté même, avec laquelle on nous a dit des secrets, est une raison pour nous les faire mieux garder; car nous n'aurons pas trop d'honneur à nous vanter de la confiance, qu'on a eue en nous. On peut donc découvrir un secret, quand il est tel qu'on s'en puisse faire honneur. Non; cela ne va pas si vite. J'avoue qu'on a beaucoup de peine à se taire, quand la confiance qu'on a reçue, flatte nôtre vanité. On a, à chaque moment, ces secrets-là sur le bout de la Langue. Si nous ne disons pas ce que nous savons, nous voulons du moins qu'on sache que nous le savons. Nous prenons je ne sais combien de manières d'une discrétion indiscrette. Un petit tour d'yeux, un air de se taire, un rien, nous sauve une partie de l'honneur, que

nous ne voulons pas perdre. Et c'est peut-être pour-
 quoi ce sage à qui un Roi demandoit ce qu'il vou-
 loit qu'il lui donnât, répondit : *Donne moi tout ce
 que tu voudras , pourvu que ce ne soit pas ta confidence.*
 Aparament, tout sage qu'il étoit, il craignoit d'en ti-
 rer trop de gloire, & de ne s'en taire pas. Cependant,
 si l'on veut consulter la vanité même, on ne perd rien
 à bien cacher les secrets, dont on est dépositaire. Le
 tems vient que tout se découvre, & qu'on a mille fois
 plus d'honneur à être reconnu pour Confident fidèle,
 que si auparavant on eût été connu seulement pour
 Confident.

X I V.

D I S C O U R S

*Prononcé par l'Auteur en 1691. à l'ACADEMIE
 FRANÇOISE, le jour qu'il y prit séance
 pour la première fois.*

M E S S I E U R S ,

Comme la grace que vous me faites, n'a point
 de prix; ma reconnoissance n'a point de bornes.
 Pour défendre le jugement, que vous avés rendu en
 ma faveur, je suis presque résolu à demeurer d'ac-

cord du mérite , que vous avés cru trouver en moi ; & à sacrifier aux intérêts de vôtre gloire cette modestie , si louable dans les Grands Hommes , si nécessaire dans les autres , & à laquelle je suis peut-être redevable de la place , que vous m'accordés aujourd'hui. Que la vanité de l'Homme seroit excusable , si elle ne se réveilleoit jamais qu'en des occasions pareilles à celle-ci ; & que la Philosophie auroit de peine à nous désabuser des douces illusions de l'amour-propre , s'il avoit toujours un aussi juste sujet de nous flater ! Je fais bien , MESSIEURS , qu'en me recevant parmi vous , vous ne m'avés pas rendu digne de vous. Il n'appartient qu'à Dieu de changer les sujets , qu'il lui plaît d'élire , & de joindre , à la grace de sa vocation , celle qui les rend capables des emplois auxquels sa Providence les appelle ; mais je fais bien aussi que le Public , justement prévenu pour vos décisions , emporté par vôtre exemple & sur la foi de vos Oracles , ne sauroit refuser son estime à ceux que vous honorés de vôtre choix. Si donc quelqu'un de ceux qui sont présens à cette Cérémonie , s'étonne aujourd'hui de voir Saül entre les Prophètes , je le prie de respecter , en ma personne , l'autorité de vos suffrages , & de me permettre de lui dire que , revêtu de la gloire de vôtre choix , il est bien plus aisé que je passe dans le monde pour tel , que vous m'avés supposé , que de faire douter du discernement d'une Compagnie , qui n'a jamais erré jusqu'à pré-

sent. Enfin , MESSIEURS , soit qu'ayant toujours rendu justice , vous ayés cru qu'il vous étoit permis de faire une grace ; soit qu'après avoir donné tant de preuves de la délicatesse de vôtre goût dans les Elections précédentes , vous ayés jugé à propos de ne songer dans celle-ci qu'à faire éclater la liberté de vos suffrages ; permettés-moi , en ce jour le plus beau de ma vie , de ne penser qu'à ce qui peut exciter mon courage & redoubler ma joie : Que , sans pénétrer vos raisons , je regarde seulement quels Juges m'ont choisi , à quels Hommes ils m'ont préféré , & quelle est la réputation de celui dont ils me font le Successeur. Ce n'est pas ici le lieu , où l'on doit faire valoir la noblesse du Sang de cette illustre Mort. Ici le hasard de la naissance ne fait estimer ni mépriser personne. Aussi dans la Pompe Funèbre des Défunts , on n'y fait point marcher devant les Images de leurs Ancêtres. On n'y expose que leurs Ouvrages. Que par tout ailleurs on pare l'Eloge du Défunt du nom des anciens Seigneurs de Malines ; que l'on comte entre ses Aïeux , celui qui , dans le commencement du siècle passé , fut Grand-Maître de l'Artillerie de France ; on ne doit parler ici que de ce qui le fit admirer pendant sa vie , & de ce qui le doit faire revivre après sa mort. Quelle adresse de faire également souffrir des railleries aux plus impatiens , des louanges aux plus modestes ; de dire des vérités au milieu de la Cour , sans nuire à sa fortune ; & de

divertir ceux-mêmes auxquels il reprochoit quelque défaut ! Aimable Censeur , dont les Vers ingénieux , purgés de la bile & du fiel de la Satire , ont trouvé cet Art admirable de reprendre tout le monde , sans offenser personne ! Quelle dextérité à manier les sujets les plus délicats ! Quelle fécondité à suppléer à la stérilité des autres ! Tout devenoit or entre ses mains ; & les matières les plus communes recevoient de lui des beautés , dont on ne les croyoit pas capables. En un mot , vous avés vu dans ce digne Confrère le fruit des soins , que le Grand Cardinal de Richelieu avoit pris de son éducation. Celui qui donna la naissance à vôtre Compagnie fit élever sa jeunesse ; & , comme ce n'est que du côté de l'Esprit , que vous regardés les Hommes parmi vous , avant même que vous l'eussiez associé , il pouvoit se vanter que vous étiez Enfants d'un même Père.

Après que cet incomparable Ministre , sous les auspices de son Maître , eût guéri la France de ses vieilles plaies , envenimées par de longues Séditions ; après qu'il eût fait changer de face à toute l'Europe , désarmé l'Hérésie , secouru nos Alliés , battu nos Ennemis , reculé nôtre Frontière , rétabli les Héritiers légitimes sur le Trône de leurs Ancêtres , & fait trembler à son tour la Maison d'Autriche , jusques dans Vienne & dans Madrid ; après tant d'heureux succès voyant qu'il ne lui restoit plus rien à faire pour l'honneur & la sûreté de la Patrie ; je crois que ce Grand

Homme, éclairé par son génie, connu enfin (s'il est permis de parler ainsi) qu'il n'étoit né seulement que pour préparer les voies à celui qui devoit venir. Je crois que dans cette vue, comme si le destin même l'eût fait lire dans l'avenir, fût du Héros qui devoit paroître ; de toutes les actions de sa vie celle dont il s'aplaudit d'avantage, fut d'avoir fondé cette célèbre Académie, où l'on trouveroit dans le tems des Poètes, des Orateurs, & des Historiens dignes de rendre compte à la Postérité des merveilles, qui devoient suivre son Ministère.

Cependant ce grand Ouvrage alloit périr avec son Auteur ; si ce savant Chancelier, comme plus près des Evénemens, n'eût encore mieux connu que lui, la nécessité de protéger vos Assemblées, & de recueillir les Muses errantes & désolées, dont il prévoyoit qu'on alloit avoir si grand besoin. En effet, MESSIEURS, quelle différence de ce que nos Pères ont vu à ce que nous voyons aujourd'hui ! Nos Pères ont vu la France mandier des Alliés dans toutes les Cours de l'Europe, pour résister aux seules forces de l'Espagne : & nous voyons la France à présent compter à peine cette ancienne Ennemie entre les Puissances que la jalousie arme contre elle. Ils ont vu la fougueuse valeur des François sortir impétueusement de leurs Frontières, pour aller dans les Païs étrangers faire des Conquêtes mal assurées : nous voyons la même valeur, mais mieux conduite, se

tirer jamais l'épée , que pour unir inséparablement à la Couronne des Provinces toutes entières. Ils ont vu les Conseils éventés, les Finances dissipées faire avorter leurs desseins: nous voyons l'ordre & le secret faire réussir les nôtres. Enfin, ils ont vu souvent la honte des Traités ternir la gloire de leurs Armes: & nous voyons toujours nos Victoires couronnées par la gloire de nos Traités. Nous savons tous à qui nous devons ce merveilleux changement. Mais que le glorieux état, où il nous a mis, ne nous fasse pas méconnoître! Nous serions encore le même Peuple, si nous avions encore les mêmes Maîtres; & il n'est point de Nation, qui ne fût devenue ce que nous sommes, si elle avoit eu le bonheur d'avoir un Prince, comme le nôtre. Quand la Fortune de tems en tems nous a fait perdre de Grands Hommes, a-t-elle interrompu le cours de nos Victoires; a-t-elle retardé nos entreprises; ou plutôt, n'a-t-elle pas prouvé par là que le destin de la France ne dépend uniquement que de la tête qui la gouverne? Ces mêmes vertus, que nous admirons, que les Peuples les plus éloignés révèrent, & que nos Voisins n'ont pu voir sans crainte ou sans envie; c'est à vous, MESSIEURS, à les couronner; &, quand vous m'appellés pour partager avec vous ce noble & difficile Emploi, quoique convaincu de ma foiblesse, animé dans ce moment par votre présence, & ravi de l'honneur que vous me faites, je ne désespère point de marcher

un jour sur vos traces , quand vos lumières , votre exemple & vos leçons , m'auront donné assés de force pour vous suivre.

RÉPONSE DE M. CHARPENTIER

Au Discours précédent.

APRÈS la dangereuse maladie , dont je fus frappé l'Été dernier , je ne croïois pas , MONSIEUR , me trouver aujourd'hui en état de vous introduire dans l'Académie Françoisè , à la place vacante par le décès de Monsieur de Benferade. La Compagnie a perdu en lui un de ses ornemens. C'étoit un Esprit original, & qui ne devoit qu'à lui seul toute sa réputation. Sans rien emprunter des Anciens , ni même les avoir trop bien connus , il les a égalés ; & si l'on aperçoit dans ses Ecrits quelques-unes de leurs pensées , c'est un effet du hasard plutôt que de l'imitation. Il a montré qu'il se pouvoit faire encore quelque chose de nouveau sous le Soleil ; & ce caractère de nouveauté lui a été si naturel , que si-tôt qu'il l'a voulu abandonner , il n'a plus été le même ; & le commerce , qu'il avoit avec les Graces , demeurait interrompu , quand il travailloit sur d'autres idées que les siennes. Cette perte , MONSIEUR , est réparée par l'union que vous prenez avec l'Académie. L'estime , que vous vous êtes acquise , fait remarquer en vous des talens , qui ne sont pas moins précieux que ceux de cet illustre Mort , quoiqu'ils soient

assés différens. Vous avez joint à la vivacité de l'Esprit & au brillant de l'Invention, la variété d'une profonde Littérature ; & la comparaison, qu'on peut faire entre vous deux, justifie ce que Cicéron a pensé de l'Eloquence, quand il a dit que deux Orateurs pouvoient être parfaits, sans se ressembler. La Charge d'Avocat Général au Parlement de Metz, que vous avez exercée avec un aplaudissement universel, les excellentes Pièces de Vers & de Prose, qui vous sont depuis échappées dans le repos de votre Cabinet, ont mis hors de doute qu'il n'y a pas de genre d'écrire, où vous ne réussissiez parfaitement. Comme c'est à ce mérite que l'Académie est uniquement attentive dans ses Elections, je ne m'arrêterai point, MONSIEUR, à considérer en vous l'étroite affinité, que vous avez avec un Ministre, dont l'intelligence & l'intégrité connues font que le Roi se repose sur lui de ses plus importantes affaires, & particulièrement de la conduite de ses Finances, qui sont les nerfs de la Guerre, ou, pour mieux dire, les principaux ressorts de la machine politique. Il ne faut point chercher, hors de vous-même, les choses qui vous rendent estimable. Cependant, MONSIEUR, je ne puis m'empêcher de réfléchir sur la mémoire d'un Saint Evêque, avec qui vous avez été si étroitement uni par les liens du Sang. L'éclat de sa piété & de ses autres vertus rejaillira éternellement sur vous ; & tout le Clergé de France, qui le regarde comme une de ses plus vives lumières ; le Diocèse d'Albi, qui a été l'héritage, que le Seigneur lui avoit donné à cultiver ; en un mot, le

Royaume entier, qui a si souvent profité de ses instructions & de ses exemples, auront toujours une singulière vénération pour lui, & une estime très-sincère pour tout ce qui porte son nom. Vous savez, MONSIEUR, que le Cardinal de Richelieu, qui l'a voit engendré en l'Episcopat, a aussi jeté les premiers fondemens de l'Académie ; & , à moins que les choses d'ici-bas ne soient tout-à-fait indifférentes à ces Ames bienheureuses , qui sont en possession de la Gloire, il semble que le Grand Armand ne peut s'empêcher de se réjouir, en voyant entrer dans cette Compagnie, qui a été son Ouvrage chéri, le Neveu d'un Homme qu'il avoit élevé à la première dignité de l'Eglise, & qui a fait tant d'honneur à son choix. N'oserois-je dire, MESSIEURS, que ce Grand Cardinal s'aplaudit jusques dans le Ciel, d'une si noble & si utile institution que la vôtre, quand il se représente les avantages que toute la France en retire , soit pour la Prédication de l'Evangile, soit pour la défense de la Justice & des Loix ? Quel spectacle pour lui de vous voir occuper une partie de ce Palais auguste, & qu'il vous soit permis désormais de philosopher sous le Dais & dans la Pourpre ! Mais avec quel étonnement remarque-t-il que le Fils & l'Héritier de son cher Maître & de son magnifique Bienfaiteur, a bien voulu prendre après lui la qualité de Protecteur de l'Académie Française, & se déclarer, par un effet de l'amour des Lettres, le Successeur d'un de ses Sujets ? N'est-ce pas par un effet de ce même amour, qui ne s'éteindra jamais dans son Cœur, que, s'intéressant à l'honneur

de vos *Elections*, dont il vous laisse la liberté toute entière, il vous exhorte de jeter toujours les yeux sur les *Personnes* d'un mérite le plus distingué, sans vous abandonner ni au torrent des brigues, ni au penchant de vos propres inclinations ? Et ne s'en est-il pas expliqué de la sorte, lorsque le Scrutin de cette dernière *Election* lui fut présenté ? C'est ainsi que l'*Autorité Suprême*, qui décide de tout absolument, & qui ne parle que pour être obéie, veut bien vous déclarer ses volontés, plutôt par manière de conseil, qu'en termes de commandement ; ce qui marque pour vous de certains égards qui vont, s'il faut ainsi dire, jusqu'à la délicatesse. Trouvera-t-on rien de pareil dans cette longue suite de *Monarques*, qui, depuis plus de douze cens ans, se sont assis sur le Trône des *François* ? Il faut l'avouer, *MESSIEURS*, nos *Ancêtres* ont eu peu de goût pour les exercices de l'*Esprit*. Nos premiers *Rois* les ont totalement négligés. Les uns ont retenu longtems & ne fais quelle teinture de *Barbarie*, qui n'a que trop paru par les cruautés, qu'ils ont exercées sur leur propre Sang. D'autres au contraire se sont plongés dans une mollesse, qui à la fin leur a été fatale, & leur a fait perdre une Couronne, dont leur fainéantise les rendoit indignes. La première alliance des *Armes* & des *Lettres* a paru parmi nous sous le règne d'un grand Roi & grand Empereur, dont les glorieuses inclinations auroient eu sans doute tout le succès qu'on en devoit attendre, si les *Guerres*, qui s'élevèrent entre ses propres *Enfans*, n'eussent empêché ces heureuses semences de germer.

D'ailleurs la matière même de l'Eloquence n'étoit pas encore bien disposée à produire de grands effets. La Langue des François, à qui je n'aurois pas osé pour lors donner le nom de Langue Françoisse, n'étoit composée que d'un ben Allemand & d'un méchant Latin. Eh! que pouvoit-il sortir d'excellent de ce mélange? Il étoit réservé à LOUIS LE GRAND, de bâtir le Temple de l'Eloquence Françoisse, qui est un Ouvrage d'autant plus admirable, que c'est un pur Ouvrage de la Raison. Ce lieu-ci, MONSIEUR, ne retentit que des louanges de ce Prince, qui est l'Auteur de tant de merveilles, & en qu'on nous trouvons toutes les causes de nôtre bonheur. Tantôt on y célèbre son nom sous le titre de Vainqueur perpétuel, tantôt sous celui de Législateur. D'autres fois nous le regardons comme le Défenseur de la Religion, le Vengeur des Rois, l'unique recours de l'Innocence persécutée, l'infailible support du Mérite infortuné. Pénétrés de ses vertus, nous en parlons incessamment, & nous n'en parlons qu'avec transport. Vous le verrez, MONSIEUR, toutes les fois que vous vous rendrez ici. Vous ne nous prendrez point au dépourvu. L'expérience vous fera conôître que LOUIS LE GRAND est le principal objet de nos entretiens, & que tout ce qui ne nous parle point de lui, nous semble indigne de nous occuper.



L E T T R E S.

I.

SUR LE MARIAGE DE MADAME B***.

Quand il fut déclaré en 1666.

JE VIENS d'établir un Ménage ;
*J'ai couché l'un & l'autre Amant ,
 Et remarqué soigneusement
 Quels nés ils portcient au visage ,
 Devant que les mètre à l'ouvrage ;
 Et le lendemain même ment :
 Mais dans tout ce beau Mariage
 Onques ne vit de Pucelage.*

Pour moi , je ne trouve point étrange que le Mariage , depuis la création du Monde , aiant pris à tâche d'exterminer le Pucelage par tout où il a pu le rencontrer , il se soit enfin résolu d'éviter sa présence , & ait aimé mieux mourir mille fois entre les bras du premier venu , que de donner le plaisir de sa perte à son Ennemi déclaré.

*Je n'en ferois pas moins si j'étois à sa place :
 Et , quand on a du cœur , on se résout plus tôt
 A se donner de bonne grace
 Une mort , qui nous satisfasse ,
 Que de faire en public une sote grimace ,
 Et périr sur un Echafaud.*

Je fais bien qu'il y a encore d'honnêtes Gens dans le Monde , qui ne sont pas de cet avis , qui tiennent qu'il n'a pas la liberté de mourir , quand il lui plaît , qu'il doit avoir la constance & la fermeté d'attendre sa dernière heure sans inquiétude ; & que , quoi qu'il puisse arriver , il faut qu'il périclisse dans les formes. Je ne condamne point leur opinion , pourvu qu'ils avouent en même tems que ces formes ne sont pas toujours bien observées ; & que , quand ce vient au fait & au prendre , on trouve fort souvent que l'on a enfin passé outre , malgré l'intention des Fondateurs.

*Ce morceau n'est pas toujours HOC.
C'est bien pour le trouver que l'Himen se consomme ;
Mais quelquefois un honnête Homme
Est prévenu par un Escroc.
Un petit Himen clandestin ,
Pour faire ce plaisant larcin ,
S'est trouvé plus prompt & plus presté.
Si bien que l'Himen d'aujourd'hui ,
Comme il n'est venu qu'après lui ,
N'a , ma foi , rien en que son reste.*

Ce n'est pas là toutefois ce qui a été cause qu'il n'y en a point eu au Mariage d'Isoudun. Les véritables raisons de ce défaut sont amplement déduites dans les Registres de la Paroisse de S. Jean le Rond , où je renvoie le Lecteur.

Je ne vous dirai point si les restes en sont bons. Comme ils sont réservés pour la bouche du Patron, je ne crois pas qu'il admète persone à cet ordinaire. Ainsi je ne saurois en juger. Pour la Moitié, vous la connoissés comme moi.

*C'est une Femme , à qui peu de chose suffit ;
 Qui , contente de l'Ordinaire ,
 Plusîôt que de chercher une table étrangère ,
 Pour faire un peu meilleure chère ,
 Aimera beaucoup mieux , au sortir de son lit ,
 Demeurer sur son apétit.*

I I.

A MADemoiselle de S CHRISTOPHLE,

*Sur une Pension que le Roi lui avoit donnée
 en 1671.*

JE savois bien , Loupîne , qu'en chantant comme vous chantés , il étoit impossible que la Fortune fût toujours sourde à votre voix ; mais le moïen de vous conserver les faveurs qu'elle vient de vous faire , c'est d'avoir toujours l'oreille de S. M. Car je vous avertis que , dans toute l'Europe , elle n'entend plus personne , que ceux que ce Prince veut écouter. C'est la seule voie , qui reste maintenant

pour en avoir une favorable audience ; & l'exemple de l'Empereur , du Roi d'Espagne & du Prince d'Orange , qui n'ont pu s'en faire entendre avec deux mille Canons, vous doit faire sage. Pour vous autres Vertueux , vous êtes ravis que la Fortune ait pris ce parti-là ; car vous y trouverés toujours vôtre compte ; mais pour moi , & le reste des Fainéans du Roïaume , nous l'aimerions autant sourde. En vérité , Loupine , n'y avoit-il pas plus de plaisir , quand elle écoutoit tout le monde , & qu'elle répondoit au hasard ? Cela la faisoit passer , à la vérité , pour aveugle ; mais qu'importe à nous autres qu'elle se perde d'honneur , ou non ? Ses faveurs , pour être injustes , n'en étoient pas moins agréables ; & après tout , on lui en avoit plus d'obligation. Mais aujourd'hui qu'elle s'est avisée de se mettre en route , & que , pour réformer les abus de sa conduite passée ; elle s'est jetée entre les bras d'un Prince comme le nôtre , il n'y a plus moïen de vivre en repos ; & l'on se tue à chercher du mérite & de la vertu , qui sont assurément les deux plus belles choses du Monde , mais les plus difficiles à trouver. Elle a cru peut-être que , devenant plus raisonnable , elle en seroit plus estimée : mais , l'aveugle qu'elle est , ne voit-elle pas que ce Prince tire à lui tout l'honneur d'une si sage dispensation ; qu'elle n'a point de voix en Chapitre ; & qu'enfin elle n'a guères plus de part aux distributions des biens qu'elle fournit , que la Mine

qui les produit, & le Cofre-fort d'où on les tire ? Auffi depuis ce tems elle a perdu ce qu'elle avoit jadis de merveilleux. Elle ne fait plus rien qui furprenne ; & les changemens qu'elle cause maintenant, font véritablement aprouvés de tout le monde ; mais ne font l'admiration ni l'étonnement de perfonne. Si vous pouviés vous mettre à nôtre place, & ne valoir pas plus que nous, vous verriés que c'étoit autrefois une grande confolation, quand on étoit malheureux, de l'être avec quantité d'honnêtes Gens ; de voir mille beaux talens confondus dans un même état de misère avec notre fainéantife & nôtre ignorance. Où eft le tems, où Pauvreté n'étoit pas Vice ; & où peu s'en falloît même que ce ne fût une marque de Vertu ? Mais, fous un regne comme celui-ci, il y va de nôtre honneur d'être miférables, & il y alloit particulièrement du vôtre, étant tous les jours à St. Germain.

*Quand on vit relégué dans quelque obfcur féjour,
Où nous tient, malgré nous, le peu de bien d'un Père,
On peut avecque gloire, éloigné de la Cour,
Soutenir constamment une honnête misère :
Mais, quand on a paru devant SA MAJESTE',
Contre le Sort, en vain, nôtre vertu s'irrite ;
Le manque de Fortune eft toujours imputé
Au défaut de nôtre mérite.*

Vous avés beau chanter comme un Ange, ceux

qui vous entendent avec le plus de plaisir, aiment mieux démentir leurs sens & leurs oreilles, que d'accuser le discernement ou la libéralité du Prince.

*Et moi-même enfin , c'est tout dire ,
Moi qui , comme tu fais , U te prône U t'admire ,
Malgré ce que j'ai dit U ce que j'ai pensé ,
J'aurois douté toute ma vie
Du mérite de ton génie ,
S'il ne l'avoit récompensé.*

Maintenant que , par ses bienfaits, votre honneur est à couvert, vous ne devés plus songer qu'à guérir votre Rhûme. C'est la seule chose qu'il demande de votre reconnoissance; car, quoiqu'il ait la voix publique, il est de trop bon goût pour ne pas souhaiter d'avoir encore la vôtre.

*Que la plume des beaux Esprits
Fasse lire aux Peuples étranges ,
Par la beauté de leurs Ecrits ,
Ses conquêtes U ses louanges !
Il a fait ce qu'il faut pour les bien mériter ;
Mais il a , pour les écouter ,
Sur un front plein de gloire , une pudeur trop tendre ;
Et ce Prince ne sauroit prendre
Aucun plaisir à les entendre ,
Que quand tu voudras les chanter.*

Chantés-les donc, Loupinc, à l'envie de la Re-

nommée ; mais ne le prenez pas sur le même ton. Comme vous ne sauriez faire autant de bruit qu'elle dans le Monde , réservés-vous pour la Chambre & pour le Cabinet. Vous êtes toutes deux bien obligées à faire votre devoir sur son chapitre , puisque, sans lui , l'une n'auroit pas le mot à dire , & l'autre ne feroit pas bien dans ses affaires. Ainsi , Loupîne , faites de vôtre mieux pour divertir quelquefois ce Prince. Tous les tems n'y sont pas également propres. En effet , de l'air dont il s'y est pris (ceci soit dit entre nous ,) j'appréhende bien que le cours d'une si belle Vie ne se passe pas tout entier sans quelque chagrin , & peut-être ce que nous estimons le plus , c'est ce qui lui en donnera davantage.

*Oui, Loupîne, il est vrai ; sa bonté, ses bienfaits ,
Et l'exemple, sur-tout, qu'il présente à ses Sujets ,
Pour son propre repos, me donnent de la crainte.
Qu'il sera pour lui douloureux ,
Si cet exemple un jour fait tant de Vertueux ,
Que son épargne soit contrainte
D'en laisser quelqu'un malheureux !*

Voilà la disgrâce dont il est le plus vraisemblablement menacé , & celle qui sans doute le touchera le plus sensiblement , son bonheur & son courage le mettant au dessus de toutes les autres ; & , tout bien considéré , elle nous regarde aussi plus que lui.

Mais je ne m'aperçois pas que ma Lettre est trop longue de moitié. Excusés, Loupine, j'ai cru qu'étant aussi reconnoissante que vous l'êtes, vous parler beaucoup de vôtre Bienfaiteur, étoit le plus grand plaisir que je pouvois vous faire.

I I I.

A L A M E S M E ,

Qui étoit allée aux Eaux de Bourbon avec Madame de MONTESPAN, en 1679.

SU P O S É que vous soïés malade, & que cet éternel embonpoint & cette face resplendissante ne soient, chés vous, que de faux témoins qui déposent en faveur de votre santé, pour tromper tous ceux qui vous voient, & vous dérober la compassion de vos Amis ; vous ne pouviés choisir un remède plus agréable, que d'aller à Bourbon de la manière dont vous y êtes allée. Vous en reviendrés, peut-être avec plus de santé, mais, sûrement, avec plus d'esprit. Ce qui me fâche de ce voïage, c'est que vous aïés tant de raisons de ne point regretter vos Amis, & qu'en l'état où vous êtes, vous ne puissiés

R E M A R Q U E S.

III. Nôtre M^{te}. adresse simplement cette Lettre : *A ma Dame qui étoit allée, &c.*

penſer à eux , ſans voir le peu que vous avés perdu , en comparaifon de ce que vous poſſédés à préſent. Vous nous avés fait un très-grand plaifir de partir ſans nous dire adieu , & de nous cacher la joie que vous aviés de nous quitter. Trop heureux , ſi vous revenés à nous ſans chagrin ! Vous trouverés une Table toujours prête , mais frugale ; une Converſation ſimple , mais libre ; des Plaifanteries peut-être mauvaiſes , mais toujours innocentes ; des Plaifirs médiocres , mais tranquilles ; des Amis Bourgeois , mais fidèles , & tous également ravis de vous voir & de vous entendre. Votre Lettre en vieux Gaulois eſt digne du Siècle d'Oriane. Plût aux Dieux qu'en changeant le langage de ce tems-là , nous en euſſions retenu les mœurs , qu'il y eût encore de *Loiaux Amans* & de *Loyales Amies* ; que le Notaire & le Curé ne fuſſent point venus troubler ces petits Clandefſtins , qui vivoient à l'ombre du miſtère , nourris de Plaifirs dérobés ! Les Amans vieillifſoient pluſtôt que leur amour , ſans avoir jamais ſenti d'autres maux que l'abſence. On ne connoiſſoit point alors d'autres défauts , que de n'aimer pas ; & d'autres crimes , que de n'aimer plus. Ils ne conſultoient que leur cœur pour s'engager. Point de conſeil , que leur paſſion. Point d'intérêt , que leur plaifir. Point de ſureté , que leur parole. Point de tems , que l'occafion. Point de devoir , que celui de ſe ſatisfaire. Avoués la vérité , vous n'auriés pas peſté contre les Hommes

de ce tems-là, comme vous pestés tous les jours contre ceux de celui-ci ; & vous êtes bien malheureuse que la race en soit perdue.

*Qu'une telle perte est cruelle !
De cette race si fidèle
Il ne reste que vous & moi.
Mais , pour mon malheur & le vôtre ,
Un autre vit sous votre loi ,
Et je vis sous celle d'une autre.*

I V.

A L A M E S M E ,

A Ussé en Touraine.

QUE nous vous serions obligés, si vous pouviés n'être pas contente au lieu où vous êtes ! Il est vrai que vous auriez grand tort ; mais, en récompense, cela nous feroit beaucoup d'honneur : &, après y avoir bien pensé, je ne désespère pas que cela ne vous arrive. Ce n'est pas toujours une bonne raison pour être satisfait, que d'avoir sujet de l'être.

*L'Homme bisarre en ses desirs ,
Aux plus dignes objets souvent fait injustice ;
Et la Raison , bien moins que le Caprice ,
Est ce qui règle ses plaisirs.*

Vous habitez une des plus belles Maisons de France ; vous avés la meilleure Compagnie qu'on puisse souhaiter : mais enfin ,

*Quelque plaisir qu'on vous fournisse ,
Vous n'êtes pas mieux dans Ussé ,
Qu'autrefois le prudent Ulysse
Étoit dans l'Isle de Circé ;
Cependant son âme chagrine
Méprisa les apas qui devoient le toucher ;
Et son cœur préféra sa Ville & son Rocher
Au Palais euchanté d'une Beauté divinè.*

Après un aussi grand exemple , que ne devons-nous point espérer ? Vous aurés peut-être appris que , durant neuf ou dix jours , j'ai été fort tourmenté de la fièvre.

*C'est un des Sergens de la mort ,
Exploitant par tout ce bas Monde ;
Qui , faisant dans Paris la ronde ,
En passant , est venu m'avertir de mon sort ;
Et qui , craignant pour moi l'assurance que donne
Une trop constante santé ,
M'a bien voulu , par charité ,
Signifier l'Arrêt , parlant à ma personne ,
Qui , contre tout vivant , doit être exécuté.*

Il est vrai que j'ai obtenu une surséance. J'ignore de combien elle sera , mais je suis sûr qu'elle ne sauroit être

être fort longue. Les nouvelles sont si publiques & si glorieuses , que je ne doute pas qu'elles ne soient venues jusques à vous.

*Nos Gens , avec honneur , ont fourni leur carrière ,
Trois fois nos Ennemis ont été bien battus ;
Et les Allemans morfondus
Abandonnent nôtre frontière ,
Et s'en revont comme ils étoient venus.*

Monsieur le Prince d'Orange , suivant sa louable coutume , a levé le siège de Limerik ; & la raison est que Limerik n'a pas voulu se rendre.

*Or ce Prince , à ce que l'on dit ,
A la conscience si bonne ,
Qu'il n'a jamais forcé personne :
Quand on lui résiste , il mollit.*

V.

A U N E D A M E ,

A qui il avoit montré son derrière.

V O U S ferés tel jugement qu'il vous plaira ; des dernières actions de ma vie ; mais , pour moi , je

Part. I;

H.

vous avoue * qu'après avoir inutilement employé l'Amour-propre à chercher des raisons pour les justifier , je n'y ai trouvé, quoi qu'il ait pu faire , que des sujets de repentir.

*Car enfin , malgré moi , je me suis fait connoître ;
Et vous m'avez vu , belle Iris ,
Assurément , tel que je suis ,
Mais non tel que je voudrois être.*

Quoique je fasse profession de ne rien avoir de caché pour mes Amis , j'avoue pourtant qu'il y a de certaines choses que l'on doit cacher à ses Amies , ou , pour le moins , ne les leur montrer que bien à propos.

*Quoi que l'on veuille dire , il n'est pas toujours fête ;
Il faut bien observer & le tems & le lieu ,
Prendre l'occasion d'un heureux tête à tête ,
Et se recommander à la grace de Dieu.*

Tout cela n'ayant point été fait , vous avez raison de vous plaindre , & de prendre pour une indiscretion , ce qui changeroit de nom en une rencontre plus favorable : mais vous vous étonnés , dites-vous , que celui que vous croiés la

R E M A R Q U E S.

* Les Imprimés portent : Je vous assure.

Sagesse & la Vertu même , ait été capable d'une telle folie.

*Ce que vous m'estimés , je le suis en effet ;
Et , quoi qu'en dise vôtre vue ,
Son faux rapport vous a déçue ;
Mais c'est que la Vertu , quand elle est toute nue ,
N'est pas si belle qu'on la fait.*

Si cela ne vous suffit pas , songés , s'il vous plaît, que pour la consolation des foibles , comme vous , la Providence Divine permet que les Grands Hommes , comme moi , s'oublent quelquefois , pour les rendre , en quelque façon , égaux à ceux dont les égaremens continuels ne leur donneroient que du dégoût s'ils n'apprenoient de tems en tems , par leur propre , expérience , qu'ils sont plus dignes de commisération que de mépris.

*Quand , par mille actions d'immortelle mémoire ,
Ils ont signalé leur vertu ,
Et qu'ils ont quelque tems vécu
Dans l'innocence & dans la gloire ,
Le Ciel , justement irrité
Des vains Autels que l'on leur dresse ,
Pour rabatre leur vanité ,
Les abandonne , enfin , à leur propre foiblesse.
Alors , ces pauvres Demi-Dieux ,
Jusques à ce moment si grands , si glorieux ,
H ij*

*Ne sont plus que ce que nous sommes ;
 Et le moindre accident qu'ils n'auront pas prévu ,
 Découvrir que ce sont des Hommes ,
 Et , malgré leurs efforts , leur fait montrer le Cu.*

Il ne faut point d'autres preuves de cette vérité ,
 que ce que vous vîtes hier au soir. Que cela vous
 donne donc une juste défiance de vous-même. Aïés
 incessamment devant les yeux ce que j'ai fait , afin que
 vous voïés toujours ce que vous êtes capable de faire.

*Que le jour l'humaine Prudence ,
 Observant tous ses mouvemens ,
 Se pare de ses beaux & graves sentimens
 Dont elle dupe l'ignorance
 De ceux qui croient qu'elle pense
 Tout ce qu'elle débite en ses raisonnemens :
 Sous le masque trompeur d'une fausse constance ,
 Elle triomphe en aparence
 De tout ce que Nature a de dérèglemens.
 Mais prenez un peu patience ,
 Vous verrés de grands changemens.
 Suivés-la jusqu'au soir , lorsque , sans défiance ,
 Seulète , & sans déguisemens ,
 Elle s'endort pour quelque tems
 Dans les bras de la Négligence ;
 Vite , dépêchés-vous ; entrés à son insu ,
 Vous lui verrés montrer le Cu.*

V I.

A M A D A M E B * * *.

AVE'S-VOUS oublié, Madame, le désespoir où vous me vîtes hier ; ou avés-vous pû croire que ce seroit l'aducir de me faire aller chés vous, pour vous voir jouer à la Bassète ? Quelle consolation pour moi de vous avoir trouvée dans une gaieté extraordinaire , & de vous entendre louer vous-même votre beauté ? Vous m'avés laissé sortir sans me dire une seule parole ; & vous savés avec qui je vous ai laissée. La journée d'un Malheureux pouvoit-elle mieux finir ? Quel trouble ! Quelles peines ! Que n'ai-je point souffert ? Il faut, Madame , que vous aïés un grand fonds d'inhumanité , si vous n'en êtes bien contente. Et , si ceux qui m'ont vu ne sont pas persuadés que je vous aime , ils s'y connoissent peu. Mais , Madame , cela ne vous regarde pas. Ils ne sauroient me croire amoureux , sans me croire misérable. La tristesse & le désordre où ils m'ont vu , ne peut leur avoir permis de séparer ces deux choses. Ne vous contraignés point , Madame. Vous voulés me faire mourir , & je ne dois pas avoir de peine à m'y résoudre. Quelle mort peut-il y avoir , qui ne soit préférable à tout ce que vous me faites souffrir.

depuis si longtems ? Ce n'est pas une exagération ; vous ne le savés que trop. Peut-on imaginer quelque chose que je n'aie fait pour vous plaire , ou pour me guérir ; & peut-on l'avoir fait plus inutilement ? Dans ces états si opofés , que n'avés-vous point vu de moi ; & de quel œil l'avés-vous vu ? Mais si la Passion la plus respectueuse , la plus vive & la plus tendre qui fût jamais , n'a pu toucher vôtre cœur, vous ne pouvés pas trouver étrange que toutes vos rigueurs , & la mort même , que vous m'avés fait voir si souvent & de si près , n'aient pu détacher le mien. Quand on a osé vous aimer , Madame , peut-on se trouver sensible à quelque autre chose ? Vôtre Personne , vôtre Esprit & vôtre Cœur n'éfaient-ils pas jusques aux idées de tout ce qui peut plaire ou divertir ? Cependant , il est vrai , Madame , & je ne puis m'empêcher de vous le dire encore , mais c'est pour la dernière fois : je ne dois pas me prendre à moi seul de l'accablement où je suis enfin parvenu. C'est dans le fonds , le pur ouvrage de vos mains , soit que ma passion vous ait plu , soit parce qu'on veut rarement se défaire d'un Homme dévoué par amour. Enfin , directement , ou par vos manières , aux dépens de mon repos , & au péril de ma propre vie , vous vous êtes toujours opofée aux efforts que j'ai voulu faire pour vous quitter. Il est vrai qu'ils ont été inutiles dans la fuite ; mais peut-être qu'ils ne l'eussent pas été dans les commencemens.

Si vous n'aviés afoibli ma raison, j'ose croire qu'elle eût pu alors se rendre la plus forte. Les pensées que vous avés eues pour ma fortune, tant de marques d'estime & d'amitié que j'ai reçues de vous, ont encore achevé de me perdre. J'avoue, Madame, que toutes ces choses auroient été d'un prix inestimable dans un cœur libre ; mais que ne m'ont-elles point coûté ? Vous savés qu'elles ont soutenu mes seules espérances, & ranimé mille fois mon attachement. Faites-moi justice, Madame. Un Homme éperdu d'amour, pouvoit-il avoir la vue assez bonne pour pénétrer qu'à travers tant de graces de vôtre part & tant de constance de la sienne, il ne seroit jamais heureux ? Que ne vous dirois-je point là-dessus ? Madame, si je me laissois aller à tout ce qui me vient dans l'esprit ? Mais ne fais-je point assez l'inutilité de mes discours & de mes plaintes ; & ne vois-je pas, depuis quelque tems, que vous êtes occupée à tant d'autres choses, que tout ce que je vous dis vous aigrit ? La personne du monde qui vous plaît le moins, n'a qu'à m'interrompre pour être bien reçue, & cette dureté me touche d'autant plus vivement, qu'elle n'a pas toujours été si grande. Je vous demande pardon, Madame. La crainte que j'ai de vous fâcher, me fait sentir que je vous parle trop librement. Vous savés que si j'ai en quelquefois de la force pour soutenir vôtre colère, j'ai toujours craint de la mériter. Dans ce moment

même , où je n'ai plus rien à ménager , je me trouve également pénétré de cette crainte. Adieu , Madame , adieu. Je prends enfin le parti dont je vous ai parlé si souvent. J'abandonne ma fortune. Je quitte Paris & la Cour pour toute ma vie. Je ne saurois y être sans vous voir , ni vous voir sans me redonner à vous ; & c'est le seul péril que je puisse craindre en l'état où je suis.

V I I.

A MADemoisELLE ITIER.

IL est vrai , Mademoiselle , qu'il revient en ce Château quantité d'Ouvriers qui infectent cette habitation , à-peu-près comme les Esprits du tems passé. La plus saine opinion , est que ce sont des Ouvriers en peine , qui font ici leur pénitence , & qui ne peuvent être en repos , qu'après que la Dame du logis aura fait faire à leur intention certain nombre de Serrures , de Parquets & de Lambris qu'ils demandent : mais , en récompense , les Vandanges sont fort belles :

R E M A R Q U E S :

V I I. Mademoiselle *Itier* étoit une célèbre Musicienne.

Ainsi.

*Ainsi pour mes plaisirs vous ne devés rien craindre ;
 Je ne suis pas beaucoup chagrin.
 Un honnête Homme est-il à plaindre
 Parmi cinq cens poinçons de vin ?*



*Quand on est maître d'une Cave
 Aussi pleine que celle-ci ,
 Je ne connois point de souci ,
 Qu'avec un tel secours aisément on ne brave.*



*On peut trouver dans son amour
 Une Maitresse inexorable :
 Mais quiconque a moïen de boire tout le jour ,
 Ne sauroit être misérable.*



*Toutes les (1) Veuves & les Blonds
 Ont beau courir les Champs, & faire des merveilles ,
 On se moque de leurs Lignons ,
 Dès qu'on a vuïdé deux Bouteilles.*

R E M A R Q U E S.

(1) *Veuves, Blonds, Lignons*) Noms propres, dit l'Edition de 1720. Ce sont ici vraisemblablement des noms de Société, qui ne devoient être entendus que de ceux qui composoient la même Société. Le Public n'y comprend rien, & se soucie peu d'y comprendre. Le premier Editeur de cette Lettre eût bien fait de supprimer cette Stance, dont le défaut ne se seroit point fait apercevoir.

Part. I.



*Si la malice du Destin
Vient nous affliger d'une absence ,
Le mien le plus sûr de prendre patience ,
C'est de prendre beaucoup de vin.*



*Après un bon repas , qu'importe
Qui meurt ici-bas , ou qui vit ,
Qu'on guérisse Madame Esprit ,
Ou bien que la Fièvre l'emporte ?*



*Avez-vous des Procès sans fin ,
Etes-vous accablé de dettes ,
Enivrés-vous dès le matin ,
Toutes vos affaires sont faites.*



*Etes-vous seul , c'est un abus
De chercher qui vous désennuie ;
Le vin vous divertira plus
Que la meilleure Compagnie.*



*Veut-on devenir le Monsieur
De la chambre de sa Commère ,
On ne peut avoir cet honneur ,
Si l'on ne boit comme un Compère.*



*Enfin , pour être bien traité
De l'incomparable (1) Minète ,
Ne lui contés jamais fleurète ;
Buvez toujours à sa santé.*

Voilà , Mademoiselle , une partie des plus belles choses qui se peuvent dire sur le Vin , & dont je suis redevable à l'exemple que vous m'avez donné , & aux leçons que vous m'avez faites.

V I I I.

A M A D E M O I S E L L E . . .

Sur le Mariage de sa Sœur.

LE Mariage étant un divertissement que les honnêtes Gens prennent communément , j'avoue , Mademoiselle , que Mademoiselle vôtre Sœur a pu le mettre de ses plaisirs , & qu'en cela , elle n'a rien fait de contraire à l'exemple de ses Grand'Mères , depuis un tems immémorial. Mais , entre nous , Mademoiselle Bourgeon , dont la pudeur étoit si fière & si glorieuse par la dépouille de tant de libertés ,

R E M A R Q U E S.

(1) *Minète.*) C'est aparament un nom d'amitié que l'on donnoit à Mademoiselle *Enr.*

a-t-elle pu se résoudre de laisser mener la fienne en triomphe jusques aux pieds de nos Autels ? Si les Destins avoient résolu de la soumettre , ne valoit-il pas mieux qu'elle cachât sa défaite aux yeux de l'Univers , & qu'elle n'eût de témoin de sa chute , que celui qui la cause , & les Dieux qui l'ont permise ? Puisqu'elle ne pouvoit éviter de se rendre , il ne falloit pas choisir l'Himen pour cela ; de tous les Dieux de son métier , c'est le plus incommode , & celui qui publie le plus hautement la honte de ses Esclaves. J'en connois un autre , de qui elle a toujours été aimée , & qui , malgré son ingratitude , auroit été ravi de la vaincre sans éclat.

*Plus sûrement qu'Himen aux Plaisirs il conduit.
Si vous interrogés ses Sujets de Bourgogne,
Ils vous diront qu'il fait beaucoup plus de besogne,
Et qu'il ne fait pas tant de bruit.*

Vous me dirés peut-être , qu'après avoir fait lever trois sièges considérables , & soutenu celui-ci par une belle & longue résistance , Mademoiselle votre Sœur a forcé les Gens à lui accorder une capitulation digne de son courage.

*Mais quiconque se rend , encor qu'avec vigueur
Il ait disputé la victoire ,
Il a bien moins fait pour sa gloire ,
Que pour celle de son Vainqueur.*

Enfin, Mademoiselle, j'ai peur qu'un si malheureux exemple ne vous corrompe. Ce n'est pas que je prétende interdire à une belle Femme toute sorte de tendresse ; mais il ne faut pas pousser cela trop loin ; & je crois qu'elle ne doit aimer ses amis que jusqu'aux Autels exclusivement.

*Mais vous y tomberés sans doute avec le tems ;
Car c'est un vice de Famille ,
Que vous tenés de Mère en Fille ,
Pour faire enrager vos Amans.*

Pour moi, je ne vois rien de si cruel pour la Société, & de si contraire au droit des Gens, que le Mariage d'une belle Personne.

*L'Himen est un Dieu délicat ,
Dont l'injustice est manifeste :
Il prétend le premier mètre la main au plat ;
Et, quand il est son , cet Ingrat
Ne veut pas seulement qu'on tâte de son reste.*



I X.

A DEUX DAMES PARESSEUSES.

JE fais , Mesdames , avec quelle austérité vous pratiqués la règle de vôtre bienheureuse Paresse , & que, pour tous les biens du monde, vous ne voudriés violer le vœu de Fainéantise que vous avés fait entre mes mains. Aussi n'est-ce pas pour vous le faire rompre, que je vous donne la fatigue de lire celle-ci, mais seulement pour vous délivrer de quelques scrupules, dans lesquels une Paresse superstitieuse, comme la vôtre, pourroit vous faire tomber.

*Quoiqu'une bonne Paresseuse
Ne connoisse point d'autre bien
Capable de la rendre heureuse,
Que celui de ne faire rien,
Elle peut toutefois, étant bien à son aise,
Le Cu dans une bonne chaise,
Ou la Tête sur son chevet,
Permettre qu'un Galant la cajole & la baise,
Ou fasse pis, s'il est discret;
Pourvu que celui qui le fait
Soit un visage qui lui plaise.*

Quoique l'Indolence & la Fainéantise soient les

principales vertus de vôtre tranquille profession, néanmoins, en route sûreté de Paresse, vous pouvés recevoir des Billets doux avec plaisir, les lire avec émotion, & les ferrer avec soin; pourvu que vous n'y répondiés que rarement, si ce n'est lorsque le jeu vous plaît, & que la partie est liée.

*Quoique l'emploi soit affés doux,
C'est, sans doute, trop entreprendre,
Que de donner un rendés-vous,
Et se charger encor du souci de s'y rendre;
Mais, si l'occasion vous vient tâter le poux,
C'est une sottise, entre nous,
De ne pas se donner la peine de la prendre.*

Car je crois, Mesdames, que vous savés que de toutes les occasions qui sont au monde, il n'y a que celles d'amour qui ne sont point chauves; & que cela fut ainsi ordonné par l'Amour même, en faveur de la Paresse, son aïeule maternelle, de peur qu'elle & les siens ne fussent privés du plaisir de jouir de ces sortes d'occasions, s'il y avoit tant de peine à les prendre.

*Aller au-devant d'un Amant,
Contrefaire la languoureuse,
Et minauder à tout moment,
Pour paroître plus gracieuse,*
I iij

*C'est un métier certainement
 Indigne d'une Pareffense.
 Mais résister obstinément
 Aux douceurs d'une ame amoureuse ,
 Et ne vouloir pas seulement
 Consentir qu'on nous rende heureuse ;
 Aimer mieux éternellement
 Etre seule , triste & rêverse ,
 Que suivre la pente joyeuse
 De son propre tempérament :
 Cette vie , à mon jugement ,
 Est , tôt ou tard bien ennuyeuse ,
 Et trop pénible , assurément ,
 Pour une jeune Pareffense.*

J'avoue que dans les Statuts de la pure Nonchalance , il est très-expressément défendu à toutes celles qui , comme vous , veulent vivre & mourir sous les douces loix d'une rigoureuse Pareffè , de quelque taille , beauté , & condition qu'elles puissent être , d'avoir jamais , dans tout le cours de leur vie , aucun soin de leur Ménage , atache pour leurs Maris , ou inquiétude pour leurs enfans ; semblablement de faire , en quelque tems que ce soit , des visites de devoir , de cérémonie , ou de parenté ; bref , de se mêler d'autre chose dans le monde , que de ce qui se fera entre les rideaux de leur lit , & les murailles de leur chambre. Cela n'empêche pas

toutesfois qu'une véritable Fainéante , sans enfreindre son observance , ne puisse se servir de l'indulgence accordée de tout tems aux nécessités de son sexe.

*Si quelqu'un , à son gré , vient lui faire la cour ,
Rien ne l'oblige alors d'être fort rigoureuse.
Quand on ne fait rien que l'amour ,
On n'en est pas moins Pareilleuse.*

Voilà , Mesdames , les scrupules qui auroient pu assurément vous faire de la peine , étant aussi paresseuses , aussi jeunes , & aussi saines que vous êtes ; si la charité que l'on doit avoir pour ceux de sa Secte , ne m'avoit fait sortir de la profonde oisiveté où je suis , pour accommoder , suivant la véritable explication de nos maximes , les plaisirs de votre âge , & les devoirs de votre profession. Adieu. Je m'endors ; ainsi soit de vous.

X.

A M A D A M E

QUOI ! Parce que Mademoiselle votre Sœur se fait Religieuse , faut-il que vous soïés au désespoir ? Ne peut-on vivre contente dans le monde sans avoir une Sœur ? Est-ce un si grand malheur de perdre l'espérance d'avoir un Beau-Frère , & le plai-

fir de partager avec lui la succession paternelle ? Il n'est pas permis, Madame, d'affister à l'Autel en habit de deuil, & de pleurer sur la victime.

*Pleine de l'espoir du Chrétien ,
Elle suit un Dieu qui l'appelle ;
Vos pleurs ne serviront de rien.*

*De quoi vous plaignés-vous , O quel tort vous fait-elle ?
Vous aurez beaucoup plus de bien ,
Et vous n'en ferés pas moins belle.*

*Etonnés au plustôt d'inutiles soupirs :
De ses dons entre nous , le Ciel fait un partage.
Elle vaincra le monde , en fûiant ses plaisirs ;
Et de ce même Monde , en réglant vos desirs ,
Vous en ferés un bon usage.*

Mademoiselle vôtre Sœur n'est pas tant à plaindre que vous pensés. Elle est morte , à la vérité , pour la Famille ; mais c'est d'une mort volontaire à son égard, précieuse devant Dieu , & que les hommes appellent civile , parce qu'on ne sauroit rien faire de plus honnête & de plus obligeant pour ceux qui restent.

*Consentés que l'Epoux , dont son ame est charmée ,
Jaloux de cette bien-aimée ,
Pour la posséder seul , la conduise à l'écart ;
Et souffrés que sa foi , plus vive que la nôtre ,
Choisisse la meilleure part ,
Et qu'elle grossisse la vôtre.*

Comme une disgrâce n'arrive jamais seule , le Ciel vient de mètre vôtre patience à une épreuve bien plus rude. Vous venés de perdre ce que vous aimiés le mieux dans le monde. Le dirai - je , Madame ? Vous n'avez plus de Perroquet.

*Ce petit animal plein de sens & d'esprit ,
N'entendit rien qu'il ne comprit ;
Parla si bien François tout le tems de sa vie ,
Que , si tout son mérite avoit été connu ,
Assurément il auroit eu
Une place à l'Académie.
De tous les Perroquets , c'étoit le plus charmant ;
Même à mordve il avoit une grace infinie ,
Rongeoit les meubles proprement ,
Et ne crioit que rarement.*

Parmi ceux qui ont quelque connoissance de cette aventure , la plus commune & la plus saine opinion veut pourtant qu'il ne soit pas mort ; mais qu'aïant trouvé la commodité d'une fenêtre ouverte , il a pris le tems de vôtre absence pour aller voir ses Parens à l'Amérique. Depuis ce malheur , vôtre maison est si triste & si affligée , que je ne vous conseille pas d'y revenir.

*Aussi-bien , que trouveriez-vous ?
Madame Anne pendue ; une Cage déserte ;
Des Valets désolés , qui pleurent vôtre perte ;*

Fuyés loin de ces lieux le céleste courroux.

Quand , pour se consoler d'un mal qui désespère ,

Il ne reste plus qu'un Epoux ,

Un Epoux ne console guère.

Vous aurés le chagrin de remarquer sur le visage de tous vos Amis , une joie maligne de se voir enfin délivrés d'un Rival si chéri. Eh ! Madame , n'ont-ils pas raison ?

Pour lui vous avés fait mille O' mille injustices.

De tant d'honnêtes gens à vous plaire empressés ,

On ne connoît que lui , dont les heureux services

Aient été récompensés.

X I.

A M A D A M E D A M O N ,

Sur la mort de son Chien MOUFLE.

JE ne prétens pas , Madame , esluier vos larmes , vous les croiés trop justes ; & la Philosophie n'a point encore imaginé de consolation pour un malheur comme le vôtre. Il ressemble à ces maladies extraordinaires , dont les causes sont si bifaxes , que toute la Médecine n'a pu les prévoir , & pour lesquelles , par conséquent , elle n'a pu donner des remèdes.

*Pleurés, pleurés, Madame, & fondés-vous en eau;
 La Parque inexorable a mis Morfe au tombeau,
 Et ne vous laisse plus, après ce coup funeste,
 Qu'un dégoût éternel pour tout ce qui vous reste.*

En effet, qu'est-ce qu'un Mari ? Un Grondeur en titre d'office, qui fait très-mal son devoir, & qui empêche, autant qu'il peut, que les autres ne le fassent. Qu'est-ce que des Enfans ? Un fardeau dont la Nature nous accable, & dont l'honneur nous empêche de nous défaire, des Créanciers impitoiables qui nous suivent par tout, envers lesquels on n'est jamais quitte, quoiqu'on les paie tous les jours. Qu'est-ce que la Santé ? Un bien dont la possession ne se fait presque pas sentir, & dont la perte nous désespère. Qu'est-ce que la Beauté ? Un avantage d'un moment, qui met la vertu en grand danger, qui fait la tentation de tous les Hommes, & la jalousie de toutes les Femmes. Qu'est-ce que des Amans ? Des importuns qui demandent ce qu'on ne veut pas leur donner, ou des Ingrats qui se lassent de ce qu'on leur donne. Qu'est-ce que les Richesses ? Une chose très-difficile à acquérir, aussi malaisée à conserver, & dont presque personne ne fait faire un bon usage. Enfin, qu'est-ce que la Vie ? Un chemin plein d'épines, qui nous conduit à la mort. Voilà, Madame, ce qui vous reste, & ce que vous possédez encore, tel à-peu-près que vous le pouvez souhaiter ; mais, en vérité, tout cela est si peu de

chose en comparaison de *Moufle* , qu'on ne doit pas s'étonner si vous êtes inconsolable.

*Si Moufle , avec tout son mérite ,
Est sur les rives du Cocyte ;
Si , malgré tous vos soins , vous l'avez vu périr ,
Pourquoi , nous autres pauvres Hommes ,
Pleins de défauts comme nous sommes ,
Nous plaindrons-nous qu'il faut mourir ?*

Je fais bien que votre passion pour cet incomparable *Moufle* , vous faisoit croire qu'il ne devoit jamais mourir que sur votre tombeau ; mais , si en cela le destin ne lui a pas rendu justice , il a prétendu vous faire grace ; si toutefois c'est une grace de vous obliger de survivre à un Chien que vous avez tant aimé , quoi qu'il en soit , une mort si glorieuse lui auroit moins fait d'honneur , que les larmes que vous répandés pour lui.

*Enfin , Moufle , l'honneur des Doguins d'aujourd'hui ,
Chargé de vos baisers , a passé l'Onde noire.
Ah ! Que de gens métoient leur plaisir & leur gloire
A vivre & mourir comme lui.*

Voici , Madame , une Epitaphe que je vous envoie , & que vous ferés graver sur le tombeau du pauvre défunt , si vous le jugés à propos.

*Je fus , en mon vivant , fort aimé d'Uranie ;
 Mais , comme en ce bas Monde on n'aime pas toujours ,
 Crainte de voir finir de si tendres amours ,
 J'ai voulu sortir de la vie.
 Apprenés , bienheureux Amans ,
 Qu'il n'est point d'amour éternelle.
 Quand on ne veut point voir sa Maîtresse infidèle ,
 Il ne faut pas vivre longtems.*

X I I.

A M A D A M E

VOUS avés raison , je me rends.
*On oublie aisément , O malheur aux absens :
 C'est un destin commun , rarement on l'évite ;
 Mais , qu'il soit fait pour vous , je n'en suis pas d'accord.
 Les absens n'auroient jamais tort ,
 S'ils avoient tous vôtre mérite*

Vous avés une très-juste idée de la foiblesse humaine. Nous ne sommes ordinairement émus que par les objets que nous touchons. Nôtre Cœur ne se prend que par nos yeux ; & , (1) comme la plupart

R E M A R Q U E S.

X I I. Dans l'Édition de 1720 , ces Vers suivent le premier couplet de Prose. Nous donnons la Lettre telle qu'elle est dans nôtre Mss.

(1) Comme la plupart , &c. Il y a dans l'Édition de 1720 , Comme presque rien ne se conserve.

des choses ne se conservent que par les mêmes causes qui les ont fait naître , nous courons risque de perdre nos Amis , quand ils nous perdent de vue.

Il est vrai que nous sommes nés dans un siècle fort ingrat & fort inconstant. Tous les Amis s'en plaignent , tous les Amans s'en désespèrent ; mais à l'égard des premiers , ils sont si rares à présent , que le malheur ne tombe presque plus sur personne ; & pour les derniers , rien n'est si aisé que d'y remédier.

*Qu'ils se gouvernent comme au Jeu ;
Quand on leur coupe cu , qu'ils modèrent leur feu :
Et , sans examiner si la chose est permise ,
Que celui que l'on quite , au lieu de s'offenser ,
Ne s'enge qu'à recommencer
Avec une autre une reprise.*

Vous ne sauriés comprendre la vertu de ce remède , si vous ne l'avez éprouvé.

*Ceux qui le connoissent le mieux ,
Ne trouvent rien de comparable :
L'usage en est délicieux ,
Et le succès indubitable.*

Pour des Nouvelles, je n'en ai point à vous mander ; vous sâvés les changemens qui sont arrivés ; (1) que

R E M A R Q U E S.

(1) *Que de grands Hommes , &c.* M. le Pelletier quita les Finances , qui furent données à M. de Pontchartrain, dont l'Auteur avoit l'honneur d'être Parent.

de

de Grands Hommes ont abdiqué volontairement, ce qui est très-rare, & que Sa Majesté a choisi des Sujets dignes de leur succéder, ce qui étoit très-difficile.

*Il semble que le Roi, dans ce choix d'importance ;
Ait daigné tous nous consulter ;
Et, sans user de sa puissance ,
N'ait songé qu'à nous contenter.*

Peut-être que cette Lettre vous paroîtra trop courte ; je souhaite que ce soit la seule chose que vous y trouviés à dire : mais j'ai de bonnes raisons pour ne la pas faire plus longue.

*Il falloit vous répondre , O d'une telle affaire
C'est ainsi que j'ai du sortir.
Quand on ne sauroit divertir ,
Il faut au moins n'ennuier guère.*

X I I I.

A U N E F I L L E ,

Qui épousoit un Officier Suisse.

IL faut que la République des Suisses n'ait pas été bien servie dans vôtre Mariage, & qu'elle ait eu de méchans avis dans une chose qui lui devoit être de la dernière conséquence. Ces bonnes gens, tout grossiers qu'ils sont, ne le sont pourtant pas encore assés,

pour avoir souffert qu'un Homme de leur Nation vous eût épousée, s'ils en avoient été avertis. Il n'est point de Peuple dans le Monde, qui fasse tant de cas de sa liberté; mais, si leur mauvais Génie vous conduisoit quelque jour en leur Païs, que deviendrait cette liberté si chérie, pour laquelle il s'est répandu tant de sang, & donné tant de batailles? Il me semble déjà voir dans toutes les Villes des Arcs de triomphe & de superbes Piramides,

*Où le nom, dont l'empreinte à mon ame est si chère,
Etant écrit en brillant caractère,
Par ces Peuples rendus plus doux que des moutons;
On y pourra lire sans peine :
A LA CHARMANTE CE'LIMENE,
QUI DOMTA LES TREIZE CANTONS.*

Cependant, si ce Mariage fait quelque chose pour votre gloire, je doute fort qu'il puisse rien faire pour votre plaisir. C'est, à mon sens, un méchant ragoût qu'un Amant Suisse; & je crois que l'Amour, qui s'est si fort étendu par tout le Monde, ne fut jamais en ce Païs; ou, s'il y a été, il n'en est pas revenu satisfait.

*Quand on dit que l'Amour dans tous les cœurs se glisse,
Qu'il fait par tout sentir O ses biens O ses maux,
Et qu'il apprivoisa les plus fiers Animaux,
Il en faut excepter le Suisse.*

Je tremble pour vous, au moment que je m'imagine qu'il doit vous faire peur, dans le tems auquel les autres donnent plus de plaisir; car, si, dans les premiers mouvemens de ses transports amoureux, il se laisse emporter jusqu'à vous les exprimer en sa Langue naturelle, que l'on a toujours plus en main qu'une autre en pareille occasion, que deviendrez-vous à ces termes barbares, vous qui êtes accoutumée à toute la délicatesse de la Langue Françoisé?

Car je ne crois pas que l'on puisse

Me persuader aisément,

Qu'un, je vous hais, ne soit en François plus charmant,

Que n'est un, je vous aime, en Suisse.

Pourrés-vous bien vous résoudre à prononcer le nom de votre Mari; & ne le trouvés-vous point assés rude pour vous faire mal à la gorge? Pourrés-vous bien vous accoutumer à porter le même nom? Et N'appréhendés-vous point que l'Amour vous méconnoisse, quand on vous appellera Madame? Mais, puisque c'est une affaire conclue, il ne faut plus y penser; & nous ne devons avoir d'autres soins que de chercher les moïens d'adoucir les chagrins qui vous sont préparés. Si vous me jugiés propre pour cela, je m'offrirois, avec la plus grande joie du monde, à vous rendre ce bon office.

*Souffrés que j'espère qu'un jour
Vous récompenserez l'ardeur qui me transporte ;
Et vous me trouverez plus constant en amour ,
Qu'un Suisse à garder une porte.*

Mais , à propos de garde , il me souvient que c'est
le métier du bienheureux Epoux qui vous est destiné ;

*Et que , suivant d'une jalouse Loi
Les maximes cruelles ,
Il pourroit bien chés vous mètre des Sentinèles ,
Comme il en mètoit chés le Roi.*

Il n'y a pourtant rien dans cette réflexion , qui
puisse m'épouvanter ; & je serois plus tranquille que
je ne suis , si je n'avois à redouter que sa vigilance ,
dans le dessein de vous plaire.

*L'Amour fait chaque jour de plus hardis miracles ,
Et force de plus grands obstacles :
L'œil le plus clairvoiant par son art est trompé ;
Il n'est rien que ce Dieu ne puisse.
Argus étoit plus fin qu'un Suisse ,
Cependant il fut atrapé.*

Vous en délibérerez à loisir ; mais je vous conjure
que ce soit favorablement pour moi. Je vous ai tou-
jours reconnu trop d'esprit , pour craindre que vous

puissies rien donner aux scrupules , outre que les règles les plus sévères de l'honneur & de la bienséance ne font rien contre moi dans cette rencontre.

*Ce grand nom , qui n'est que du vent ,
 Auquel tant de plaisir chaque jour on immole ;
 Enfin cet honneur décevant ,
 Dont les Femmes font leur idole ,
 Ne s'étend pas si loin chés le Sexe savant.
 Je sais qu'il nomme Amour un Vice ,
 Et qu'il défend le Favori
 Alors qu'on épouse un Mari ;
 Mais il ne défend rien quand on épouse un Suisse.*

X I V.

A MADEMOISELLE DE LA FORESTE ;

Sur son Portrait.

O ! QUE j'ai été surpris ce matin , en voiant le Portrait de Mademoiselle de La Foreste entre les mains d'Apollon !

*Que de graces , que de merveilles
 Ont d'abord frappé mes yeux !
 J'ai reconnu la main des Dieux.*

Non , les Mignards n'ont point de ces manières.
 C'étoit un teint, des yeux, une taille, un air . . .

Enfin , Mademoiselle , c'étoit vous-même : mais , ce qui est bien plus surprenant , la peinture étoit si finie , qu'on vous y voïoit jusqu'au fond de l'âme. On vous y voïoit insensible , cruële. Je m'arête tout court , & ne veux pas vous offenser. Une Muse avoit écrit au bas du Portrait ces quatre Vers.

*Sa vue aux Amans est funeste ;
On n'y voit que mépris , que dédain , que rigueur.
Ce n'est point l'aimable Foreste ;
C'est Diane , à sa mine , aussi-bien qu'à son cœur.*

J'étois ravi en admiration ; je vous voïois , je croïois vous parler : Apollon même étoit atendri de mon plaisir , quand les heures impatientes sont venues l'avertir que l'Aurore étoit prête , & qu'on l'attendoit pour donner le jour à l'Univers. Alors les Muses s'étant retirées , il a jetté sa couronne de Laurier , en a pris une de Lumière ; & , dans le moment , je l'ai vu Soleil.

*» Je vais faire le tour du Monde ,
» M'a-t-il dit d'un air tout divin.
» J'irai sur la Terre & sur l'Onde ,
» Ce fatal Portrait à la main.
» Sa manière est toute céleste ;
» Et les plus sages des Mortels ,
» En voïant la belle Foreste ,
» Nous vont élever des Autels.*

En disant ces paroles, il est parti comme un trait de lumière. J'ai été ébloui de l'éclat qu'il s'est donné ; mais je n'en ai pas moins senti la perte de ce beau Portrait que je n'avois fait qu'entrevoir. Triste & confus, je m'en prenois au Destin, quand j'ai vu briller dans les airs un jeune enfant encore plus beau que le jour. Son Arc, ses Flèches & son Bandeau me l'ont bientôt fait connoître. Pour vous, Mademoiselle, vous ne l'auriés jamais connu ; il se seroit peut-être fait connoître à vous. Non, il n'est pas possible de s'en défendre, si vous aviez vu, comme moi, sa grace, ses petites manières. Il m'a demandé ce que j'avois : il ne le savoit que trop, puisque c'éroit lui-même qui m'avoit blessé ; mais, voyant que je n'avois pas la force de lui répondre, le pauvre Enfant s'est arraché deux ou trois plumes de ses aîles, en a fait un pinceau, & a commencé à vous peindre. O, qu'il est meilleur Peintre qu'Apollon ! Mais aussi qu'il est dangereux, & qu'il me fera verser de larmes !

*Ce petit Dieu m'a su prendre
En faisant votre portrait ;
Il en marquoit chaque trait.
Hélas ! peut-on se défendre
Des peints qu'un Dieu nous fait ?*

X V.

A MADEMOISELLE P. B***. 1678.

IL y a long-tems que je m'ennuie de vous apeller Mademoiselle , & d'être traité par vous de Monsieur. Je suis ravi que vous vous soïés aussi ennuiée de ces noms ; & vous avés été heureusement inspirée de m'en chercher un moins sérieux. A dire vrai , ce terme de Monsieur tient un peu trop du respect , & vous pouvés le perdre hardiment pour moi , pourvu que vous consentiés à le remplacer par quelque sentiment plus agréable. Vôte embaras sur ce changement de noms , venoit de la difficulté de m'en choisir un qui fût joli , & point trop tendre. C'étoit assurément une affaire.

*Mais enfin tout est terminé ;
 Je m'en vais vous causer une surprise extrême.
 Ce nom que vous cherchiés , l'Amour me l'a donné.
 Quoi , l'Amour ! Oui , l'Amour lui-même.
 Qui se le fût imaginé ?
 Sans doute on ne s'atendoit guère ,
 Que dans vôte conseil vous dussiés l'appeller ;
 Mais le fripon fait bien plus d'une affaire ,
 Dont il n'est pas prié de se mêler.*

Je gage que vous vous préparés déjà à le désavouer
 de

de ce qu'il a fait ; mais je vous assure qu'il en a fort bien usé ; & vous savés aussi bien que moi , qu'il a plus d'égard pour vous que pour aucune personne du monde. Voici comme cette négociation a été traitée.

Quand il fut que vous vouliez bien recevoir un nom , & m'en donner un , il assembla tous ses petits Frères les Amours , pour délibérer là-dessus. Il leur proposa d'abord qu'il étoit tems que nous quitassions les noms de Monsieur & de Mademoiselle. On apporta les Regîtres de ses conquêtes , & on se mit à les feuilleter. Les Regîtres des Conquêtes de l'Amour , vous vous imaginés bien que ce doivent être force Billets galans de toutes les manières. On trouva dans les plus anciens les noms de *mon Soleil* & *ma chère ame*. Les Amours s'éclatèrent de rire.

*Cependant ne vous en déplaîse ,
Ces noms furent trouvés fort tendres & fort doux
Par quelques Amours portant fraise,
Dont nos Aïeux sentoient jadis les coups.
Ils regretèrent fort l'antique Prud'hommie ,
Qui ne parolt plus dans nos ans ;
Et les mots emmielés de m'Amour , de m'Amie ;
Dont on se servoit au vieux tems.*

On trouva ensuite dans des Regîtres plus modernes , *mon Cher* & *ma Chère* ; & là-dessus :

Un gros Amour, au teint fleuri,
Qui ne connoissoit point de Beauté rigoureuse;
Qui de solides mets s'étoit toujours nouri,
Et qui savoit duper le plus jaloux Mari,
Et la Mère la plus facheuse;
Cria tout haut : » Mon Cher & ma Chère sont bons.
» Ils expriment fort bien, ils sont du bel usage;
» Pourquoi feuilleter davantage?
» Ordonnés qu'on prendra ces noms. «
» Tout beau, lui répondit certain Amour sévère!
» Nos Amans n'en sont pas encore où vous pensés.
» Quoi! viendroient-ils sitôt à mon Cher & ma Chère?
» S'ils y viennent un jour, ce sera bien assés. «
» Vraiment, si j'en étois le maître,
» Repliqua le premier, ils doubleroit le pas.
» Vous diriez qu'ils ne sont que de s'entreconnoître.
» Ces Amans-là n'avancent pas. «

Malgré l'avis de cet Amour, on continua à feuilleter. On lut les noms de *mon Berger & ma Bergère*.
 » C'est dommage, dit-on, qu'ils soient trop communs, car ils sont fort jolis. « En même tems on entendit la voix d'un petit Amour, qui dit presque tout bas : *il y a remède à cela*. On se tourna vers lui, & on le vit qui tâchoit à se perdre dans la foule des Amours, où il s'étoit toujours tenu caché. Mais on l'en tira pour lui demander qui il étoit : il n'étoit connu de personne.

*Sa phisionomie étoit spirituelle ,
Le teint fort beau , l'œil languissant & doux ;
La taille petite , mais belle ;
En un mot , tout fait comme vous :
Fort timide , car , de sa vie ,
Le pauvre Enfant n'avoit paru publiquement.
Il rougit en voyant si belle Compagnie ;
Et sa rougeur avoit de l'agrément.*

Il dit que vous étiez sa Mère , mais que , comme cela étoit secret , il prioit ses Frères les Amours , de n'en rien dire ; & que , si on lui laissoit le tems de reprendre un peu ses esprits , il nous donneroit à vous & à moi , s'entend , un nom dont nous aurions sujet d'être satisfaits. Sitôt qu'il se fut remis , il ajouta qu'il falloit que vous m'appellassiez *mon Berger*.

» A la vérité , poursuivit-il , le nom est commun ,
» comme vous l'avez déjà remarqué ; mais voici le
» moïen d'empêcher qu'il ne le soit. Il ne l'appellera
» pas sa *Bergère* , mais sa *Musète* ; & alors *mon Berger*
» & *ma Musète* seront des noms nouveaux. « *Ma Musète* , s'écrièrent les Amours ! » Oui , *ma Musète* , re-
» prit-il d'un petit air un peu plus assuré. Ma Mère
» est une vraie MUSETTE.

» Elle est toute prête à charmer ,
» Et d'elle-même , elle a tout ce qu'il faut pour plaire
» Mais un Berger est nécessaire ,

- » *Quand il s'agit de l'animer.*
 » *Si mon avis , Amours , étoit suivi du vôtre ,*
 » *Je crois qu'il faudroit obliger*
 » *Et la Musète & le Berger*
 » *A certains devoirs l'un vers l'autre.*
 » *Le Berger ne dira rien d'amoureux , de doux ,*
 » *Si ce n'est avec sa Musète :*
 » *Elle distinguera son Berger entre tous ,*
 » *Et pour tout autre elle sera muète.*
 » *De plus , quelque tendre Chanson*
 » *Que le Berger à sa Musète inspire ,*
 » *Elle ne se pourra dispenser de la dire ,*
 » *Ni de la prendre sur son ton. «*

On fut assés satisfait de la harangue du petit Amour ; & tous les Amours se séparèrent après avoir résolu qu'on vous proposeroit le nom de *Musète* , & à moi celui de *Berger*.

Si vous acceptés le vôtre , songés , je vous prie , que le *Berger* voudroit bien que sa *Musète* ne se fit point emploïer à des Chansons tristes ni plaintives , mais seulement à celles où l'on marque sa reconnoissance à l'Amour.



X V I.

A Mr. D. P.

Sur la Lettre qui a paru de lui à Mademoiselle P. B.

C'EST un joli petit Bijou qu'une Musète, & vous ne pouviés donner à vôtre Maîtresse un nom qui lui convînt mieux, & qui eût plus de rapport à celui de son Berger, que vous voulîés porter ;

Si ce n'est qu'appeller Musète
Celle qui vous fit faire un discours si charmant ;
Soit parler d'elle foiblement,
Quand elle peut passer pour une Muse faite.

Ma qualité de Rival ne me permet pas de vous louer de tout ce que vous avés dit sur elle ; & je ne trouve pas qu'il soit difficile de bien chanter sur un si bel instrument. Pour moi, qui n'eus jamais vôtre adresse, l'inclination que je me sens pour lui, ne me feroit pas dé-

R E M A R Q U E S.

XVI. Cette Pièce & la suivante, furent faites pour répondre à celle qu'on vient de lire. On a cru faire plaisir au Lecteur de les placer ici. Ces deux Pièces ont été publiées dans le *Mercur Galant*, Avril & Mai 1672. Note de l'Edit. de 1720.

Les Lettres initiales du titre doivent s'interpréter : *Monsieur de Pavillon.*

se flatter de remporter le prix sur vous , si la voix publique ne vous l'avoit donné avant même qu'on sût s'il ne se présenteroit personne pour vous le disputer. Il est vrai que c'est aux Bergers qui vous ressemblent à bien toucher les Musètes , & que ceux à qui elles font chanter d'aussi belles choses qu'à vous , se peuvent vanter d'exceller en cet art : mais s'il se trouvoit des Gens qui , sans se piquer de le savoir si parfaitement , ne laissassent pas de pouvoir dire d'agréables choses sur elle , & chés qui l'inclination eût fait ce que l'habitude seule a peut-être fait chés vous , n'avoûriez-vous pas qu'ils seroient en droit de ne vous la pas céder ?

Il en est ainsi de nous deux.

Vous êtes plus adroit, & moi plus amoureux.

Et le cœur de nôtre Maîtresse ,
Que vous touchâtes par adresse ,
Saïsi peut-être quelque jour
D'une moins aveugle tendresse ,
Rendra justice à mon amour.

Ne croïés donc pas que vous fassiez toujours d'elle ce qu'un Berger peut faire de sa Musète. Elle ne sera pas d'humeur à vous suivre par tout , & à se laisser inspirer tout ce que vous voudrés. J'espère même qu'elle reconnoîtra bien-tôt qu'il y eut de la présomption & de la témérité de vôtre part , à lui donner le nom de vôtre Musète , & à prendre celui de son Berger. En ce cas ,

J'ai lieu de croire qu'elle ouvrira les yeux sur la respectueuse passion qui me fait soupirer pour elle, & qui borne mes avantages à la qualité que je prens de son Serviteur. Peut-être douterés-vous au peu d'emportement que je vous fais paroître, que je sois un véritable Rival, & que je combatte vos sentimens par intérêt plutôt que par divertissement : mais sachez que je suis de ceux qui se laissent plus gouverner à leur Raison qu'à leur Passion, & qui ne souffrent patiemment qu'un autre se dise heureux auprès de leur Maîtresse, que parce qu'ils n'en croient rien, ou qu'effectivement ils ne désespèrent pas d'avoir leur tour. Pendant que vous avés fait paroître la vôtre (1) sous le nom d'une Prairie, & que vous lui avés déclaré votre amour en qualité de Ruisseau, j'ai gardé le silence : mais, quand j'ai vu que le sien vous rendoit audacieux & téméraire, j'ai cru que le titre de son Amant, qui m'étoit commun avec vous, m'obligeoit à vous parler pour elle & pour moi, & à vous faire remarquer que, tout accompli que vous êtes, votre mérite a moins contribué à lui faire accepter le nom de votre Musète, que sa douceur & le penchant qu'elle a à vous obliger.

R E M A R Q U E S.

(1) Sous le nom d'une Prairie, &c.) Il semble que l'Auteur de cette Lettre attribue celle à laquelle il répond à Monsieur de Fontenelle, qui est celui qui a fait parler le Ruisseau Amant à la Prairie; malgré le titre qui contredit la conjecture, D. P. ne sauroit signifier de Fontenelle. Edit de 1720.

Vous êtes sur un pied près d'elle,
Qu'elle trouve tout bon ce qui lui vient de vous.
Ménagés bien pourtant une âme si belle,
Et craignés toujours son courroux.
Une liberté criminelle
Irrite quelquefois le Juge le plus doux.

Non, mon Rival, ne vous prévalés pas tant de sa douceur. Elle remarquera quelque jour elle-même qu'elle a eu trop d'indulgence pour vous; Et confuse de l'autorité qu'elle vous aura laissé prendre sur son esprit, loin de vous permettre encore de l'appeller vôtre Musète, Et de vous reconnoître pour son Berger, elle s'offensera de la continuation de vos hommages. Cet avis est plus d'un Ami que d'un Rival; Et quand il vous apprend à vous maintenir dans les bonnes grâces de la Personne que nous aimons tous deux, vous aurés de la peine à croire qu'il vienne de moi, ou du moins vous chercherés long-tems le motif qui me fais vous parler de la sorte.

Mais vous ne trouverés jamais
Que j'épouse les intérêts
D'autre, en cela, que de Silvie.
Je suis jaloux de son honneur;
Et, m'en dût-il coûter la vie,
Je ne souffrirai pas qu'elle soit mal servie
De qui se dit son Serviteur.

Il semble même que vous aïés eu le dessein de faire

voir le pouvoir que vous croîés vous être acquis sur elle, Et que vous ne lui aïés donné le nom de vôtre Musète, que pour nous apprendre qu'elle vous appartient, Et que vous êtes le Berger qui vous en servés. Pour moi, j'aurois mienx aimé l'appeller ma Bergere, Et prendre le nom de son Chien, puisqu'au moins elle auroit conservé par-là le droit de supériorité que vous lui ôtés.

Elle seroit toujours Maîtresse ;

Et, quand je la servirois bien,

Le moïen qu'elle pût refuser sa tendresse

Aux soins assidus de son CHIEN ?

Ce ne seroit pourtant pas l'intérêt qui me la feroit servir en cette qualité. Aussi ne crois-je pas que cet Animal envisage dans ce qu'il fait pour son Maître, le bon traitement qu'il en doit attendre pour l'avenir. C'est plutôt un attachement généreux qu'il a pour lui, qui l'engage à faire tout son bonheur du plaisir de lui prouver sa fidélité.

C'est ainsi que j'agis pour la Belle que j'aime ;

Je lui suis obligé du beau feu que je sens ;

L'honneur de la servir m'est une gloire extrême ;

Et, comme je n'ai point de desirs plus pressans,

Que de lui faire assés connoître

Que je la reçois pour mon Maître,

Mon cœur par tant d'amour attaquera le sien,

Qu'un jour ma BERGERE, peut-être,

Voudra considérer son CHIEN.

Mais, quoique cette qualité de son Chien ait quel-

que chose de fort scumis , je doute qu'elle me permette de la prendre. Tout le Monde n'a pas les mêmes privilèges que vous ; & l'air dont il me semble qu'elle me regarde, me fait croire que ce qui nous conviendrait le mieux , seroit que je l'appellasse ma Joie, & qu'elle m'appellât son Chagrin. En effet , je m'aperçois que ma vue ne lui est pas moins insupportable, que sa présence m'est chère. J'ai donc tort, puisque je ne suis pas mieux auprès d'elle, de vous y vouloir faire passer pour téméraire ; & je vois bien que , quoi que je fasse , elle sera toujours vôtre Musète , & vous toujours son Berger.

X V I I.

L A M U S E T T E ,

A celui qui prend le nom de son Chien.

VOUS, *Amant inconnu , Daphnis , Alcidon , ou Damon* (car dans la foule je ne vous reconnois point) pourquoi vous mêlés-vous de répondre pour moi à la Lettre de mon Berger ; & pourquoi me faire dire des choses dont vous n'êtes pas trop bien instruit. Il semble que vous tâchiés de me faire trouver mauvais qu'il m'ait donné le nom de MUSETTE.

Mais sâchés que j'ai mes raisons
Pour en demeurer satisfaite.

Païant , comme je fais , mon *Berger* de Chançons ,
Ne suis-je pas une *Musète* ?

Je n'ai pas fait les choses à la légère pour m'en repentir si promptement. J'ai trop bien examiné ce nom avant de l'accepter. Les Amours me l'avoient donné, & cela suffisoit pour m'obliger à y regarder de près. Je sais bien que tout ce qui vient de ces petits Libertins, doit être suspect, & qu'il est bon de voir si l'on ne s'engage point trop en recevant des noms, où tout autre qu'eux n'entendrait point de finesse. Je n'eusse pas reçu celui qu'ils m'avoient choisi, si je n'eusse bien fait réflexion qu'un Berger peut chanter avec sa Musète tant de Chansons tendres qu'il lui plaira, sans qu'elle soit pour cela obligée d'en ressentir la tendresse. Elle est naturellement insensible, comme vous savez, quoiqu'elle inspire de l'amour à ceux qui l'écoutent.

Par mes sons amoureux on me trouve charmante ;
Mais me touche-t-on ? Nullement.

Pour mon Berger je chante tendrement ,
Et ne sens rien de tout ce que je chante :

D'autre côté, il a beau chanter des Chansons tristes & plaintives, je ne partage point sa tristesse. C'est, ce me semble, être assez heureuse ; & je ne changerois pour rien ma condition de Musète en celle de Bergère que vous m'offrés. J'avoue cependant que vouloir être mon Chien, c'est marquer assez de soumission ; mais un Chien ne me touche pas : & , si vous en voulés savoir la raison ;

Il est cent libertés qu'il lui faut acorder ;
 Il ne sauroit exprimer ses tendresses
 Que par d'importunes caresses,
 Dont je ne puis m'acomoder.

Ainsi, en qualité de Chien, vous seriez malheureux avec moi. Je ne remarque qu'une bonne qualité dans ces animaux-là ; c'est la fidélité qu'ils ont pour leurs Maitresses. Mais mon Berger m'ayant juré de n'avoir jamais d'autre Musète que moi, il faut que je me donne le loisir d'éprouver s'il sera fidèle, avant que je puisse examiner s'il me seroit avantageux de vous écouter.

X V I I I.

LE CHIEN A LA MUSETTE.

VOUS, Musète, qui ne m'êtes pas tant inconnue que je vous le suis, vous ne devés pas être surprise si, en répondant d'abord pour vous à votre Berger, je n'ai pu voir sans murmure, qu'il vous obligeât à porter un nom qui me paroissoit peu digne de vous. Je ne doute point que vous n'ayés bien examiné les suites avant que de vous résoudre à l'accepter : mais, puisque l'Amour vous l'a donné, comme vous en demeurés d'accord, il est à craindre qu'on ne se persuade que ce soit ce même Amour qui vous ait engagée à le recevoir. Pour moi,

qui ne connoissoit pas mon Rival, il y a quelque tems, je me préparois à vous dire qu'il est beaucoup de Bergères qui préféreroient un bon Chien à un méchant Berger : mais , depuis qu'on m'a su informer de ce qu'il vaut, je vois bien qu'entre le choix d'un bon Berger ou d'un bon Chien , vous ne trouverés guères à balancer.

Cependant on n'a jamais vu
De Chien devenir infidèle ;

Au lieu que ce n'est pas une chose nouvelle ,
Qu'un Berger change à l'impourvu,
Et se fasse une bagatelle

D'en conter à quelque autre aussi bien qu'à sa Belle ;
Quand il le peut, à son insu.

Vous ne l'ignorés pas, belle Musète ; car il faut chercher à vous plaire , en vous donnant un nom qui vous plaît. Mais vous n'aimés pas, dites-vous, à être caressée d'un Chien. Si l'inclination de caresser étoit le seul défaut que vous me trouvassiez, il ne seroit pas difficile de nous accorder. Je ne suis pas de ces Chiens dont la grosseur embarasse , & dont le peu de propreté rend les flateries dangereuses pour les Jupes. Mais , quand je serois de ces Barbets mal peignés, qui sont toujours dans les crottes , vous ne serieés pas recevable à vous défendre de me prendre à vôtre service, sur l'importunité de mes caresses ; puisque je consens à me contenter du plaisir de vous regarder de loin, si vous craignés qu'en vous regar-

dant de trop près , je ne vous sois plus incommode que l'heureux Berger dont vous voulés bien être la Musète. Il est vrai qu'il sait exprimer sa tendresse d'une manière bien plus spirituelle que par des caresses , & qu'un Chien , tel qu'il soit , ne peut être compté que pour une Bête. Mais aussi ne prétens-je vous servir qu'en qualité d'un Domestique affectionné, qui saura vous défendre de l'approche de tous ceux que vous n'aimés pas plus que moi.

On fait des Soupirans , dont le sot entretien

Est quelque fois plus incommode

Que le badinage d'un Chien ,

Qu'on peut toujours faire à sa mode.

Vous me pouvés laisser le soin

De leur défendre vôtre porte :

Par ma voix glapissante & forte ,

Je vous promets de faire enforte

Qu'ils n'en approchent que de loin.

Vous dites aussi qu'un Berger peut chanter avec sa Musète tant de Chansons qu'il lui plaira , tendres ou tristes , sans qu'elle en soit touchée. Mais il me paroît difficile qu'un Berger qui vous feroit dire ce qu'il pense, ne vous fît jamais penser ce qu'il vous feroit dire. Car enfin une Musète qui peut, comme vous, faire choix d'un Berger pour la toucher , peut bien aussi lui répondre sans son aide. Il est des Instrumens qui jouent d'eux-mêmes, sans qu'on en connoisse les ressorts. Et, si l'on en croit quelques

Philosophes modernes , les Animaux en font des exemples. Je n'ose pas cependant me déclarer pour eux , car un Chien auroit trop de rapport avec une Musète ; & je n'ai garde de me mettre au même rang avec vous. Mais, pour achever de vous répondre, quand vous ajoutés, qu'en qualité de Chien, vous ne me rendriés jamais heureux, parce que c'est un Animal qui ne vous toucheroit pas ; je tombe d'accord qu'on ne voit guères qu'un Berger qui sache toucher une Musète : mais je ne vois pas aussi que je fusse un malheureux Chien d'être le vôtre.

Si je puis vous servir , sans doute

Mon sort sera toujours fort doux !

Et, si c'est un bien qui me coûte,

On ne peut trop païer le plaisir d'être à vous.

Vous ne sauriés faire de misérable , quoi que vous dissés ; & c'est assés qu'on vous appartienne , pour ne vouloir changer sa condition à aucune autre. Vous ne disconvenés pas aussi que je ne sois fidèle ; mais votre Berger ne vous le semble pas moins ; & vous voulés attendre qu'il soit inconstant pour songer même à m'écouter. Cette résolution est bien avantageuse pour lui ; & , s'il étoit vrai que vous ne dissés que ce qu'il vous fait dire , sans en rien sentir, vous ne me renvotriés pas à son inconstance. Je ne laisserai pas d'attendre qu'elle vous ôte votre scrupule. Et, si vous croiés ne pouvoir être ma Bergère, pendant que vous serés sa Musète, quoique le plus jaloux

de mon espèce , je vois bien qu'il me faudra laisser jusques-là la plus charmante de toutes les Musètes au plus spirituel de tous les Bergers.

X I X.

A MADemoiselle de la V**.

EST-IL juste que la générosité vous empêche d'être heureuse ; qu'après vous avoir offert un Amant sans mérite , je vous donne un Epoux sans bien ; & , qu'au lieu de vous mettre en un état qui ne soit pas tout-à-fait indigne de votre naissance & de votre vertu , j'abandonne la seule espérance que la Fortune me donne de vous rendre heureuse ? C'est cette réflexion qui m'arrête , & qui me fait résoudre à poursuivre mon Procès. Cependant , quelque sujet que j'aie d'en espérer un bon succès , je soupire continuellement , & je suis malheureux , parce que je suis éloigné de vous. Je ne puis m'empêcher de vous faire part du dessein qu'a eu un Amant malheureux & maltraité par une Belle des plus cruelles. L'expédient est un

R E M A R Q U E S.

X I X. Quoique nôtre Mst. donne cette Pièce pour être de Pavillon , on aura peine à croire qu'elle en soit. On pourra bien aussi la regarder comme n'étant pas entière. On ne voit pas trop comment les premières lignes se lient à ce qui les suit.

peu

peu singulier , & il achevera de vous convaincre qu'on n'agit pas toujours selon le bon sens lorsqu'on est amoureux. C'est une belle qui fait l'Esprit fort , & qui se pique d'une grande indifférence. Il vouloit donc la faire peindre au naturel , & l'exposer , pour se venger , dans le lieu le plus public & le plus fréquenté qu'il pourroit trouver , avec ces quatre vers au bas de son Portrait , & au-dessous d'un Moulin à vent arrêté , qui en faisoit la décoration.

*Un Cœur sans amour , est sans charmes ;
C'est , à parler plus net , un Cadavre vivant ;
C'est un Moulin sans mouvement ,
Un Arcenal sans armes.*

Ne trouvez-vous pas qu'il avoit inventé là un admirable moïen pour se venger , ou pour la faire venir à la raison ? Cela me fait souvenir d'un Conte que Milord me fit après son retour d'Italie , d'un Napolitain qui avoit songé que sa Maîtresse le faisoit. Il ne manqua pas de lui écrire le songe qu'il avoit fait ; & , après plusieurs galanteries à l'Espagnole , & autant de petits traits sur le peu de solidité du plaisir qu'il avoit eu , il finit par ces quatre vers :

*Un Amant qui se flatte étendu dans ses draps ,
Se croit cent fois heureux au milieu de ses songes ;
Il s' imagine avoir sa Belle entre ses bras.
Qu'est-ce que tout cela ? D' agréables mensonges.*

X X.

A U N E D A M E

Qui s'étoit excusée de venir à la Maison de
Campagne de l'Auteur, parce qu'elle
avoit un Procès.

J'AI reçu votre Lettre ; elle a mille beautés.
Que voulés-vous que j'y réponde ?
Vous écrivés le mieux du monde ,
Et vous tenés fort mal ce que vous promettés.



Vous n'avés pu venir ; c'est une chose claire.
Quand on plaide , on n'est pas maîtresse de son tems ;
Et l'on ne fait rien moins que ce qu'on voudroit faire :
Mais le succès fait voir , pour corrompre les gens ,
Combien vous êtes nécessaire.
Quoi qu'il en soit , je vous entens :
Vous avés gagné votre affaire ,
Et j'en ai païé les dépens.



Votre Eloquence est naturelle ;
Le Stile en est charmant , le tour en est adroit.
Vous avés tant d'esprit , qu'on vous excuseroit :
Si vous étiez un peu moins belle.



Votre intérêt étoit très-sensible O très-grand ;
 Votre présence seule a fait votre victoire.
 Oui, vous avés raison ; mon Esprit le comprend,
 Mais mon Cœur ne le sauroit croire.



Je fais bien que vous voir dans un Procès douteux ,
 Est une Pièce incontestable :
 Mais, quand vous trahissés les plus doux de mes vœux,
 Je suis trop affligé pour être raisonnable.



Vous prétendés en vain que tout vous est permis.
 Si vous vous souvenés de ce qu'en cet Automne
 Vous m'avés tant de fois promis ,
 Vous ne croirés jamais , Iris , qu'on vous pardonne.



Nous vivions en ces lieux , charmés du seul espoir
 D'un bien où vos bontés nous avoient fait prétendre.
 Si nous étions déjà ravis de vous attendre ,
 Hélas ! quel eût été le plaisir de vous voir !



Quoi ! tant de beaux projets s'en iront en fumée !
 Que le Ciel que je vais contre vous animer ,
 Ne pouvant vous ravir la gloire d'être aimée ,
 Vous ôte le plaisir d'aimer !



*Que le maudit Procès tous les jours renouvelle ;
 Ou , pour vous souhaiter tous les maux à la fois ,
 Puissiez-vous dans l'ardeur que donne un nouveau choix ,
 Trouver un jour un infidèle ,
 Aussi beau que vous êtes belle !*

Voilà , Madame , des Vers qui , assurément , ne valent pas votre Prose. J'aurois souhaité qu'ils eussent été dignes de vous être envoyés , mais un plus habile Homme que moi y eût été bien empêché. Je vous supplie de ne les pas juger selon leur mérite , & de leur faire quelque grace en considération de la bonne intention avec laquelle ils sont venus au monde.

*Et , sans perdre de tems en de plus longs discours ,
 Excusés qui n'a pu mieux faire.
 On ne réussit pas toujours ,
 Quand on a dessein de vous plaire.*

X X I.

A MONSIEUR L'ABBÉ FURETIERE.

LA Déesse à l'alle légère ,
 Qui fait tout , qui fait tout savoir ,
 Ornera votre nom de ce noble pouvoir
 Qu'a l'Immortalité d'Homère.

Il est constant , Monsieur , que ce Dictionnaire que vous avés entrepris , est une des hardies Productions de l'Empire des Belles-Lettres ; & que vous ne devés pas vous attendre , pour récompense , à une réputation moins solide que l'Auteur de l'Iliade. La précipitation que j'ai de vous le marquer ; m'a fait emprunter les deux premiers vers de deux de nos Amis. Le premier est de M. Vergier , le second de M. Charpentier. Passés-moi les deux autres en ce qui regarde la Poésie. Les Muses n'ont point de Lauriers qui ne soient dignes de vous être présentés pour la peine que vous prenés à leur amasser des mots & des expressions pour l'embellissement & la perfection de la Langue Françoisse. Le Parnasse , le Public vous en tiendront compte. Mais votre Académie que pensera-t-elle de ce projet ? Je vous l'ai dit , Monsieur , en Homme désintéressé , & à qui l'Envie , comme Académicien , ni comme Auteur , ne sauroient inspirer de jaloux sentimens. Vos Confrères vous donneront de l'émulation à continuer vos explications des mots de la Langue , tant qu'ils croiront qu'elles seront réunies aux Remarques des autres Académiciens , & que le Dictionnaire des Quarante ne sera le travail que d'une seule tête. Mais sitôt que vous séparerez le vôtre dans l'intention de le mettre sous votre nom , les suffrages qui vous ont été si honnêtement accordés , vous seront refusés. On fera plus , on voudra peut-être vous accu-

fer de vous être emparé trop facilement de ce qui vous aura coûté si cher. Personne ne peut vous parler plus naturellement là-dessus, que M. Charpentier. Il y a si long-tems qu'il est au fait des cabales de la Compagnie, que vous ne pourrés mieux connoître que par lui, la confiance que l'on vous marque aux Conférences pour le Dictionnaire. Il peut déjà vous en avoir parlé à cœur ouvert ; & je serois bien de l'avis qu'il m'a fait entrevoir, qui est de ne communiquer à chaque Assemblée, que les Remarques que vous voulés abandonner à l'Académie ; ou plutôt de ne vous pas trouver à chaque jour du Bureau marqué pour l'avancement du Dictionnaire, si vous avés absolument projeté un pareil dessein. C'est là, certainement, le parti que vous devés prendre, Monsieur, pour ne pas vous attirer toute votre Compagnie à dos. Je fais que la Cabale se prépare à vous forcer de lui donner le plan de votre Volume, & que M. Mezerai y est vivement poussé par des instructions particulières. Je vous plains dans cette occasion, & je douterois du succès de votre entreprise, si vous n'aviés de votre côté le bruit qui se répand, que vous aurés plutôt achevé, que l'Académie n'aura entièrement projeté. C'est un avantage que le Public soutiendra contre le grand nombre, si une prompte exécution vous rend victorieux : & par-là les Savans ne seront pas persécutés, si vous êtes imprimé. En vérité je ne comprends pas la lenteur des

Académiciens; & , s'ils font attention que le Public ne doit pas avoir une opinion avantageuse de leur promptitude , puisqu'un seul particulier est en état de faciliter ses doutes , lorsque quarante personnes ne l'aident pas encore depuis quarante-cinq ans. Je serois imprudent d'apprendre à d'autres qu'à vous, Monsieur, que j'ai été introduit *incognito*, il y a trois jours, à l'Académie par M. Racine , & que la Scène qui s'y est passée en ma présence , n'a pas été fort utile à l'enregistrement des décisions que l'on y a faites , puisque l'on n'a rien arrêté à cette Assemblée. J'y ai vu onze Personnes. Une écouloit, une autre dormoit; trois autres se sont querelées; & les six autres sont sorties sans dire mot. Aussitôt que j'ai été arrivé chés moi , j'ai craïonné cette Assemblée sans quitter la plume que M. Despréaux même m'a encore trouvée à la main , en sortant de l'Académie. Je lui ai lu dans le même moment cette peinture bisarre, telle que je vous l'envoie ; & vous me ferez plaisir de ne la communiquer qu'au seul M. de Buffi, à qui vous m'avez marqué que vous avés occasion d'écrire, ce Juin 1679.

TROUBLE' d'une fureur Divine ,
Je vois les Muses , Apollon ,
Accompagnés de Mnémosine ,
Se présenter dans ce salon.
Le Grec Charpentier y préside ,
Le tendre Quinault y réside ;

*La Fontaine n'y peut parler ,
Il dort ; O , prêt à s'en aller ,
(1) Le Chevalier de l'Equivoque*

*Le regarde O s'en moque.
Que fait-il après s'être assis ?
Il jure d'un sens fort rassis ,
Que lui seul du Dictionnaire
Il s'en va remplir la matière :*

*(2) » J'ai , dit-il , contre d'Ablancours
» Un Volume qui n'est pas court ;
» On en pourra larder l'Ouvrage
» Du corps entier.*

*» A d'Ablancourt c'est un outrage ,
» Si je lui fais mauvais quartier.
» Mais que Perrot notre Confrère ,
» Par un langage peu sincère ,
» Traduisse , écrive en retranchant ;
» Le protégé n'est pas galant.*

*» Il me prendroit pour plume trop bâtarde ,
» Si sa Phrase mignarde*

» Me faisoit admirer Lucien francisé.

» Que je me connois mieux en grec dépaîsé ! »

R E M A R Q U E S.

(1) *Le Chevalier de l'Equivoque.* Benferade.

(2) *J'ai contre d'Ablancourt , &c.* Benferade est Auteur d'une Critique de la Version de Lucien , où il reprend le Traducteur sur ses supressions & sur ses augmentations. J'ai lu des fragmens de cette Critique , écrits de la main même de Benferade. Note du Compilateur de nôtre Mss.

Là-dessus Charpentier lui coupe la parole :

- » Vous avés , lui dit-il , l'air d'un Maître d'Ecole,
 » Avec Ovide , Phédre, O maints autres Auteurs
 » Que vôtre bel Esprit rend de maigres Rimeurs.
 » Sur le Parnasse on les voit sans figure,
 » Errer d'emi connus , courir triste aventure.
 » Il est vrai , le Papier , Caractère , Dorure ,
 » Tout en est beau. J'en dis autant de la Gravure.
 » Mais , quant est du sujet , on n'en dit pas le mot.
 » Le Livre est tout brillant O le Poète un Sot ;
 » Un Conteur ennuyeux par son plat badinage ;
 » Ecorcheur de Proverbe ; Equivoqueur à gage ;
 » Un Plaisant de Balet , à qui le trait pointu
 » A rendu depuis peu l'esprit presque tortu. »
 « Morbleu ! tortu vous-même, interrompt Benferade,
 » Je n'ai fait de mes jours Traduction si fade ;
 » Je ne suis écorcheur , ennuyeux , sot , ni plat.
 » Vous O vôtr' (1) Xénophon êtes un mauvais plat. »

R E M A R Q U E S.

(1) *Xénophon.*) Charpentier a fait une Traduction estimée de la Ciropédie de Xénophon. Au reste , il est dit dans une Note de nôtre Mss. que ce qu'on vient de lire n'est que le tiers de la Pièce.



X X I I.

A MADAME DE PELISSARI,

Sur la Goute qui avoit empêché l'Auteur de l'acom-
pagner à sa Maison de Noisi.

TANDIS qu'avec l'Abbé vous êtes à souhait ,
Et que dans votre sale basse ,
Attendant que la chaleur passe ,
Vous riés des Contes qu'il fait ,
Je suis au quatrième étage ,
A n'en point sortir condamné ,
Attendant que le Ciel me rende enfin l'usage
De l'un des pieds qu'il m'a donné.
Tandis qu'avec un soin extrême ,
La contemplative Bournaut
Va jusques dans le chardon même ,
Chercher de quoi louer l'adresse du Très-Haut ,
Je suis incessamment en doute
Du mal qui me tient arrêté.
Plus j'en connois la vérité ,
Plus je tâche de n'y voir goutte.
Ainsi , voulant être flaté ,
Il n'est point dans ma Parenté
De si sot Raisonneur , que mon esprit n'écoute ,
Pourvu qu'il dise que la Goute
Ne fait pas mon infirmité.

*Tandis que l'aimable Angélique ,
 Riche de joie & d'embonpoint ,
 Faute de meilleure pratique ,
 S'amuse à ficher quelque point ,
 Je suis nuit & jour misérable ,
 Tête à tête avec mon chevet ;
 Et , si je ne me donne au Diable ,
 Ce n'est pas faute de sujet.*

*Tandis qu'on voit (1) la belle Brune
 Aller sur la terrasse , aussitôt qu'il est nuit ,
 Demander du secours aux fraîcheurs de la Lune ,
 Contre le Soleil qui nous cuit ;
 Je suis , buvant de la Tisane ,
 Contraint de demeurer au lit ,
 Et d'implorer en vain le secours d'une Cane ,
 Au défaut du pied qui mollit.*

Tout ce galimatias veut dire , en langage ordinaire , que je suis au désespoir que vous soïés si bien à Noisi , pendant que je suis si mal à Paris.

*Non , Madame , quoi que l'on die ,
 De vos plaisirs pourtant je ne suis point jaloux ;
 Mais je voudrois (2) pourtant en faire une partie ,
 Et jouir de l'autre avec vous.*

R E M A R Q U E S.

(1) *La belle Brune.*) Mademoiselle Chouart. Edition de 1710.

(2) *Pourtant.*) Ce mot se trouve dans ce Vers & dans le précédent , non-seulement dans les Imprimés , mais aussi dans notre Mss. Il paroît inutile dans l'un des deux , & ne l'est cependant pas tout-à-fait.

Cela s'entend avec tout le respect que je vous dois,
& dont vous savés bien que je ne sortirai ni en Rime
ni en Prose.

X X I I I.

A L A M E S M E ,

*Sur ce qu'elle avoit loué la Lettre qu'il lui avoit écrite
à Noisi.*

JE VOUS avertis, Madame, que je n'ai fait que
copier la Lettre que je vous ai écrite. C'est l'Esprit
que vous m'avés fait la grace de me donner, qui me
l'a dictée.

Ainsi vôtre erreur est extrême.

Ce n'est point mon ouvrage, O je n'y prétens rien.

Rendés-vous justice à vous-même,

Et reconnoissés vôtre bien.

Dans tout ce que l'on m'a vu faire,

Vous n'y trouverez rien du mien,

Que la passion de vous plaire.

La pureté du caractère

Est le fruit de vôtre entretien.

Cette expression juste & naturelle que vous esti-
més tant, n'est pas de mon cru; elle n'est à moi que
comme la vie & la santé. On est heureux de les avoir
reçues, mais on n'est pas louable pour les posséder.

Il n'en est pas de même de v^otre amitié. J'ai travaillé la meilleure partie de ma vie pour l'acquérir ; & outre une possession qui deviendra bientôt immémoriale , j'ai tous les titres qu'il faut pour y être maintenu à perpétuité. En voici les principaux, que j'ai extraits des archives de ma mémoire.

*Premièrement, mille souhaits
Expressément pour cela faits :
Item, cinq cens mille visites,
Comptant les grandes, les petites,
La pluspart du fonds du Marais,
Et partant faites à grands frais :
Vingt O deux Lettres enjonnées,
Et par vous-même allouées :
Huit ou neuf cens Vers à-peu-près,
Bons O méchans, mais faits exprès,
Dont plus des trois quarts de commande,
Et le reste de contrebande :
Dix ou douze mille dinés,
J'entens reçus O non donnés,
Comme vous le pouvés conôître
Des comptes de Monsieur le Maître :
Quatorze accès de fièvre pris
Après de vous à Montargis,
Dont vous devés me tenir compte
A quelque prix que cela monte,
Atendu que l'indemnité*

Que vôtre Sœur m'avoit promise ,
 A tant & tant été remise ,
 Qu'à moins de la mettre en chemise ,
 Ou d'user de quelque surprise ,
 Je ne crois pas en vérité ,
 Qu'on touche rien de ce côté :
 De plus , cent services frivoles ,
 Le tout consistant en paroles ,
 Et qui , faute d'occasion ,
 Sont restés dans l'intention :
 Item , mais en forme autentique ,
 L'amour que j'ai pour Angélique ,
 Que j'espere , s'il plaît à Dieu ,
 Justifier en tems & lieu :
 Cent mille petits bénéfices ,
 Et tout autant de bons offices
 Par moi bien reçus , & de quoi
 Ma reconnoissance fait foi :
 Environ cinquante vœux ,
 Quelques-uns contre le bon sens ,
 D'autres faits en dépit des gens ,
 Mais tous à vos frais & dépens ,
 Au péril de nous rendre sages :
 Deux cens mille soupirs & plus ,
 Causés par vôtre longue absence
 Que vous pourrés mettre en souffrance ,
 Attendu qu'ils sont superflus .

Vous voïés, Madame, que tout cela est plus clair que le jour, & que le plus grand Chicaneur qui soit au monde, ne me sauroit disputer vôtre amitié, à moins que de renverser toutes les maximes du Droit & de la Coûtume. J'aurois encore cent choses à dire là-dessus;

*Sans compter la prescription
De dix bons ans de jouissance,
Passés sans contestation
D'aucun de vôtre connaissance.*

Je me viens d'apercevoir que le terme de jouissance me pourroit faire un Procès en interprétation; c'est pourquoi je proteste de tous dommages & intérêts, en cas que quelque Critique m'inquiète sur ce mot, attendu que je déclare que je ne m'en suis servi que par inadvertance, ne prétendant aucunement le tirer à conséquence, ni en induire aucun fait de ma part, qui puisse nuire ni préjudicier à qui que ce soit; dont je suis prêt de donner acte à toute la Terre, à la première requisiion qui me sera faite, sans qu'il soit besoin d'autre chose.



X X I V.

A L A M E S M E.

*Relation d'une Assemblée de l'Académie Française,
en 1675.*

JE fus hier à l'Académie, Madame, où j'entendis l'Abbé Tallemant. Sans le flater, il fit des merveilles. Je suis bien aise de vous en prévenir en faveur de la vérité; car peut-être, sur le rapport que je vais vous en faire, vous n'en jugerés pas si favorablement; mais n'imputés qu'à mon peu de mémoire, ou au défaut de ma capacité, tout ce que vous y trouverez de défectueux.

Les Députés de l'Académie de Soissons commencèrent la Cérémonie par une Harangue prononcée en ces termes, à-peu-près, par un Squelète en Souzanne, après avoir mouché, rouffé & craché.

*Messieurs, nous sommes de Soissons,
Gens passablement raisonnables.
Nous espérons, par vos leçons,
Devenir un jour plus capables.*

Monsieur le Directeur répondit :

*Messieurs, soyez les bien-venus.
Notre Prince a tant de vertus,*

*Que nous ne sommes tout au plus
Que ses serviteurs inutiles.
Nos Eloges sont superflus ,
Lui-même en a connu l'abus.
Croïez-moi , comptés là-dessus ,
Et tâchés d'être plus habiles.*

Quand il eut fini au grand contentement de l'Assemblée , Monsieur le Chancelier prit ainsi la parole :

*Messieurs , aujourd'hui j'entreprends
De vous montrer , à mes dépens ,
Que la vaste Encyclopédie
Se trouve en cette Académie.
Comme en la Personne du Roi
Toute la Grandeur se rassemble ,
De même , sans savoir pourquoi ,
Toutes les Sciences ensemble
Sont chés nous , à ce que je croi.
Et toutefois , écoutés-moi ;
Un chacun est ici pour soi :
Voïés-vous rien qui leur ressemble ?
Dites , Messieurs , de bonne foi ,
Ai-je raison , que vous en semble ?*

Tout le monde demeura d'accord qu'on ne pouvoit rien dire de plus à propos sur ce sujet. Ensuite M. Charpentier gesticula un Discours pour prouver

que les Inscriptions de l'Arc de Triomphe devoient être Françoises & non Latines : En voici une copie.

*Messieurs , les Grecs nous font le bec.
Ils ont mis les Grecques en Grec ,
Les Latins en Langue Latine ;
Et cela dès leur origine.
Ainsi je conclus qu'en François
Soient mises celles des Gaulois.
Oui ; mais quelques-uns appréhendent ,
Que les Gens venant du Japon ,
N'entendent pas notre jargon.
Tant pis pour eux , s'ils ne l'entendent :
On leur dira , s'ils le demandent.*

Après que toute l'assistance eut été invitée de leur faire cette charité , ont crut avoir suffisamment pourvu à ces inconvéniens. M. l'Abbé Cotin se leva, & réjouit les Auditeurs de la lecture de quelques Vers à la louange de Sa Majesté. Vous les pouvez lire ci-après.

*Pour louer de LOUIS la valeur sans seconde ,
J'ai feuilleté l'Histoire , & parcouru le Monde ,
Dans l'une , j'ai trouvé quelque peu de Césars ,
D'Alexandre bien moins , & rien qu'un seul Alcide ,
Et , si l'on en excepte Mars ,
Le reste est , à mon sens , une Troupe timide ,*

Qui craignoit assés les hasards.

Dans l'autre , je n'ai vu que des Rois de Théâtre ,

Que leur Peuple nourrit , & leur Cour idolâtre.

Qui peut de cet état se laisser éblouir ,

Peut aussi louer leur mollesse ;

Mais la Gloire est une Maîtresse

Qu'il faut forcer pour en jouir.

On ne lui eut pas plutôt donné les louanges qu'il méritoit , que M. Boyer sortit un rôle de sa poche ; c'étoit une seule Scène , par bonheur , de cette belle Comédie de Scipion , à la quelle il travaille, comme à présent vous l'allés voir.

S C E N E

De SCIPION & de L'ELIUS.

S C I P I O N.

Lélius , qui l'eût cru ?

L'ELIUS.

Scipion , qui l'eût dit ?

S C I P I O N.

Que l'Amour fût si proche , & si-tôt nous surprît ?

L'ELIUS.

Et que par trop charmé des yeux de Dulcidie ,

Vous vouliez l'épouser , & l'avoir , quoi qu'on die ?

S C I P I O N.

Que les raisonnemens me font ici souffrir !

Je ne saurois jamais m'en priver sans mourir.

L É L I U S.

*Que dites-vous , Seigneur ? Est-ce ainsi qu'un grand
Homme . . .*

S C I P I O N.

*Je le fais , Lélius , je suis natif de Rome :
Un Romain qui de Rome a pris le sang Romain ,
Malgré ses feux folets , doit aller son chemin.
Que diroit le Sénat , O Rome toute entière ,
Si je faisois l'Amour , O me donnois carrière ?
(1) Rome , qui dès l'enfance apprend à ses enfans
Comme on peut se passer de Femmes en tout tems ,
Et qu'une Vertu mâle , alors qu'elle est extrême ,
N'a , pour se contenter , besoin que d'elle-même , &c.*

Prenés-vous-en au Courier qui part trop tôt , sans
cela vous auriez le reste de ce qui fut dit ; mais peut-
être vous êtes bien aise que cela finisse.

R E M A R Q U E S :

(1) Rome qui , &c.) Ce Vers & les trois suivans , manquent
dans l'Edition de 1729.



X X V.

A L A M E S M E ,

Sur le voïage de Mademoiselle sa fille en Angleterre.

A CE que je vois , Madame , le ravissement d'Hélène ne fit pas jadis plus de bruit que le départ de Mademoiselle vôte Fille ; & nous sommes bien plus considérables que nous ne pensions. Si nous eussions été bien avertis du cas que l'on fait de nous, & de l'intérêt que le public prend à ce qui nous regarde, nous n'aurions jamais eu l'inhumanité de troubler le repos de nôtre Patrie par nôtre absence , & d'embarasser Charenton à découvrir les impénétrables desseins d'un voïage qui n'en a point.

*En vain on cherche les raisons**Du voïage que nous faisons ;**Nous n'en avons point , ou je meure.**Si en faut toutefois , qu'on nous fasse crédit :**Ou bien informés-vous de celles que l'on dit ,**Et nous choisirons la meilleure.*

Il n'y a rien de si ennuyeux que de mener toujours la Raison avec soi ; car, outre que de sa nature elle est fort contraignante, on n'est pas toujours sûr de réussir en sa compagnie ; au lieu que quand on fait les choses

sans savoir pourquoi, le succès ne trompe jamais nôtre atente.

*Quand Charenton vous dit de nous ,
Qu'ici nous cherchons un Epoux ,
Il vous fait répondre à cela ,
Alleluia.*



*S'il se présente un bon Himen ,
Nous dirons de bon cœur Amen ;
Et la Pucelle chantera ,
Alleluia.*



*Par exemple, en cas qu'un Milord
S'offrit , valant son pesant d'or ,
Le Milord la Milordera ;
Alleluia.*

Voilà précisément le ton qu'il faut prendre pour conjurer les Raïsoneurs qui vous rompent la tête. C'est une epée de Démons très-opiniâtres, & qu'on ne sauroit chasser, qu'en traitant de chansons tout ce qu'ils disent.

*Les avis importans viennent hors de saison.
Si la Raison par tout est si fort nécessaire ,
Quand la chose est permise, Qu'elle a de quoi plaire ,
Le plaisir qu'on prend à la faire ,
Pent-il pas servir de Raison ?*

Nous avons de cette sorte de Raïson , tout autant qu'il nous en faut , pour justifier nôtre voïage ; & défunt le païs de Cocagne , de très-heureuse mémoire , ne valoit guères mieux que celui-ci.

*Le Prince qu'en sa Cour peu de monde environne ,
Peut être aisément abordé ,
Et n'est jamais presque gardé ,
Que par le seul respect qu'on a pour sa Personne.
On le voit ; O , si-tôt qu'on vous a présenté ,
Malgré l'éclat de sa Couronne ,
Celui que sa Grandeur étonne ,
Est rassuré par sa bonté.*



*Ses Sujets sont dans l'opulence ;
Ses Champs produisent à souhait ;
Et vous ne sentés sa puissance ,
Que par les biens qu'elle vous fait.*



*La Terre sans impôts , O le Ciel sans colère ,
Vous laissent , en repos , jouir de vôtre bien ,
Le Roi n'y leve presque rien ,
Et Jupiter n'y tonne guère.*



*Tout vôtre Sexe à cheveux blonds ,
A teint de lis , à beau Corfage ,
Magnifique en habits , en train , en équipage ,
Fait marcher devant son visage
Une infinité de tétons.*

*Enfin , dans ce Climat on voit que tout abonde ;
Et , sans exagérer , pour tout dire à la fois ,
Quiconque , par malheur , ne peut être François ,
Est ici beaucoup mieux qu'en aucun lieu du monde.*

C'est même un plaisir que d'y être malade ; car , si-tôt qu'on l'est , ou qu'on croit l'être , ou qu'on veut l'être , on vous envoie aux Eaux de Tumbridge. Or , ce Tumbridge est la plus charmante Médecine que l'on puisse prendre. C'est une Fontaine au bout d'une Foire aussi magnifique que celle de S. Germain. Il faut avoir la complaisance de croire que ceux qui y vont , boivent de ces Eaux , & qu'ils en ont besoin.

*Ce qui m'en fait douter , c'est que ceux qui les prennent ,
Sont à jouer assidument ,
Caguetent sans cesser , ou toujours se promènent ,
Et ne pissent que rarement.
Mille fraîches beautés parent la promenade ;
Et l'on trouveroit en ce lieu
Plus malaisément un Malade ,
Qu'un homme sain à l'Hotel-Dieu.*

Comme j'étois surpris de voir tous ces prétendus Malades en si bonne santé , je demandai avec empressement , de quel mal cette Fontaine guérissoit ; mais je n'en pus être éclairci. Pour toute réponse , les uns haussèrent les épaules , les autres me rioient au nez ; & je
serois

serois revenu sans en rien savoir, sans un honnête homme, qui, me connoissant Etranger, me tira à part & me dit : « Vous avés raison, Monsieur, de vous étonner de ce que vous voïés. Ceci est un mistère dont vous ferés vôtre profit, si vous pouvés, quand je vous l'aurai révélé. Vous voïés dans ce lieu, pour-
 suivit-il, des restes des Enchantemens jadis si communs en ce País. C'est en cet endroit délicieux où Amadis & Oriane consommèrent autrefois leur mariage ; & pour conserver une mémoire éternelle des plaisirs qu'ils y prirent, l'Enchanteur qui se mêloit de leurs affaires, a donné à ces Eaux une vertu miraculeuse.

« Ces Eaux portent au Cœur de si douces vapeurs,
 « Qu'une Belle en buvant, presque sans qu'elle y pense,
 « Guérit en un moment de toutes ses rigueurs,
 « Et le Galant de sa souffrance. »

Vous jugés bien, Madame, que, sachant cela, nous n'avions garde de souffrir que Mademoiselle vôtre Fille en bût sans vôtre ordonnance, n'y aiant encore personne ici qui lui pût faire raison dans les formes. C'est pourquoi nous la retirâmes de-là au plus vite : car, à vous dire le vrai, outre le charme de ces Eaux dont on m'avoit averti, nous jugeâmes même,

A cent petites bagatelles

Part. I.



*Qu'on ne peut dire , O qu'on voit mieux ,
Que l'air qu'on respire en ces lieux ,
Est fort mal sain pour les Pucelles.*

Nous la menons au premier jour à Windsor. C'est un lieu charmant où le bon Roi Stuard tient maintenant Cour plénière. Elle prétend lui demander un don , qui est la réformation de tous les tétons dans l'étendue de ses trois Roïaumes , sur le modèle qu'elle lui présentera elle-même. Vous saurés, Madame , qu'en ces quartiers , la plupart des tétons , sous prétexte qu'ils sont blancs comme neige , n'ont point de honte d'aller tous nus par les rues , & , qui pis est , de se baïser impudemment à la vue de tout le monde , sans crainte de Dieu & des Hommes. Les Gens du Païs tiennent que cette réforme sera facile à établir , parce que les tétons de ce territoire étant de leur nature fort dociles , on peut aisément les réduire , & en faire tout ce qu'on voudra. Mais , en cas qu'elle ne réussisse pas dans ce dessein si glorieux pour elle , & si utile au Public , elle aura au moins le plaisir de voir un Château fait & embelli par les Fées pour le séjour ordinaire des Graces , & la retraite des plus tendres Amours ; plus beau , sans comparaison , que (1) la gloire de *Nigée*. Je ne vous dirai

R E M A R Q U E S.

(1) *La gloire de Nigée.* Célèbre enchantement du Roman des Amadis.

rien des dehors ; ils sont faits comme il plaît à Dieu, qui en fait bien plus que M. le Nostre.

La Nature , en ce lieu , de mille attraits pourvue ,

Pour se faire mieux admirer ,

Semble tout exprès se parer

En s'exposant à nôtre vue.

(1) *Incessamment le Ciel y rit ,*

Et la Terre qu'il embellit

D'un vert qui peint ses prés, ses côteaùx, ses bocages,

Tout vous enchante ; & l'Art humain ,

Respectant de si beaux ouvrages ,

N'ose pas y mettre la main.

(2) Mademoiselle de S. Christoffe ne le croira peut-être point , entêtée comme elle est de ses anciennes Chroniques ; mais , foi de Chevalier ; il n'y a rien de si véritable. Dans tout le chemin que nous avons fait , nous n'avons pas encore trouvé une seule aventure , pas un seul pont , ni une seule barrière défendue , pas un seul Château à forcer , point de torts à redresser , ni de filous à punir ; enfin , pas le moindre petit Géant à combattre : & , hors quelques Demoiselles en pâlefrois , que l'on rencontre de tems en

R E M A R Q U E S.

(1) *Incessamment.* L'Edition de 1726 , porte : *Presqu'en tous sens.*

(2) *Mademoiselle.* L'Edition de 1729 , porte : *Madame.* C'est une faute.

tems, je n'aurois jamais cru être dans le Roïaume de la Grande-Bretagne, tant j'y trouve tout changé depuis le Règne du Roi Artus. On n'entend plus parler de Veuves, ni d'Infantes enlevées.

*Ce n'est pas qu'à l'Amour moins de gens s'abandonnent;
Mais je ne sais si c'est que l'on craint plus les loix,
Ou si c'est qu'à présent les Demoiselles donnent
Ce qu'on leur voloît autrefois.*

Quoi qu'il en soit, nulle ne se plaint; & je trouve cela mille fois plus honnête que ces Braillardes du tems passé, qui crioient comme des perdues, & attiroient des quatre coins du monde des Chevaliers errans, pour les venger de Gens, qui bien souvent leur avoient fait plus d'honneur qu'elles ne méritoient. Enfin, Madame, ce Païs est si beau & si bon, que, si par hasard quelque Magicien, selon l'ancienne coutume, me détient ici enchanté durant deux ou trois mille ans, je vous prie de ne me plaindre point, & d'attendre patiemment mon retour.

*Cette Ville est pour moi toute pleine d'apas;
Je n'y vois ni Procès, ni Moine, ni misère;
On y sonne très-peu, l'on n'y travaille guère,
Et l'on y fait de longs repas.*

X X V I.

A L A M E S M E ,

Touchant la PRINCESSE D'ORANGE. 1694.

IL n'y a rien de si spirituel que l'Eloge que vous faites de Madame la Princesse d'Orange. Elle n'a jamais été peinte avec tant de force & tant de grace; & , si je pouvois oublier la dernière action de sa vie, je la reconnoitrois avec plaisir dans le portrait que vous m'en avés envoié. .

*Cette Princesse est fort aimable ;
Elle est , si vous voulez , en tout incomparable ;
Elle a de la bonté , de l'esprit , du savoir ,
Et toutes les vertus ensemble :
Mais Dieu vous préserve d'avoir
Une Fille qui lui ressemble.*

Il faudroit prendre garde de trop près à ce que l'on fait avec des Enfans. d'un pareil mérite ; & je ne connois point de Père qui en voulût de si habiles à succéder. On n'a pas eu , dites-vous , dessein de pousser les choses à l'extrémité où elles sont. Cette entreprise n'étoit seulement que l'effet d'un zèle qui ne prétendoit autre chose que la conservation de la Religion Protestante.

*A l'égard de l'intention ,
 Au jugement du Ciel le Chrétien l'abandonne ;
 Mais souffrés que l'Homme soupçonne
 Un acte de Religion
 Qui s'empare d'une Couronne.*

Vous le savés aussi-bien que moi , il ne paroît pas toujours à la Chair & au Sang , que Dieu soit du parti le plus juste ; mais , quoique nôtre corruption puisse penser de la conduite de la Providence ,

*Ces fameux O tristes revers
 Dont Elle étonne l'Univers ,
 Sont des jugemens équitables ,
 Qui , par des coups encor plus justes qu'imprévus ,
 Paroissent ici bas pour punir les coupables ,
 Ou pour éprouver les Elus.*

Comme nous-mêmes nous ne pouvons favoir en cette vie , si nous sommes dignes d'amour ou de haine , c'est une grande témérité aux autres de juger souverainement de la cause des afflictions & des prospérités que Dieu nous envoie.

*Tous les succès les plus heureux
 De la justice de nos vœux ,
 Sont une trompense assurance.
 En vain le Pécheur insensé
 Impute à sa fausse innocence
 La triste O funeste indulgence
 De Dieu contre lui couronné.*

*Si, malgré ses décrets, le Superbe s'élève,
Le plus grand châtiment dont il l'ait menacé,
C'est qu'il permettra qu'il acheve
Ce que son crime a commencé.*

Je l'avoue, si vous voulés; nous parlons ici comme les autres Hommes, suivant nos maximes & nos passions. Nous ne sommes pas meilleurs que vous, il n'est peut-être que trop vrai; mais nous sommes plus heureux en cette rencontre, de ce qu'il convient à nos intérêts de protéger la bonne cause. Il n'est pas juste que vous nous en croïés. Croïés-en le Prince d'Orange lui-même, parlant par ses Manifestes, & jugés de bonne foi si ce qu'il a écrit & juré, ne condamne point ce qu'il a fait.

Quelle bisarre impression

*Sur l'esprit des Humains fait la Religion!
D'où leur vient cette erreur dont leur orgueil se pique?
Cette Religion leur fait tout hasarder,
Quand il s'agit de la garder;
Et presqu'aucun ne la pratique.
Que prétendons-nous; O pourquoi
Si peu d'obéissance avecque tant de foi?
Pourquoi tant de froideur, ou pourquoi tant de zèle?
C'est que la Loi de Dieu ne peut
Régler de nos desirs la pente criminelle,
Et qu'il est moins pénible à nôtre cœur rebèle
De quitter une fois toutes choses pour elle,
Que d'en user comme elle veut.*

Les Loix qui sont faites pour régler les actions des Hommes, ne sont dans les mains des plus forts, qu'une règle de plomb, qui se plie & se courbe comme il leur plaît. De tous les Peuples de la Terre, les Anglois sont ceux qui se piquent d'être le plus inviolablement atachés à leurs scrupuleuses observations. Cependant,

*Eux qui font un crime à leurs Rois
De donner quelque atteinte au moindre de leurs droits,
Voies ce qu'ils viennent de faire.
Après avoir chassé le juste Successeur
Du Trône que leurs Loix ont fait héréditaire;
Ils en ont disposé, par un choix téméraire,
Suivant ce pouvoir arbitraire
Dont eux-mêmes ont tant d'horreur.*

Quand les conjonctures seront passées, & que le tems aura modéré la chaleur du Parti, les idées communes du Droit, du Sang & de la Nature, reviendront infailliblement dans l'esprit des Peuples. Alors leurs jugemens seront bien différens de ceux qu'ils sont aujourd'hui.

*Ce n'est pas la première fois
Qu'un juste repentir a rapellé leurs Rois
Errans dans les Cours étrangères.
On peut tout espérer des remords & du tems.
Ne les voit-on pas gémissans
Au pié de leurs Autels, expier tous les ans,
Par un ordre public, le crime de leurs Pères?*

Mon dessein n'est pas de leur faire un reproche si odieux, quand je rapelle ici la mémoire de cet attentat. C'est seulement pour rendre à la juste douleur qu'ils en ont, l'honneur qu'elle mérite ; (1) pour relever, par un si grand exemple, les espérances du Prince légitime, & soutenir la fidélité de ce qui lui reste encore de bons sujets.

*Si l'Homme criminel vient à se convertir ,
Dieu qui l'a tiré de l'abîme ,
Loin de lui reprocher son crime ,
En couronne le repentir.*

X X V I I.

A M A D E M O I S E L L E

JULIE DE PELISSARI. *A l'âge de huit ans.*

J'AI CRU que, pour marquer les chagrins que me cause votre absence, je pouvois bonnement me dispenser de languir nuit & jour, & que la Chanson que je vous envoie, suffiroit seule pour vous faire chanter les peines que j'endure. Elle est com-

R E M A R Q U E S.

(1) *Pour relever, &c.* Ces dernières lignes de Prose sont effacées dans notre Mss. & le Collecteur n'en rend aucune raison. Elles sont dans l'Edition de 1720.

posée sur les dernières paroles que nous chantâmes ensemble, & qui commencent ainsi : QU'UN SI DOUX ÉVÈNEMENT FINIT DE SOUPIRS ET DE LARMES !

*Amour, dis-moi la raison
Qui fait qu'en ces lieux je m'ennuie.
Rien n'est si beau que la saison,
Et que la Maison
Où je passe ma vie.
Que seroit-ce, hélas !
Mon Cœur, ne conois-tu pas
Que rien ne te plait sans Julie?*

On a beau dire qu'une fille qui a été par moi si justement condamnée à une ignorance perpétuelle, ne mérite pas d'être tant regrettée,

*Je le fais, ma chère Julie,
Tu chantes comme une Poulie,
Et ne dances pas finement :
Enfin, pour tous les Arts tu manques de génie,
Et tu te mouches rarement.
Mais sur tous tes défauts les Graces libérales
Répandent, je ne sais comment,
Tant d'atraits & tant d'agrémens,
Que les talens de tes Rivaless
N'en approchent pas seulement.*



*Ainsi, c'est à tort qu'on s'étonne
De te voir, en dépit de l'Art qui t'abandonne,
La plus belle Enfant de nos jours.
Une Fée, O la plus mignone
De celles que Vénus ordonne
Pour l'éducation de ses jeunes Amours,
D'un charme invisible assaisonne
Tes actions O tes discours,
Pour montrer que ce qu'elle donne
Suffit seul, sans autre secours,
Pour faire une aimable Personne.*



*Laisse aux autres le triste emploi
D'apprendre, avec le tems, toutes les bagatelles.]
Après mille travaux, O des peines cruelles,
Elles feront tout mieux que toi,
Mais tu plairas toujours plus qu'elles.*

C'est à vous à qui le Ciel a réservé le privilège inestimable de ne rien faire comme il faut, & de faire tout agréablement. La justesse & la régularité sont trop au-dessous de vos charmes, pour vous y assujétir.

*Nonobstant les impertinences
Qu'on tâche à corriger par tant de remontrances,
Tu n'en vâux pas moins, selon moi;
Et je troquerois la sagesse
De tous les Sages de la Grece,
Pour une Folle comme toi.*

X X V I I I.

A L A M E S M E ,

Sur le Mariage de sa Sœur.

VOUS avés raison de vous affliger ; & jamais à votre âge , on n'en fauroit avoir un sujet plus légitime. Les termes naturels & touchans avec lesquels vous exprimés votre désespoir dans votre Lettre , nous ont fait une telle pitié , que nous en avons pensé mourir de rire.

*Pleurés , pleurés , Julie , O fondez-vous en eau ;
L'Himen mit avant-hier votre Fille au tombeau :
Et le traître , dit-on , après ce coup funeste ,
Fait encor des desseins sur celle qui nous reste.*

Si cela est vrai , comme enfin tout peut être , j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous faire le récit de l'aventure de la Défunte , pour vous garantir d'un pareil accident , par un régime de vie contraire au sien , ou , tout au moins , pour vous préparer de bonne heure à vous soumettre à votre destinée avec plus de courage & de résolution qu'elle n'a fait. Un de nos Amis étant allé par hasard chés Madame la Comtesse de Renelagh , nous en aporta le mauvais air ; nous nous en sauvâmes par la force de l'âge &

la bonté de nôtre tempérament ; mais vôtre Sœur un peu plus jeune & plus délicate , en fut un peu atteinte. Nous crûmes d'abord que cela ne seroit rien ; mais , comme nous nous aperçûmes de quelques insomnies, ce symptôme nous obligea d'y prendre garde de plus près. Nous apellâmes donc du conseil , qui , aiant bien examiné la chose , nous déclara tout net qu'elle étoit en grand danger. L'avis fut véritable ; car un moment après elle fut attaquée d'un batement de cœur qui lui dura jusques à sa fin inclusivement ; & sa tête s'embarassa de rêveries qui nous donèrent bien des affaires. Enfin , voiant qu'il n'y avoit plus de remède , on la persuada de souffrir que M. l'Evêque de Londres l'assistât en cette rencontre. Elle y consentit (cela soit dit sans faire tort à sa mémoire) avec beaucoup de fraieur. Après quoi , ce Prélat fit les prières devant elle , & la disposa au terrible passage. Comme il n'y avoit plus de ressource pour elle , on la laissa faire à sa fantaisie , & manger tout ce qu'elle voulut. Sur les onze heures du soir , elle entra en convulsions précédées de très-grands frissons qui pensèrent faire pâmer toute l'Assemblée.

*Comme elle fut à l'agonie ,
On ferma les rideaux ; chacun se retira ;
Fort peu de tems après la Pucelle expira ,
Et l'affaire ainsi fut finie.*



*Votre Tante , sensible à de tels déplaisirs ,
 Toujours l'oreille au guet , O riant comme quatre ;
 L'entendit seulement un moment se débatre ,
 Et rendre les derniers soupirs.*

Elle n'a pas été fort regrettée , particulièrement de ceux du Pais , dont la plupart ont eu l'inhumanité d'en témoigner beaucoup de joie. Aussi , pour dire la vérité , c'est la faute de la défunte ; car , de la manière dont elle a vécu avec eux , on n'en pouvoit pas attendre autre chose. Je ne fais si tout ceci est digne de la compassion d'une Fille de votre âge ; mais voici le grief.

*Un jour avant sa mort elle a fait Testament ;
 Et , par ce Testament , la mourante Pucelle
 Ordonne très-expressément ,
 Qu'on enterre en ce lieu tout son bien avec elle.
 Comme l'on a suivi sa disposition ,
 Et que tel est ici l'usage ,
 L'Ingrate , pour son héritage ,
 Ne t'a rien laissé que son nom.*

Cet avantage ne consiste seulement qu'en quelques droits honorifiques , comme droit de visite & de promenade ; droit de Robbe & de Juppe neuve ; droit de fouêter Nannète , & autres tels droits , privilèges & prééminences qui appartiennent à une Aînée , suivant

la coutume de la rue de Cléri. Je ne vous parle point d'un autre certain droit, parce que je vous crois trop sage pour vous en servir de vôtre vie. Je finis celle-ci en vous envoiant l'Epitaphe qui a été faite par un Poète Anglois de nos amis.

*Saine , fraîche & gaillarde , avec un bon douaire ,
A la fleur de son âge , & bien loin de sa Mère ,
Angélique Pelissari
Mourut dans les bras d'un Mari.
Filles , loin de pleurer le sort de cette Belle ,
Priés Dieu de finir comme elle.*

X X I X.

A M A D A M E D E

*Sur le Mariage de Mademoiselle de PELISSARI ;
avec M. WARTHON.*

IL est constant, Madame, que nôtre Epoux ne parle point François, & que l'Epouse ne fait pas un seul mot d'Anglois. Cela paroît d'abord assés bizarre, mais c'est faute de bien considérer ce dont il s'agit en cette rencontre.

*Dès le moment qu'un Cœur soupire ,
On conclût en tous lieux ce que cela veut dire :
Et , malgré Babel & sa Tour ,*

*Dans le climat le plus sauvage ,
Ne demandés que de l'Amour ,
On entendra vôtre langage.*

*La Terre en mille Etats a beau se partager ,
En Asie , en Afrique , en Europe , il n'importe ,
L'Amour n'est jamais étranger
En quelque endroit que l'on le porte.*

Comme il est le Père de tous les Hommes , il est entendu de tous ses Enfans. Il est vrai que , lorsqu'il veut faire quelque mauvais coup , comme il faut qu'il se masque & qu'il se déguise , il faut aussi qu'il se serve de la Langue du País ; mais , quand il est conduit par l'Himénée , sans lequel il ne peut être bien reçu chés les honêtes gens , il lui suffit de se montrer pour se faire entendre ; & tout le monde parle pour lui.

*En quelque Langue qu'il s'exprime ,
On sait d'abord ce qu'il prétend ;
Et , dès qu'il peut parler sans crime ,
Une honête Fille l'entend.*

La raison de cela , est que le langage d'Amour n'est qu'une tradition très-simple & très-aisée , dont la Nature est dépositaire , & qu'elle ne manque jamais de révéler à toutes les Filles quand elles en ont besoin.

Sitôt que l'on en vient aux privautés secrètes

Parmi toutes les Nations ,

L'Himen , en ces occasions ,

A certaines expressions

Qui n'ont pas besoin d'interprètes.

Ne vous étonés donc pas , Madame , que deux Personnes étrangères , & d'un langage si différent , aient pu se résoudre à se marier ensemble ; & croïés comme un article de Foi naturelle , que dans ces sortes de Mistères , tout le monde parle François. Ajoutés à cela que de jeunes Epoux ont leurs manières particulières de s'entretenir , indépendamment de toutes les sortes de Langues de la Terre.

Tous les plus beaux discours sont des contes frivoles ,

Dont on fait peu de cas au lit.

Un Amant de bon apétit

Ne se repaît pas de paroles.

L'Amour est la seule de toutes les Divinités , dont le service n'a jamais changé. Son culte est encore à présent tel qu'il étoit au commencement du Monde. On lui adresse les mêmes vœux ; on lui fait les mêmes sacrifices ; on lui immole les mêmes victimes ; & , quand deux Amans veulent bien assister ensemble à ses Mistères secrets , on n'en a pas plutôt chassé les Prophanes , que , pleins de ce Dieu qui les pos-

sède, ils en comprennent en un instant toutes les cérémonies, & tout ce qui se fait en son honneur. Si vous faisiés ce sot argument à Thomas Diafoirus : Nos deux Epoux ne parlent pas la même Langue ; *Ergò* ils ne s'entendent pas. Il vous répondroit, *distinguo*, Mademoiselle : ils ne s'entendent pas le jour ; *concedo*, Mademoiselle : ils ne s'entendent pas la nuit ; *nego*, Mademoiselle. Or, s'entendre la nuit, c'est s'entendre la moitié de la vie ; & c'est beaucoup pour des Mariés. Je connois bien des gens, & vous aussi, qui parlent très-bon François, qui n'en demanderoient pas davantage.

*Qu'un Mariage est plein d'apas ,
Quand un Mari , la nuit , peut consentir sa flâme ;
Et que , le jour , il n'entend pas
Les sottises que dit sa Femme !*

X X X.

A M. L'ABBÉ DE FRANCHEVILLE,

*Qui lui avoit demandé ce que c'étoit
que le BEL-ESPRIT.*

VOUS m'avez trop bien fait vôtre cour, Monsieur, pour vous refuser quelque chose ; &, quoique vôtre demande soit beaucoup au-dessus des raisonnables prétentions d'un modeste Fantassin, je vais pré-

sentement vous satisfaire , & vous doner des marques sûres pour conoître le Bel-Esprit , & des moïens infaillibles pour le devenir. Premièrement ,

*De l'air dont on vit aujourd'hui ,
Il importe fort peu de l'être ;
Mais , si vous voulez le paroître ,
Faites des Partisans , & cherchez de l'apui.*

Le Bel-Esprit n'est autre chose , à proprement parler , qu'un nom honorable que nos Amis nous donnent gratuitement , & que nôtre vanité soutient comme elle peut. C'est un titre qui ressemble assés bien à celui de la plupart de nos Comtes & de nos Marquis.

*Tâchez donc à former une petite brigade ;
Joignez quelques Bourgeois à force Gens de Cour :
Que tous ceux qui seront entrés dans vôtre intrigue ,
Avec empressement vous prônent tour-à-tour ;
Et que sur l'Hôtel de la Ligue ,
En grosses Lettres soit écrit :
HORS LA CABALE , POINT D'ESPRIT.*

Vous commencerez , s'il vous plaît , de vous le persuader à vous-même ; & vous le direz si souvent aux autres , qu'ils seront enfin obligés de le croire , ou , tout au moins , de ne plus vous contredire ; ce qui fera le même effet à vôtre égard.

*Évités la façon de parler ordinaire ;
Choisissez au hasard certain nombre de mots ,
Dont le fréquent retour n'ait autre chose à faire ,
Que de rendre plus long un ennuyeux propos ,
Et vous empêcher de vous taire.*

Par ce moïen , vous vous mettrés en état de faire la fortune de quantité de pauvres mots , & de juger souverainement de la vie & de la mort de toutes les Phrases de la Langue.

*Vous aurés le plaisir , en dépit de l'usage ,
De voir vos termes favoris
Chés les Coquettes de Paris ,
Composer un nouveau Langage.
Vous les verrés effrontément
Étendre , par vos soins , les droits de leur naissance ,
Et régner tyranniquement
En des lieux que toute la France
A , d'un commun consentement ,
Assujettis à la puissance
De ceux qu'on en voïoit jouir paisiblement ;
Et qui , si l'on peut dire ici ce que l'on pense ,
Les occupoient plus dignement.*

Affectés dans toutes vos manières quelque chose de singulier , qui vous distingue du commun. C'est moins une facilité de mœurs , qu'une foiblesse de cerveau , de se laisser entraîner par l'exemple d'au-

trui ; & les beaux-Esprits doivent regarder la complaisance comme un aveu honteux de n'avoir pas pris le bon parti. Enfin , de quelque façon que les Gens du Monde s'habillent ,

*Laiſſés courir leur mode , & retenez la vôtre.
Si quelque Impertinent en rit ,
Songés tout auſſitôt , pour être Bel-Eſprit ,
Qu'il faut bien ſe garder d'être ſait comme un autre.*

S'il arrive, par malheur, qu'on prenne la hardieſſe, en votre préſence , de donner de l'eſprit à quelque Etranger, regardés cette entrepriſe comme un attentat ſur les droits de la Cabale, que vous devés punir ſur le champ par des diſputes infinies, & une opiniâreté invincible.

*Quoiqu'une Pièce ſoit parfaite ,
N'en ſoies pas l'Admirateur ,
Que vous ne ſachiez qui l'a faite.
Juſques-là gardés-vous , en diſcret Auditeur ,
De haſarder votre ſuffrage ;
Et que le ſeul nom de l'Auteur
Décide , à votre égard , des beautés de l'Ouvrage.*

N'abordés jamais aucun des Confédérés, que l'en- cenſoir à la main. Que ſa réputation vous ſoit plus chère que l'honneur de votre propre jugement ; & que la vérité même ne ſoit pas capable de vous faire

jamais rien dire ni penser contre l'infailibilité de la Cabale.

*Aiés pour la Science un généreux mépris ;
C'est un amusement que la Mathématique ;
Et c'est perdre le tems de lire les Ecrits
De l'Histoire ou de la Physique.
Nous n'avons que l'Art Poétique ,
Qui soit digne des Beaux-Esprits.*

Il n'y a point de Bel-Esprit qui ne doive tous les ans aux conquêtes de Sa Majesté , au moins une Ode ou un Sonnet. Cela se doit paier plus régulièrement que la Paulète ; & n'appréhendés point d'obscurcir la splendeur de sa gloire par l'embaras de vôte Stile. Ceux qui le voient agir , n'ont pas besoin de vos lumières pour le connoître ; & la Postérité , en lisant ce qu'il a fait , devinera facilement ce que vous aurés voulu dire.

*Composés aujourd'hui des Contes pour demain ;
Ménagés si bien le terrain ,
Qu'on vous donne lieu de les dire.
Si cela ne se peut , croiés que les Bons-Mots
Viennent toujours fort à propos ,
Pourvu qu'ils puissent faire rire.*

Voilà , Monsieur , ce que vous devés exactement

pratiquer , pour réussir dans le dessein que vous avés de devenir Bel-Esprit (1) Quand vous aurés lu toutes ces maximes avec application , si vous trouvés qu'elles soient au-dessus des forces & du génie d'un Fantassin ,

Ne désespérés point ; allés , je vous en quite.

Tâchés de ne point croire en Dieu ,

Et cela seul vous tiendra lieu

De toute sorte de mérite.

X X X I.

A MADAME DE ***.

VOUS êtes si sensible aux belles choses , Madame , que je suis persuadé que vous lirez avec plaisir l'Oraison Funèbre que je vous envoie , puisqu'elle en est toute remplie. Elle est de M. l'Abbé Flechier , qui fait un des principaux ornemens de l'Académie Françoisé. Feu M. le Premier Président de Lamoignon en est le sujet ; & elle fut prononcée le 18 de Février , dans l'Eglise de Saint Nicolas du Char-donnet , par les soins de Madame de Miramion , dont la vertu est si universellement connue. Je vous

R E M A R Q U E S.

(1) Quand , &c.) Cette fin manque dans l'Edition de 1720.

avoue que je fus surpris du succès de cette action , & que je ne le fus pas moins des effets qu'elle produisit en moi. La réputation du Panégyriste m'avoit attiré à cette Cérémonie. Je ne m'étois rien proposé pour mon cœur. Je m'imaginois que mon esprit seul y trouveroit de quoi se satisfaire , & encore ne savois-je qu'en penser. La matière paroissoit usée , & je doutois que l'Orateur eût assez de feu pour réchauffer des cendres d'une année. Vous savés de plus , Madame , vous qui savés si bien toutes choses , qu'un Ouvrage qui a pour but l'Eloge des Morts , & la Censure des Vivans , trouve souvent les oreilles mal disposées. Tant d'obstacles me faisoient craindre que ma curiosité fût mal satisfaite , & que l'Auteur n'éprouvât aux dépens de sa réputation , les méchans effets que produisent d'ordinaire les contre-tems. Il ne me laissa pas long-tems dans cette crainte ; & ces obstacles , quoique considérables , ne servirent qu'à faire éclater davantage la beauté de son génie. Il entra si naturellement dans le caractère de l'illustre Défunt dont il honoroit la mémoire , qu'il renouvella des idées que le tems & l'ingratitude du Siècle n'ont peut-être déjà que trop effacées. Les louanges qu'il lui donna , furent accompagnées de tant de modestie , qu'on eût dit qu'il se faisoit un scrupule de n'avoir pas assez de respect pour ses dernières volontés ; & sa Morale , quoique sévère , fut si insinuante ,

nuante , qu'elle se fit recevoir dans les Cœurs les plus endurcis. Cependant , Madame , ce n'est pas ce que j'admire davantage , ni ce qui m'édifia le plus. Je laisse à part la magnificence de la Pompe , où rien ne respiroit pourtant qu'une pieuse majesté. Le zèle de Madame de Miramion , qui faisoit les honneurs de cette Fête Chrétienne , acheva de m'enlever ; & il me parut si beau dans toutes ses circonstances , que , tout mondain que je suis , je ne pus m'empêcher de dire qu'il n'appartient qu'aux Personnes qui s'aiment en Dieu , de s'aimer toujours de la même sorte. En effet , Madame , faisons-nous justice. Où sont-ils ces Cœurs qui ont osés de solidiré pour soupirer toujours également la perte de leurs Amis ? On en trouve encore quelques-uns qui donnent quelque chose à la bienséance & à la coutume , ou qui , troublés des funestes pensées de la mort , laissent voir des marques de fraïeur , que leur dissimulation fait passer quelques jours pour des regrets. Il ne faut pour cela que des âmes communes ; & c'est de quoi l'on ne manque pas dans le tems où nous sommes. Mais , Madame , pour faire une application juste , & pour finir un discours que je ne me sens pas capable de soutenir plus longtems , qu'il y a peu de Madames de Miramion , & qu'il seroit nécessaire pour la gloire de Dieu & pour le secours du Prochain , qu'il n'y eût que des personnes comme elle dans le monde !

*On verroit refl fleurir cette Vertu Chrétienne
Dont nos fens pervers ont corrompu les Loix.
La Foi rétablirait fa vigueur ancienne ;
Et nôtre unique objet ne feroit que la Croix.
Le Pauvre fecouru dans fa misère extrême ,
Sans fe plaindre du rang où le Ciel l'a placé ,
Verroit d'un œil foumis l'éclat du Diadème ,
Sans que fon cœur en fût bleffé ;
Il bénirait de Dieu la volonté fuprême.
La cruelle néceffité
Qui porte quelquefois le plus Jufté au blafphême ,
Au fort du défefpoir dont il eft agité ,
N'auroit plus , contre fa contume ,
Cette infupportable amertume
Dont nos avarés mains compofent du poifon.
Tout ici bas enfin fe feroit par raifon :
Les Vives enchaînés conoitroient fon Empire ;
La Charité feroit effacer la Satire ;
Et dans cette arrière faifon
Qui nous appelle à la retraite ,
Au fouvenir de nos douleurs ,
Nous ne fentirions point cette crainte fécète
Qu'un remors dévorant fait naître dans nos cœurs.*

Fin de la première Partie.



T A B L E

DES PIECES CONTENUES

dans cette première Partie.

*Celles que l'ÉDITION de 1720. donne comme n'étant simplement qu'attribuées à PAVILLON sont marquées d'un * ; & celles qui ne sont point dans les ÉDITIONS précédentes, sont marquées de deux **.*

A VERTISSEMENT des Libraires.	Page j
DIVERS ÉLOGES de Pavillon.	lvij
ŒUVRES DIVERSES ,	
I. LETTRES PATENTES à un de ses Amis , portant permission de faire ce qui lui plaira dans sa Maison de la Selle.	1
II. RELATION de la magnifique entrée de M. D. L. B. P.	4
III. SUITE DE LA RELATION. Copie de la Harangue de l'Évêque de Saint-Martin- le-Beau.	6
IV. LA GAZETTE de Noisi.	7
V. REQUESTE à Notre-Dame de la Porte.	10
VI. ** GAZETTE Galante.	13
VII. * LE PORTRAIT du pur Amour , à	
Q ij	

l'insensible Iris.	16
VIII. * CONSEILS désintéressés à la jeune Iris.	23
IX. * SUITE des Conseils désintéressés à la jeune Iris.	29
X. * SECONDE SUITE des Conseils désintéressés à la jeune Iris.	37
XI. ** A LA SPIRITUELLE INCONNUE, qui nous a donné la <i>Duchesse d'Estramène</i> . REMARQUES CRITIQUES sur cette <i>Nouvelle historique</i> .	45
XII. SUITE des Remarques sur la <i>Duchesse d'Estramène</i> .	53
XIII. ** L'ART DE SE TAIRE, Chapitre premier. <i>Combien l'art de se taire est au-dessus de celui de l'Eloquence</i> .	60
CHAPITRE II. De l'Art de se taire pour les Femmes.	63
CHAPITRE III. De l'Art de se taire pour les Confidens.	65
XIV. DISCOURS prononcé par l'Auteur en 1691. à l'Académie Française, le jour qu'il y prit séance pour la première fois.	67
REPONSE de M. CHARPENTIER au Discours précédent.	73

L E T T R E S.

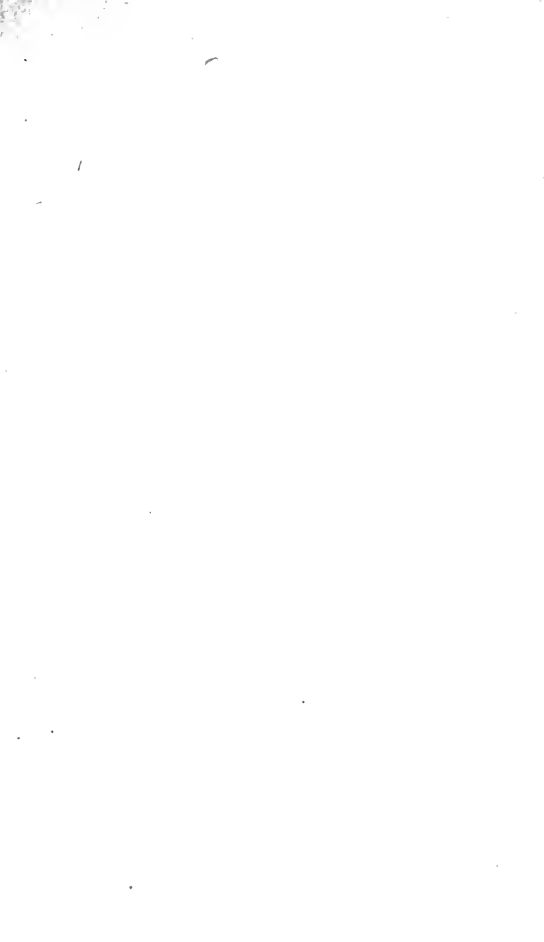
I. Sur le Mariage de Madame de B***. quand il fut déclaré en 1666.	78
--	----

- II. A Mademoiselle de S. CHRISTOPHLE ,
sur une Pension que le Roi lui avoit don-
née en 1671. 80
- III. A la MESME , qui étoit allée aux Eaux
de Bourbon avec Madame de MONTES-
PAN , en 1679. 85
- IV. A la MESME , à Ussé en Touraine. 87
- V. A une DAME à qui il avoit montré son
derrière. 89
- VI. ** A MADAME B ***. 93
- VII. A Mademoiselle ITIER. 96
- VIII. A Mademoiselle.... sur le Mariage
de sa Sœur. 99
- IX. A deux DAMES PARESSEUSES. 102
- X. A MADAME 105
- XI. A Madame DAMON, sur la mort de son
chien MOUFLE. 108
- XII. A MADAME 111
- XIII. * A une FILLE qui épousoit un Of-
ficier Suisse. 113
- XIV. ** A Mademoiselle de LA FORESTE ,
sur son Portrait. 117
- XV. * A Mademoiselle P. B ***. 1678. 120
- XVI. A M. D. P. Sur la Lettre qui a paru
de lui à Mademoiselle P. B. 125
- XVII. LA MUSETTE , à celui qui prend le
nom de son CHIEN. 130
- XVIII. ** LE CHIEN, à sa MUSETTE. 132
- XIX. ** A Mademoiselle de la V**. 136
- XX. A une DAME qui s'étoit excusée de

190 *TABLE DES PIECES.*

- venir à la Maison de Campagne de l'Auteur, parce qu'elle avoit un Procès. 138.
- XXI.** A Monsieur l'Abbé FURETIERE. 140
- XXII. A Madame de PELISSARI, sur la Goute qui avoit empêché l'Auteur de l'accompagner à sa Maison de Noisi. 146
- XXIII. A la MESME, sur ce qu'elle avoit loué la Lettre qu'il lui avoit écrite à Noisi. 148
- XXIV. A la MESME, Relation d'une Assemblée de l'Académie Française, en 1675. 152
- XXV. A la MESME, sur le voiage de Mademoiselle sa Fille en Angleterre. 157
- XXVI. A la MESME, touchant la PRINCESSE D'ORANGE, 1694. 165
- XXVII. A Mademoiselle JULIE DE PELISSARI, à l'âge de huit ans. 169
- XXVIII. A la MESME, sur le Mariage de sa Sœur. 172
- XXIX. A Madame DE sur le Mariage de Mademoiselle de PELISSARI avec M. WARTHON. 175
- XXX. A M. l'Abbé de FRANCHEVILLE, qui lui avoit demandé ce que c'étoit que le BEL-ESPRIT. 178
- XXXI. A Madame DE ***. 183

Fin de la Table de la première Partie.







PQ Pavillon, Etienne
1876 Oeuvres
P37
1750
ptie.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
